BIBLIOTHÈQUE

LITTÉRAIRE.

FÊTES ET SOUVENIRS

DU

CONGRÈS DE VIENNE

Tableaux des Salons

SCÈNES ANECDOTIQUES ET PORTRAITS

1814-1815

Par le comte A. de La Garde.



> C'est un tissu politique tout brodé de fêtes.
>
> LE PRINCE DE LIGNE.

Premier volume.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET C.ᵉ

1845

Au Prince de Ligne.

PRINCE,

Votre illustre aïeul était mon guide, lorsqu'à Vienne j'esquissais ces tableaux; l'hommage lui en serait dû, c'est à l'héritier de ses nobles qualités que je l'adresse.

Tribut de reconnaissance à l'homme célèbre qui m'honora de ses bontés, qu'il soit pour vous, cher Prince, le témoignage d'un dévouement et d'une affection qui ne finiront qu'avec ma vie.

LE COMTE DE LA GARDE.

1er septembre 1842.

I

Introduction. — Coup d'œil sur le congrès. — Entrée des souverains. — La première nuit à Vienne.

Le congrès de Vienne, considéré comme assemblée politique, n'a pas manqué d'historiens. D'habiles publicistes en ont ingénieusement discuté les actes, signalé les oublis et les fautes. Mais dans leurs préoccupations de haute politique, aucun d'eux n'a cru devoir présenter le côté piquant et pour ainsi dire intime de cette mémorable assemblée.

Sans doute ils ont craint que la futilité des détails ne vînt nuire à l'ensemble d'un tableau aussi imposant; ils se sont contentés d'en reproduire et d'en

juger les résultats, sans vouloir retracer les scènes diverses et pourtant si animées où ils avaient été obtenus. Il eût été curieux cependant de pénétrer dans la vie privée des acteurs appelés ainsi à décider des intérêts à venir de l'Europe. Là, pour la première fois, on a vu les maîtres du monde étonnés de vivre dans l'intimité de leurs égaux, déposer avec bonheur le fardeau de l'étiquette : là, ces régulateurs des empires se sont livrés à des joies familières et jusqu'alors inconnues pour eux, tandis que des politiques habiles leur émoussaient les épines du travail. Des cœurs jusque-là fermés et impénétrables se montraient souvent à nu : là, dans cette confusion de tous les rangs, leurs nuances les plus fugitives se trahissaient, se laissaient saisir, comme étourdies par un tourbillon irrésistible de plaisirs continus.

Jamais sans doute intérêts plus graves et plus compliqués ne s'étaient discutés au sein de tant de fêtes. Un royaume se morcelait ou s'agrandissait dans un bal; une indemnité s'accordait dans un dîner; une constitution se projetait dans une chasse; parfois un bon mot, un heureux à-propos cimentaient un traité, dont les conférences multipliées et les correspondances actives n'eussent que péniblement amené la conclusion. A la sécheresse, à l'acrimonie des discussions avaient succédé comme par enchantement, dans toutes les transactions, les

formes les plus polies, et cette promptitude, qui est aussi une politesse plus importante et malheureusement trop négligée. Les courriers extraordinaires parcouraient en quelques minutes l'espace qui séparait le cabinet d'un royaume du cabinet d'un empire ; et, rapides comme la pensée, en dépit de la lente routine germanique, rapportaient à leurs mandataires une réponse concluante à une question décisive.

Le congrès avait pris le caractère d'une grande fête donnée en l'honneur de la pacification générale, fête du repos préparée pour tout ce que le mouvement peut offrir de varié. Sans doute, l'Europe assemblée à Vienne dans la personne de ses souverains, s'expliquant par l'organe de leurs conseillers les plus illustres, la réunion de ces rois, ministres, généraux, qui, pendant un quart de siècle, avaient été les acteurs du grand drame qui venait de se jouer, tout dans ce spectacle unique disait qu'on était là pour s'occuper de la destinée des nations. Dominé par la gravité des circonstances, l'esprit ne pouvait se défendre de quelques pensées sérieuses qui, de temps à autre, venaient l'assaillir. Mais aussitôt, le bruit de la joie universelle lui apportait une séduisante distraction. Plus de ces futilités décorées du nom de devoirs, ou de ces vaines pratiques qu'on nomme bienséance; plus de ces solennités d'apparat qui prennent toutes les heures pour

ne laisser que quelques minutes au plaisir : le plaisir absorbait tout. L'amour aussi planait au milieu de ce sénat de rois : il donnait plus de joie aux banquets, plus d'ivresse aux fêtes; il prolongeait cet abandon, cette incurie vraiment inconcevables en présence de bouleversements palpitants encore, et à la veille du coup de tonnerre qui devait bientôt procurer un singulier réveil. Les peuples eux-mêmes oubliant que, quand leurs maîtres s'amusent, il faut, bientôt après, payer ces royales folies, se bornaient à leur savoir gré de faiblesses qui les rapprochaient d'eux. Tout le monde, en un mot, semblait être dans cet état d'un homme qui, bercé par un songe agréable dont il pressent la fin, veut éloigner le vide et la réalité du réveil.

Cependant l'homme aux grandes catastrophes n'était pas loin; assez surpris sans doute que l'on tentât, dans le silence des armes, de donner enfin *la parole à la raison*, et de conclure d'autres traités que ceux que depuis vingt ans il ratifiait avec son épée, Napoléon s'élance pour tout embraser encore ; il vient couper court à tous ces rêves, donner un tout autre aspect à ces scènes voluptueuses, que leur diversité même n'allait plus sauver des langueurs de la satiété (1).

(1) On sait que les premières paroles prononcées par Napoléon en touchant le sol français en 1815 furent : « Le congrès est dissous. »

J'ai toujours été surpris que quelque acteur ou témoin de ces scènes si fortement contrastées n'ait pas été tenté d'en esquisser quelques épisodes. Mais la plupart, arrivés au congrès pour discuter de graves intérêts, ont été entraînés par le double torrent des affaires et des plaisirs ; chez les autres, cette succession non interrompue de fêtes ne laissait aucun loisir à la mémoire. Plus tard, quand tout eut repris son niveau, quand le volcan se tut, quelques-uns peut-être ont voulu tenter ce que j'essaye aujourd'hui ; mais sans doute ils ont été découragés par la confusion de leurs fugitives impressions, et par l'idée qu'un pareil tableau ne saurait être piquant sans la fidélité du trait. Plus heureux, ou pour mieux dire, plus dégagés de toutes préoccupations, j'ai pu, sur le lieu de la scène, au sortir de ces fêtes, noter quelques détails, recueillir quelques souvenirs, comme un voyageur dessine à la hâte le croquis d'un site qui a enchanté ses regards. Aujourd'hui je viens les offrir aux amis dans la société desquels s'écoulèrent alors de si délicieux moments. Car ce fut encore comme un des priviléges du congrès de Vienne que, dans cette vie de joie et de bonheur, l'amitié semblait puiser une nouvelle force : une simple liaison devenait bientôt une affection intime et durable ; on se lie facilement quand on est heureux. C'est à ces amis surtout, et sous le passe-port de leur amitié, que je viens présenter

ces esquisses, ce *Journal* sans prétention, comme un dernier reflet des jours si gais, si remplis que nous avons passés ensemble.

Le congrès indiqué depuis plusieurs mois n'était pas encore officiellement ouvert, mais déjà les fêtes avaient commencé, quand j'arrivai à Vienne, vers les derniers jours du mois de septembre 1814. Dans le principe, on avait dit que les conférences seraient de fort courte durée. Mais les affaires, selon les uns, les plaisirs, selon les autres, et probablement ces deux causes réunies, en ordonnèrent autrement. Plusieurs semaines, plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'on ne songeât à les dissoudre. Traitant de frères à frères, les souverains, ainsi que l'avait souhaité Catherine *le Grand*, arrangeaient amicalement et sans se presser les intérêts de *leurs petits ménages;* on eût dit qu'ils voulaient réaliser le rêve philosophique de l'abbé de Saint-Pierre.

On évaluait à près de cent mille le nombre des étrangers que le congrès avait attirés à Vienne. Il faut aussi convenir qu'aucune autre ville ne pouvait être plus heureusement choisie pour ce mémorable rendez-vous : Vienne est en réalité le centre de l'Europe, elle en était alors la capitale. Un Viennois, qui l'eût quittée quelques mois auparavant, aurait eu peine à se reconnaître au milieu de cette nouvelle population dorée et titrée qui s'y pressait à l'époque

du congrès. Tous les souverains du Nord s'y étaient rendus ; l'Ouest et le Midi avaient envoyé leurs notabilités les plus importantes. L'empereur Alexandre, encore jeune et brillant, l'impératrice Élisabeth, à la grâce mélancolique et touchante, et le grand-duc Constantin représentaient la Russie. Derrière eux se groupait une foule de ministres, de princes, de généraux parmi lesquels se distinguaient les comtes de Nesselrode, Capo d'Istria, Pozzo di Borgo, Stakelberg, appelés dès lors à jouer un si grand rôle dans les débats de l'Europe. Je ne dirai rien de ces hommes d'État ; mais je ne puis passer sous silence les amis que je retrouvais là, et qui, dans mon pèlerinage en Allemagne, en Pologne et en Russie, m'avaient accueilli avec tant d'affection : Tettenborn, que je viens de retrouver après vingt-cinq ans toujours ami dévoué et chaleureux, le comte de Witt, le prince Koslowski, enlevés tous deux par une mort prématurée, et Alexandre Ypsilanti, si ardent, si généreux, et destiné hélas ! à une fin si cruelle dans les prisons de Montgatz et de Theresienstadt.

Le roi de Prusse était accompagné des princes Guillaume et Auguste. Le baron de Humboldt et le prince de Hardenberg dirigeaient ses conseils. La belle reine, qui, dans les négociations de 1807, avait vu toutes les séductions de sa grâce et de son esprit échouer contre la volonté de Napoléon,

n'était plus. Le fils de l'infortunée Caroline Mathilde, le roi de Danemark, s'était aussi rendu à ce congrès qu'il devait quitter, trop heureux que ses modestes possessions n'eussent pas excité la convoitise de quelque ambitieux voisin.

Les rois de Bavière, de Wurtemberg, les ducs de Saxe-Cobourg, de Hesse-Darmstadt, de Hesse-Cassel, tous les princes et chefs de maisons régnantes d'Allemagne, étaient là pour prendre part, eux aussi, à ce festival politique, et pour connaître de quelle manière le tribunal suprême taillerait et rognerait les limites de leurs petits États.

Le roi de Saxe, ce monarque adoré de ses sujets, était alors retiré en Prusse, pendant que les armées alliées occupaient son royaume. Cet excellent prince, *le plus honnête homme qui ait occupé le trône!* disait Napoléon, ne figura au congrès que par ses plénipotentiaires.

La France était représentée par le duc de Dalberg, le comte Alexis de Noailles, M. de la Tour-du-Pin et le prince de Talleyrand qui, dans cette circonstance difficile, soutint dignement sa haute réputation, et aux talents, aux efforts duquel on n'a peut-être pas rendu une assez éclatante justice. Les plénipotentiaires anglais étaient les lords Clancarthy, Stewart et le vicomte de Castlereagh.

Parmi toutes ces illustrations, je serais ingrat si je ne plaçais et le prince de Ligne, dont il sera sou-

vent parlé dans ces souvenirs, et le landgrave actuellement régnant Philippe de Hesse-Hombourg. Brave soldat, ce prince a conquis sur les champs de bataille son grade de feld-maréchal ; et il prouve ses talents d'habile administrateur, en faisant le bonheur de ses sujets.

Toute cette royale compagnie avait trouvé dans la capitale de l'Autriche une hospitalité digne d'elle, digne aussi de cette mémorable réunion. Les rois de Wurtemberg et de Danemark étaient arrivés les premiers. L'empereur François s'était rendu pour recevoir chacun d'eux jusqu'à la résidence de Schœnbrunn. L'entrevue de ces princes avait été pleine de franchise et de cordialité. Mais la cérémonie qui, par sa pompe et son éclat, sembla inaugurer cette série de merveilles du congrès, fut l'entrée solennelle d'Alexandre et du roi de Prusse.

De nombreux détachements d'honneur avaient été échelonnés sur la route que ces deux monarques devaient parcourir. Toutes les troupes sous les armes garnissaient les abords de la ville. L'empereur, accompagné de ses grands officiers, des princes, des archiducs, s'était porté au-devant de ses hôtes. La rencontre eut lieu sur la rive gauche du Danube, à l'extrémité du pont du Tabor. Les témoignages les plus affectueux, et en apparence les plus sincères, furent échangés, et tous trois se prirent par la main.

Une foule immense inondait les bords du fleuve

et faisait retentir l'air de ses acclamations. C'était sans doute un spectacle aussi remarquable qu'inouï que cette réunion de souverains, éprouvés vingt ans par la fortune, et qui maintenant, vainqueurs de celui qui avait été si longtemps victorieux, paraissaient étonnés d'un triomphe si chèrement acheté, si inopinément obtenu. Modestes, quand tout devait exalter leur orgueil, ils semblaient reporter cette gloire à celui de qui elle émane, et vouloir ainsi rendre égale la part de chacun dans le succès général. C'est qu'ils concevaient bien que, pour renverser le colosse, il avait fallu des efforts surhumains, et que les hasards inespérés qui les réunissaient dans les joies du triomphe, n'étaient pourtant pas un sûr garant du repos du monde dont leur amitié paraissait être le gage.

Cependant les trois monarques, en grand uniforme, montèrent à cheval au bruit de l'artillerie, et se mirent en marche. Le nombre infini des généraux, appartenant à toutes les nations de l'Europe venant à leur suite, les brillants costumes étincelant aux rayons du soleil, les cris joyeux de la foule, le son des cloches de toutes les églises, l'air retentissant de plus de mille coups de canon, l'apect, en un mot, de cette population saluant de ses acclamations le retour de la paix, tout, jusqu'à l'intimité de ces souverains, offrait le spectacle le plus expressif et le plus pompeux.

L'entrée de l'impératrice de Russie, qui eut lieu le lendemain, fut marquée par des fêtes d'un genre plus gracieux. L'impératrice d'Autriche partit avec toute sa cour et se rendit à une grande distance au-devant d'elle. Peu de temps après, les empereurs allèrent également à leur rencontre. Près de l'église de Maria-Brunn, les deux cortéges se réunirent. Une calèche découverte attendait les deux impératrices : leurs augustes époux y montèrent avec elles. Un détachement de la garde hongroise, un autre de uhlans, une foule de pages à cheval les entouraient. Arrivés à la porte de la cour, des jeunes filles vêtues de blanc vinrent présenter des corbeilles de fleurs. Une multitude immense remplissait les avenues du palais, et chacun admirait cette cordialité sans apprêts, cette bienveillance sans étiquette qui brillaient sur les traits de ces personnages si peu façonnés à des habitudes d'égalité.

Vienne prit dès lors un aspect aussi riant qu'animé, grâce à cette quantité innombrable d'hôtes venus de toutes parts. Une foule d'équipages magnifiques parcouraient les rues en tous sens, et se reproduisaient incessamment vu l'exiguïté de la ville. La plupart étaient devancés par ces coureurs si lestes, si brillamment vêtus, qu'on ne trouve plus qu'à Vienne, et qui, la canne à grosse pomme d'argent à la main, semblent voltiger comme Duport devant les chevaux qu'ils précèdent. Dans les promenades,

sur les places publiques, c'était un nombre infini de militaires de tous grades, à pied, à cheval, revêtus des uniformes variés de toutes les armées européennes. Qu'on y ajoute une nuée de valets, étalant le clinquant de leurs livrées aristocratiques; puis le peuple se pressant en foule pour voir un moment toutes ces célébrités guerrières, souveraines et diplomatiques qui venaient s'encadrer dans ce tableau général; puis, quand arrivait la nuit, les théâtres, les cafés, les lieux publics remplis d'une foule animée et ne respirant que le plaisir; qu'on se figure les somptueux équipages éclairés par des torches que portaient des laquais montés derrière, ou précédés par ces coureurs qui maintenant ont échangé leur lourde canne contre un flambeau; dans toutes les rues, le son des instruments faisant retentir l'air de joyeuses mélodies, partout et toujours du bruit, du mouvement : tel était le tableau qu'offrit cette ville pendant plus de cinq mois, et dont pourtant ces traits ne peuvent donner qu'une bien faible idée.

Ce nombre prodigieux d'étrangers eut bientôt envahi tous les logements disponibles. Beaucoup de notabilités étaient obligées d'habiter dans les faubourgs. Les prix étaient exorbitants : pour qu'on en puisse juger, il suffira de rappeler que lord Castlereagh louait un appartement cinq cents livres sterling par mois, ce qui est inouï pour Vienne. Aussi

calculait-on que, si le congrès durait seulement quatre mois, la valeur de beaucoup de maisons serait payée aux propriétaires par le seul prix de la location.

J'aurais peut-être été privé d'assister à cette scène qu'un enchaînement de circonstances extraordinaires avait seul pu former, et que plusieurs siècles peut-être ne verront pas se renouveler. Mais mon ami intime, M. Jules Griffith, résidait depuis quelques années à Vienne; il m'attendait, et je trouvai dans sa magnifique maison du Jaeger-Zeill tout le *comfort* dont il avait rapporté de son pays le mot aussi bien que la chose, alors peu connus du reste de l'Europe.

M. Griffith, un des hommes les plus instruits de l'Angleterre, s'est fait connaître dans le monde littéraire par des productions d'un mérite avoué. Comme beaucoup de ses compatriotes, il a parcouru le globe dans toutes les directions, et a mérité d'être proclamé le plus grand voyageur de son époque. Il est un des hommes dont les qualités sociales et les sentiments élevés ont le plus honoré le caractère anglais hors de sa patrie. Son amitié a été pendant longtemps la source de mon bonheur le plus doux. Je me plais à dire avec reconnaissance qu'il m'a convaincu de la fausseté de ce précepte : qu'il ne faut pas éprouver ses amis si l'on veut les conserver. Aussi, j'aime à le répéter, si un parent est, pour

ainsi dire, une partie de notre corps, un ami véritable est une partie de notre âme.

Après les premières expansions d'une sincère amitié, ce dont j'avais le plus besoin, c'était le calme. Je ne ressemblais donc guère, en ce moment, au voyageur *inquisiteur* dont parle Sterne, et je me retirai pour goûter le repos, jouissant, dans toute sa plénitude, du bonheur d'être au port. Cependant mon insomnie fut complète, assailli que j'étais de mille pensées diverses, partagé entre le plaisir de retrouver un ami aussi cher et plusieurs autres non moins précieux pour moi, et l'espérance d'être le spectateur d'une scène qui n'offrait encore point de modèle. Si j'avais le talent avec lequel Dupaty a décrit sa *Première nuit à Rome*, je peindrais les plus vives émotions de cette *première nuit* à Vienne.

Un volume de Shakspeare était près de moi, je l'ouvris au hasard, et je lus :

« Vous qui n'avez pas vu ces fêtes, vous avez perdu ce qu'il y a d'éclatant dans la gloire terrestre. Ces magnificences accomplies dépassaient tout ce que l'imagination peut inventer ; chaque jour s'élevait au-dessus du jour écoulé ; chaque lendemain faisait honte à la pompe de la veille. Aujourd'hui, ces demi-dieux terrestres, étincelants de pierreries, tout or, tout soie ; demain, cette même pompe plus orientale que l'Orient même. Il fallait voir chaque

maître du monde briller comme une statue d'or, et les courtisans resplendir comme leurs maîtres ; et ces dames, si délicates et si mignonnes, ployer sous le double faix de leur orgueil et de leur parure ; ces souverains, astres égaux, confondre leurs rayons par leur présence. Il n'y avait pas de langue calomniatrice qui osât remuer, pas d'œil qui ne fût ébloui de ces spectacles. Puis il fallait voir le tournoi et les hérauts d'armes, et les prouesses de chevalerie qui furent faites. La vieille histoire de nos romanciers a cessé d'être fabuleuse. Oui, je croirai désormais tout ce que les conteurs nous rapportent. »

Ces lignes d'un poëte immortel, je les lus plusieurs fois; et, sous l'empire de ces puissantes impressions, je leur dus l'idée de noter mes souvenirs, persuadé que, plus tard, je les retrouverais avec charme, à une époque que j'avais le courage de prévoir, et où ils seraient devenus l'unique aliment de ma pensée.



II

Le prince de Ligne. — Le bal masqué de la Redoute. — Les souverains en dominos.—L'empereur de Russie et le prince Eugène. — Les rois de Prusse, de Wurtemberg et de Danemark. — Le général Tettenborn. Coup d'œil sur sa vie militaire.

Le célèbre Jonhson a dit quelque part, en parlant de la grande muraille de la Chine, que le petit-fils d'un homme qui l'aurait vue, pourrait encore en tirer vanité. Cette exagération, orientale comme le sujet, me paraîtrait excusable si le propos se fût appliqué non pas à un monument qui brave les siècles, mais à un de ces hommes qui apparaissent de loin en loin, ou à des événements qui changent la face du monde. Pour moi, j'ai conservé, je l'avoue, quelque orgueil de ma présence au congrès de

Vienne et du privilége d'y avoir vu réunis tant de personnages célèbres. Mais le souvenir le plus flatteur et le plus doux pour mon cœur est celui de la bienveillance dont le prince de Ligne ne cessa de m'honorer. Pendant plus de deux mois, j'ai été assez heureux pour vivre dans son intimité, le voyant tous les jours, à toute heure, recueillant de sa bouche ces mots heureux, ces saillies imprévues dont il était si prodigue. Aujourd'hui, après un quart de siècle, l'impression toujours ineffaçable de sa personne, vient animer mes souvenirs, et donner la vie aux tableaux que j'essaye de reproduire.

Le prince de Ligne était alors dans sa quatre-vingtième année ; mais on peut dire qu'en dépit du temps il était resté jeune. Il avait conservé ce caractère aimable, cette gracieuse originalité, cette urbanité séduisante qui toujours avaient prêté tant de charmes à sa société. Aussi, d'une voix unanime, le nommait-on « le dernier des chevaliers français. »

A cette époque tous les étrangers les plus célèbres par leur rang et leur esprit, les souverains eux-mêmes se faisaient comme un devoir de lui rendre hommage. On retrouvait encore en lui cette fraîcheur d'imagination, cette gaieté intarissable et de bon goût qui n'avaient pas cessé de le distinguer. Sa verve, innocemment satirique, s'exerçait principalement sur l'allure vraiment étrange que prenait

le congrès, où le plaisir semblait être la seule affaire importante. Dans cet enivrement général, dans cette succession non interrompue de fêtes, de festins, de bals, ce n'était pas le constrate le moins curieux, le moins intéressant que la figure imposante de ce vieux maréchal, recherché partout, quoique sans aucun caractère officiel, et peignant souvent la situation, d'un trait, d'un à-propos qu'on s'empressait de répéter.

Les Français surtout le recherchaient, et étaient certains de trouver auprès de lui l'accueil le plus affectueux. Depuis son voyage à la cour de France, peu d'années avant la révolution, il avait remporté de ce pays le plus touchant souvenir. C'est principalement dans les lettres qu'il écrivit à cette époque à la marquise de Coigny qu'on trouve, à chaque ligne, l'expression de son regret de vivre éloigné d'un pays et d'un peuple qui lui avaient inspiré une si vive sympathie. En un mot, le prince de Ligne appartenait à la France par la nature de sa valeur comme par celle de son esprit.

Ma famille ayant l'honneur d'être alliée à celle de cet homme célèbre, en 1807, quand j'étais venu pour la première fois à Vienne, le prince de Ligne m'avait accueilli et présenté à la cour et partout comme son cousin. A toutes les époques qui, depuis lors, m'avaient ramené en Autriche, jusqu'à celle de sa mort, sa courtoisie et sa bienveillance ne se

démentirent jamais. Je ne me lassais point de l'entendre, surtout quand sa pensée rétrogradait vers les anciens temps qu'il avait tant vus et si bien vus. Il prenait plaisir à enrichir mon esprit des trésors du sien, à éclairer ma jeunesse des conseils et des fruits de sa longue expérience. Aussi, parler du prince de Ligne, c'est pour moi acquitter la dette de la reconnaissance (1).

Ma première visite lui était due. Le lendemain de mon arrivée, je courus me présenter chez lui. Si déjà, lors de mes précédents séjours à Vienne, il avait daigné me servir de guide et d'appui, combien, dans cette circonstance mémorable, ne devais-je pas me montrer jaloux de contempler un tel tableau avec les yeux de son esprit? Aussi fus-je on ne peut plus sensible à la bienveillance de sa réception.

« Vous arrivez à point, me dit-il, pour voir de grandes choses. L'Europe est à Vienne. Le tissu de la politique est tout brodé de fêtes. A votre âge on aime les réunions joyeuses, les bals, les plaisirs; je vous réponds que vous n'en chômerez pas; car le congrès ne marche pas, il danse. C'est une cohue royale. De toutes parts on crie: paix, justice, équilibre, indemnité, *légitimité*, mot que votre

(1) Les grâces de l'esprit, et la noblesse des sentiments semblent héréditaires dans cette illustre race. Le prince de Ligne actuel, petit-fils du maréchal, et maintenant ambassadeur du roi des Belges en France, soutient dignement l'éclat de ce beau nom.



prince de Bénévent vient d'ajouter au dictionnaire diplomatique. Qui va débrouiller ce chaos et poser des digues à ce torrent de prétentions ? Quant à moi, spectateur bénévole, je n'y réclamerai qu'un chapeau, usant le mien à saluer les souverains qu'on rencontre à chaque coin de rue. Mais enfin, en dépit de Robinson Crusoé (1), une paix générale et durable va sans doute se conclure. La concorde a enfin réuni les peuples, si longtemps ennemis : leurs plus illustres représentants en donnent déjà l'exemple. Chose qu'on voit ici pour la première fois, le plaisir va conquérir la paix. »

Il me fit ensuite, avec la vivacité d'un jeune homme, sur Paris, ma famille, mes voyages et mes projets, une foule de questions qu'on vint interrompre en lui annonçant que sa voiture l'attendait.

« A dîner demain chez moi, me dit-il ; de là nous irons au bal de la Redoute : c'est la folie de la raison. Je vous y expliquerai en peu d'instants les curiosités de cette grande tapisserie à personnages. Vous y trouverez beaucoup de vos connaissances européennes. Grâce à nos dispositions amicales, chacun ici se met à l'aise et semble être chez soi. Vous serez forcé de convenir que, si jamais l'Autriche s'est laissé vaincre, ce n'est pas en hospitalité. »

(1) C'est ainsi que le prince de Ligne appelait Napoléon, par allusion à son séjour à l'île d'Elbe, et non par dédain, car personne ne professait une plus haute admiration et une sympathie plus

Le prince avait conservé l'habitude de dîner de bonne heure ; je me rendis à quatre heures dans sa jolie maison sur le bastion. Elle n'avait qu'une pièce par étage ; aussi la nommait-il, en riant, son bâton de perroquet ; par antiphrase on l'appelait *l'Hôtel de Ligne*. Peu de temps après, il se mit à table, entouré de sa charmante famille. Le repas, à vrai dire, ainsi que les soupers si connus de Mme de Maintenon lorsqu'elle n'était encore que la veuve Scarron, avait besoin de la magie de sa conversation pour ne pas paraître plus qu'exigu. Et cependant, quoiqu'il mangeât presque à lui seul les petits plats qu'on lui servait, il tenait l'esprit de ses convives tellement attentif et charmé que ce n'était qu'au sortir de table que l'estomac s'apercevait de toute la spiritualité du festin.

Au salon, nous trouvâmes quelques personnes venues en visite ; c'étaient des étrangers de distinction qui, appelés à Vienne de tous les coins de l'Europe, s'étaient fait présenter à cette vivante merveille du dernier siècle ; c'étaient aussi quelques-uns de ces curieux importuns qui affluaient chez lui, n'eût-ce été que pour dire : J'ai vu le prince de Ligne ; ou pour frotter leur esprit au sien, quêtant ses anecdotes, ses saillies, qu'ils allaient ensuite col-

vraie pour la plus grande gloire et la plus grande infortune des temps modernes.

porter, défigurées, dans les salons. Mais l'esprit n'a pas la propriété de l'aimant, qui se communique par le contact. Avec sa finesse admirable, il avait bientôt distingué ces demi-savants qui se flattaient de parler sa langue sans la comprendre, le provoquaient par des questions insipides, et l'assommaient de bons mots connus. Il savait se débarrasser avec les formes d'une moquerie douce et d'une politesse ironique. C'est de cette espèce de gens qu'il disait :

« Rien ne pouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les grandes discussions sur de petites choses. Malheur à ceux qui n'ont pas ce qu'on nomme en peinture la manière large.

« Si cette foule qui m'obsède, ajoutait-il, prétend voyager pour son plaisir, ce n'est pas, à coup sûr, pour le mien. »

Il eut bientôt dit quelques mots polis ou spirituels à chacun de ces groupes. Puis, s'en éloignant, comme si sa tâche eût été remplie, il s'approche de son petit-fils, le comte de Clary, avec lequel je causais alors :

« Je me rappelle, nous dit-il, avoir commencé une de mes lettres à Jean-Jacques Rousseau par ces mots : « Comme vous n'aimez, monsieur, ni les empressés ni les empressements... » Il y aurait bien quelques billets de ce genre à écrire à certaines sommités ici présentes ; mais elles sont tellement

infatuées de leur mérite qu'elles n'y liraient pas leur adresse. Comme cette sorte de gens est d'ordinaire têtue et tenace, allons en voir d'autres, un peu plus au large. Le bal nous attend : « Suivez-moi, mes enfants ; je veux vous enseigner à prendre congé à la française. »

Et cet homme, extraordinaire en tout, s'envolant avec la légèreté d'un page, s'esquive et se précipite dans sa voiture, riant de cette espièglerie d'écolier et du désappointement de tous ces parleurs insipides qui allaient le chercher pour en être écoutés.

Nous arrivâmes à neuf heures au palais impérial appelé le Burg.

C'est dans cette antique résidence que se donnaient ces ingénieux *momons*, mascarades de caractère, où sous l'immobilité du domino se cachaient souvent des combinaisons politiques, chefs-d'œuvre d'intrigues ou de conceptions. La salle principale était magnifiquement éclairée et entourée d'une galerie circulaire donnant entrée dans de vastes salons disposés pour le souper. Sur des banquettes élevées en amphithéâtre étaient assises une foule de dames, quelques-unes en dominos, le plus grand nombre en costumes de caractère. Rien de plus éblouissant que cette réunion de femmes, toutes jeunes et belles, et chacune dans une parure en harmonie avec son genre de beauté. Tous les siècles, tous les pays

semblaient s'être donné rendez-vous dans ce cercle gracieux.

A des intervalles égaux, des orchestres exécutaient tour à tour des polonaises et des valses ; dans les salles contiguës on dansait des menuets avec toute la gravité allemande, ce qui n'était pas la partie la moins comique du tableau.

Le prince m'avait dit vrai : Vienne offrait alors un abrégé de l'Europe, et cette redoute un abrégé de Vienne. Rien de plus bizarre que ces gens masqués ou non masqués, parmi lesquels circulaient, sans la moindre distinction et confondus dans la foule, tous les souverains réunis en ce moment au congrès.

« Remarquez, me dit le prince de Ligne, cette physionomie gracieuse, martiale et élégante : c'est l'empereur Alexandre. Il donne le bras au prince Eugène Beauharnais auquel il a voué une sincère affection. Quand Eugène est arrivé ici avec le roi de Bavière, son beau-père, la cour d'Autriche hésitait sur le rang qui lui serait accordé. L'empereur de Russie s'est prononcé d'une manière si positive qu'il a été traité avec les honneurs dus à son généreux caractère : Alexandre, vous le savez, est digne d'inspirer et de connaître l'amitié.

« Savez-vous quel est le personnage dont cette belle Napolitaine enlace, de ses bras arrondis, la taille noble et élevée ? C'est le roi de Prusse, dont

la figure grave n'en paraît pas plus émue. Et cependant ce malin masque est peut-être une impératrice, peut-être aussi une grisette?

« Déguisant à peine, sous une vénitienne, l'obligeance attentive de l'Amphitryon couronné, vous voyez notre empereur, image vivante du despotisme le plus paternel, et modèle de la plus gracieuse hospitalité.

« Cette figure ouverte, sur laquelle se peint la bonté de l'âme, est celle de Maximilien, roi de Bavière, qui n'a pas oublié sur le trône son rôle de colonel au service de France, et qui conserve pour ses sujets l'affection qu'il portait jadis à son régiment.

« Voyez près de lui ce petit homme pâle avec ce grand nez aquilin et ces cheveux d'un blond blanc, c'est le roi de Danemark. Des considérations politiques avaient fait naître parmi les souverains quelques préventions défavorables contre lui : mais le charme de ses manières, la franchise et l'élévation de son caractère lui ont bientôt ramené tous les cœurs. Son esprit vif et gai, ses reparties heureuses font les délices de la société royale : on le nomme ici le loustic de la brigade souveraine. En voyant la simplicité de ses manières, et connaissant le bonheur dont jouit son petit État, on serait loin de le prendre pour le monarque le plus absolu de l'Europe.

« Cette forme colossale, dont un domino noir ne déguise ni ne diminue l'ampleur, c'est le roi de Wurtemberg. Près de lui est son fils, le prince royal. L'amour de ce dernier pour la grande-duchesse d'Oldembourg, sœur de l'empereur Alexandre, le retient au congrès et l'occupe bien plus que les graves intérêts qui seront un jour les siens. C'est un roman dont nous verrons bientôt le dénoûment.

« Ces deux jeunes gens qui viennent de nous coudoyer sont le prince royal de Bavière et son frère le prince Charles. La figure de celui-ce le disputerait à celle d'Antinoüs. Cette foule de gens, d'espèces et de mises diverses, que vous voyez s'agiter en tous sens, ce sont des princes régnants, ou des archiducs, ou les grands dignitaires des différents empires. Car, excepté quelques Anglais qu'on reconnaît à la recherche de leur toilette, je ne crois pas qu'il y ait un seul individu qui n'ait un titre à ajouter à son nom.

« Dans cette salle, mon enfant, vous ne voyez que l'image du plaisir; vous en respirez l'ivresse. Faites quelques pas, pénétrez dans ces salons voisins, vous allez assister aux discussions les plus animées, les plus sérieuses de la politique. La diplomatie et le plaisir se font presque toujours la guerre; à Vienne, on les voit se donner la main et marcher de compagnie.

« A présent, vous voilà à peu près introduit :

faites vous-même votre chemin. Dans les cas difficiles, je suis toujours là pour les renseignements et le pilotage. »

A peine le prince m'eut-il quitté, que je me mis à parcourir cette salle où, ainsi qu'à un rendez-vous général, je retrouvai peu à peu les personnes que j'avais connues depuis Naples jusqu'à Pétersbourg, et de Stockholm à Constantinople. Quelle variété de costumes et de langages! Il me semblait voir un bazar de toutes les nations du monde. J'éprouvai, je l'avoue, comme la première fois, tout l'enivrement du bal masqué. Cette musique continue, ce mystère du déguisement, ces intrigues dont j'étais entouré, cet incognito général, cette gaieté sans frein et sans mesure, cet assemblage de circonstances et de séductions, la magie, en un mot, de ce vaste tableau, me tournaient la tête : de plus vieilles et de plus fortes que la mienne n'y résistaient pas non plus.

Mes amis furent bientôt groupés autour de moi. De ce nombre étaient Achille Rouen, Zibin, Bulgari, Borel, Cariati, que tous, en France, en Russie, en Italie, en Allemagne, j'avais trouvés dans la course rapide de ma vie, comme le voyageur du désert rencontre de loin en loin l'oasis qui lui redonne le courage et la force de continuer sa route.

Profitant d'un moment où le prince de Ligne était

moins entouré, je le priai de ne plus s'inquiéter de moi pour cette soirée, et je fus me livrer à ce délire de gaieté, d'insouciance et de bonheur qui semblait planer au milieu d'une réunion si extraordinaire.

Je rencontrai encore quelques amis avec lesquels nous employâmes de notre mieux les deux heures qui devaient précéder le souper. Puis, nous allâmes nous asseoir au milieu d'une vingtaine de convives pour achever ensemble cette joyeuse soirée.

« Comment, vous voilà!... D'où venez-vous donc?... Qu'avez-vous fait depuis que nous nous sommes quittés?... » Toutes ces questions obligées ne cessèrent de m'être adressées pendant la première partie du repas. Je n'étais pas moins impatient de questionner le questionneurs : tel, que j'avais quitté sous-lieutenant et que je retrouvais général ; tel autre, jadis attaché à une ambassade, et maintenant lui-même ambassadeur ; la plupart couverts de décorations dues à leur courage ou à leur talent. Puis, dans l'effervescence de la gaieté et du vin de Champagne, ils se prirent à conter, à bâtons rompus, les circonstances heureuses qui les avaient si rapidement élevés. Leurs aveux me prouvèrent bientôt que chacun, en mettent la main dans le grand sac de la fortune, en avait tiré un bon lot. Rien de plus merveilleux que ces diverses nuances du hasard qui, ainsi que la nature, prodigue toutes

ses fleurs au printemps : le plus âgé de ces amis n'avait pas trente ans.

Mais, entre toutes ces destinées si rapides et si brillantes, aucune ne me surprenait plus que celle de Zibin. En 1812, lorsque, pressé par ce besoin de voyages, je quittai Moscou pour aller visiter la Crimée, l'Ukraine et la Turquie, Zibin avait été mon compagnon de route. Dans cette longue course au travers des steppes de la Russie, sa gaieté, ses saillies dissipaient les ennuis et ranimaient mon courage. Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'au retour de notre excursion en Tauride nous nous étions séparés à Tulczim : lui, pour suivre la comtesse Potocka à Pétersbourg, moi, pour me rendre auprès du duc de Richelieu à Odessa et de là à Constantinople. Zibin alors n'était pas encore au service, et cependant je le retrouvais aujourd'hui lieutenant-colonel, aide de camp du général Ojarowski, et décoré de plusieurs ordres.

En vérité, quand la fortune vous pousse au port, elle enfle les voiles à outrance, et ne s'inquiète ni de l'âge ni souvent du mérite de son favori. A peine arrivé à Pétersbourg, Zibin s'aperçoit bientôt que l'oisiveté des salons ne le conduirait ni à la considération ni à la gloire. Il échange son uniforme de gentilhomme de la chambre contre celui de sous-officier de hussards : à l'entrée de la campagne il est fait enseigne, puis, quelque temps après, ca pitaine.

Un jour, son général lui ordonne d'aller avec cinquante cosaques faire une reconnaissance et ramener quelques traînards. Zibin part : à une lieue du camp, un de ses hommes aperçoit quelque chose de noir, embusqué au milieu des roseaux. On accourt : c'étaient des canons que l'ennemi en retraite avait abandonnés là. Il y en avait seize. La troupe met pied à terre ; les chevaux sont attelés aux affûts, et quelques heures après le capitaine Zibin rentrait au camp, maître d'un parc d'artillerie complet conquis sur la vase du marais.

L'empereur n'était pas loin, Zibin est chargé de lui porter cette nouvelle. Alexandre lit le rapport, et attribuant au jeune hussard le mérite d'un succès dû uniquement à Sa Majesté le hasard, il donne sur-le-champ à Zibin le grade de major, détache sa propre croix de St-George et la passe à la boutonnière du nouvel officier supérieur. Le reste avait été la conséquence de ce premier pas ; les autres décorations s'étaient succédé, et, comme si toutes fortunes avaient résolu de le combler à la fois, dans l'oisiveté des camps Zibin avait joué et n'avait pas gagné moins de quatre cents mille roubles. Le prince de Ligne avait bien raison de dire que la gloire est une courtisane qui s'attaque souvent à vous au moment où vous y pensez le moins.

Vers la fin de la soirée, un heureux hasard me fit rencontrer mon excellent ami, le général Tet-

tenborn. Après les premiers épanchements de l'affection :

« Nous avons bien à causer ensemble, me dit-il ; ce n'est pas ici le lieu de commencer. Demain allons dîner tête-à-tête à l'*Augarten*, c'est le moyen de ne pas être interrompus. » J'acceptai.

Tettenborn fut exact au rendez-vous :

« Quoique l'on dîne rarement bien chez les restaurateurs Viennois, me dit-il, comme depuis beaucoup d'années mon nom est assez en crédit chez celui-ci, Jann m'a promis de faire de son mieux. »

Effectivement, la quantité suppléa à la qualité, et lorsqu'au dessert on eut apporté le vin de Tokai, moment des élans du cœur et des inspirations affectueuses, mon ami commença en ces termes son intéressant récit :

« Depuis que je ne vous ai vu, les événements de ma vie ont été aussi rapides que les circonstances qui les ont fait naître. J'avais suivi, vous le savez, le prince de Schwartzemberg dans son ambassade à Paris. J'y étais encore lors de la naissance du roi de Rome, et je fus, à cette époque, expédié en courrier pour en porter la nouvelle à notre empereur.

— Oui, lui dis-je, et je lus dans les gazettes que vous fîtes ce trajet de trois cent vingt lieues en quatre jours et demi.

— Cette rapidité peut facilement s'expliquer :

jusqu'à Strasbourg, j'eus les chevaux de course du prince, et, depuis la frontière d'Autriche, je trouvai également les chevaux de son frère, le prince Joseph, échelonnés en relais jusqu'à Vienne.

« Je ne vous parlerai pas du séjour que je fis alors à Paris. Tout y était enivrant. Vos salons reflétaient l'éclat de la prospérité prodigieuse de la France, de ses nombreuses victoires et de l'enthousiasme des beaux-arts. Notre légation autrichienne y était particulièrement bien accueillie. C'était une succession de fêtes, telles que vous les voyez ici : elles n'ont changé que de capitale (1).

« Après avoir, en 1812, accompagné encore le prince Schwartzemberg à Pétersbourg, je passai de la vie enchantée des salons aux casernes de mon régiment, alors en garnison à Bude. En vérité, si je me fusse retiré chez les Trappistes, je ne crois pas que la transition eût été plus forte, quand, tout d'un coup, l'Europe entière s'embrasa à la fois.

(1) Tettenborn conserva toujours sa franchise. A cette époque, on exigea que les militaires, même étrangers, ne parussent aux Tuileries qu'en habit de cour. Tettenborn était alors officier supérieur de hussards; il s'y présenta en habit habillé, mais avec des moustaches. L'empereur l'interpella vivement et lui dit d'un ton goguenard :

« Il faut convenir qu'une paire de moustaches est risible avec ce costume.

— Pardon, sire, répliqua vivement Tettenborn, c'est plutôt cet habit qui est ridicule avec des moustaches.

« J'avais trente-quatre ans. Quoique les premiers jours de ma jeunesse aient été bien remplis, le sort a fait plus pour moi dans ces dernières années que je n'avais lieu de l'espérer,

« Mon parti fut bientôt pris. Je me décidai à courir à l'incendie, pour y réchauffer une vie si peu conforme à mes précédentes habitudes.

« Je logeais à Bude avec le baron de***, mon ami d'enfance, et qui, major dans le même régiment que moi, calculait comme moi le peu de chances probables d'un avancement rapide au service de l'Autriche.

« Voici, lui dis-je un matin, une occasion unique de nous improviser un avenir : *Voir c'est avoir*. Rendons-nous à l'armée russe, offrons d'y servir en partisans. C'est une guerre facile, lucrative, et qui mène à tout par la rapidité de ses phases, outre qu'il est doux parfois de vivre à l'aventure et de se fier à la destinée. Quant à moi, je suis décidé ; je pars, me suivrez-vous ? Souvent un moment dans la vie décide de tout. Mon ami hésita ; je partis seul ; hélas! depuis il ne s'en est que trop repenti (1). »

(1) Le comte de Las-Cases, dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, rapporte cet autre exemple du hasard des destinées :

« Serrurier et Hédouville cadet, dit Napoléon, marchaient de compagnie pour émigrer en Espagne ; une patrouille les rencontre : Hédouville, plus jeune, plus leste, franchit la frontière, se croit heureux et va végéter misérablement en Espagne. Serrurier, forcé de rebrousser dans l'intérieur, devient maréchal de France. »

— Oui, interrompis-je, et tellement qu'à la nouvelle de vos succès, dont les gazettes publiaient les détails, ses tardifs regrets lui tournèrent la tête. Et comme, à mon retour de Constantinople, je passais à Pesth, de dépit et de désespoir il se brûla la cervelle dans une chambre d'auberge, voisine de la mienne. »

— Je l'ai vivement regretté, reprit Tettenborn : c'était un ami dévoué, aussi bien qu'un officier distingué. Je ne doute pas que les circonstances ne lui eussent été aussi favorables qu'à moi ; mais il faut voguer avec le courant pour que le courant vous entraîne. Arrivé au quartier général de l'armée russe, on m'y chargea de lever un régiment. Je l'eus organisé en peu de temps, et j'en reçus le commandement. Colonel, puis bientôt général, trois mois après mon départ de Bude, je signais des commissions égales au grade que j'avais en quittant ma garnison. Les journaux vous ont peut-être appris comment je m'emparai du trésor particulier de l'empereur Napoléon ; une partie de cet immense butin me fut allouée en récompense.

« Un coup de main que je tentai sur Berlin, bien qu'il fût sans résultat, eut cependant l'avantage de me mettre en relief. A la tête de quatre régiments de cavalerie, de deux escadrons de hussards, de deux de dragons, et seulement avec deux pièces d'artillerie légère, je marchai sur Hambourg. Après plusieurs combats, la ville se rendit le 18 mars 1813.

Reçu avec enthousiasme par les habitants, j'y fus, comme bien d'autres, le héros du moment. Nommé commandant de cette place, j'abolis les formes sévères que le maréchal Davoust avait cru devoir y introduire. Les habitants reconnaissants m'ont fait bourgeois de leur ville, et m'en ont envoyé le diplôme dans un magnifique coffre d'or.

« Les événements ont marché bien vite, et avec eux, la gloire et les récompenses. Décoré de la plupart des ordres militaires, les souverains alliés viennent de mettre le comble à leurs bontés pour moi en me donnant en toute propriété deux couvents en Westphalie, dont le revenu ira bien à quarante mille florins par an. Tous ces petits succès ont assez contribué à mettre de l'ordre dans mes affaires. Et, comme il faut une bonne fois s'amender, je vais me marier, mon ami. J'épouse une femme que j'adore. Sans regrets pour le passé, sans crainte pour l'avenir, je laisserai aller mon existence au courant de ma destinée; et vous direz, j'en suis sûr, quoique le dénoûment soit un peu brusque, que le roman n'en promet pas moins d'être heureux.

—C'est ce dont tous vos amis se réjouiront, mon cher général. Quand la fortune sourit à des hommes comme vous, on est tenté de la remercier comme d'une faveur personnelle et de dire :

« 'Tis not in mortals to command success,
B'well do more — Well deserve it. »

Cette histoire contée en abrégé, nous la récapitulâmes par chapitres. Elle renfermait mille petits incidents qui s'y rattachaient et dont l'intérêt eût pu servir de thème à une épisode de cette époque. Le général me les détailla tous minutieusement : car il ne craignait pas de me trop parler de lui, certain qu'il était que son bonheur faisait en quelque sorte partie du mien.

Dans cet abandon d'une conversation intime nous avions oublié le temps, et neuf heures sonnaient quand nous arrivâmes au théâtre de Carlenthor. On donnait le célèbre oratorio de la *Création* d'Haydn. La salle, éclairée par une multitude de bougies, et les loges drapées avec magnificence, formaient un coup d'œil éblouissant. Plusieurs loges étaient destinées aux souverains, d'autres, occupées par le corps diplomatique. Quant au parterre, il était tellement rempli de gens décorés qu'on eût pu l'appeler un parterre de chevaliers, comme on avait appelé le parterre du théâtre à Erfurt un parterre de princes et de rois.

« A voir ce nombre de cordons, me dit Tettenborn, il ne faudrait pas conclure que tous soient la récompense du mérite.

» — Les distinctions éminentes, mon cher général, lui répondis-je, sont comme les pyramides : deux seules espèces d'êtres peuvent y atteindre : les reptiles et les aigles.

III

Grande fête militaire de la paix. — Intimité des souverains au Congrès. — Le palais impérial. — L'empereur Alexandre. — Cadeaux des souverains. — La grande redoute.

« A demain, me dit le général Tettenborn en nous séparant, à demain ; je serai chez vous à dix heures, De là nous nous rendrons à la grande fête militaire qui sera célébrée en l'honneur de la paix. Avant de poser les armes, nos souverains veulent remercier la Providence des insignes faveurs qu'elle leur a départies. »

A l'heure dite, Tettenborn, avec l'exactitude d'un rittmaster autrichien, était à ma porte. C'était par une douce et pure matinée d'octobre. Bientôt nous

galopâmes vers le glacis entre la porte neuve et celle de Burg. Chemin faisant, nous recrutions quelques-unes de nos connaissances que la curiosité attirait comme nous. Tettenborn portait son brillant uniforme de général ; une profusion d'ordres militaires qui décoraient sa poitrine attestait que, si la fortune l'avait traité en favori, il s'était montré digne de ce capricieux patronage. A peine arrivé, il dut nous quitter pour aller se joindre au cortége de l'empereur Alexandre ; mais je restai entouré d'amis, et convenablement placé pour saisir tous les détails de cette belle fête. Quoique à une époque toute militaire on ait été souvent témoin de solennités pareilles, je ne crois pas qu'aucune ait jamais présenté l'ensemble et la majesté de celle-ci. Elle venait de se terminer, cette guerre, cette lutte terrible dont l'acharnement et la durée avaient épouvanté le monde. Le géant de la gloire était non vaincu, mais accablé par le nombre ; et l'enivrement, l'enthousiasme du succès prouvaient assez la force de l'adversaire et la joie inespérée du triomphe.

Plusieurs bataillons d'infanterie, des régiments de cavalerie, entre autres les uhlans de Schwartzemberg, et les cuirassiers du grand-duc Constantin étaient réunis sur une immense pelouse. Toutes ces troupes étaient dans la plus brillante tenue.

Les souverains arrivèrent à cheval. Les troupes

formèrent un immense et double carré. Au centre, s'élevait une vaste tente, ou plutôt un temple érigé en l'honneur de la paix générale. Les colonnes qui le soutenaient étaient décorées de trophées d'armes et d'étendards déployés dans les airs. La terre, tout à l'entour, était jonchée de fleurs et de feuillages. Au milieu on avait dressé un autel orné de riches tentures, décoré de tous les ornements du culte catholique richement ciselés en or et en argent. Une multitude de cierges répandaient une lumière obscurcie par les rayons du soleil qui brillait alors de tout son éclat. Des tapis de Damas en soie rouge couvraient les marches de l'autel.

Bientôt on vit arriver, dans les calèches de la cour, attelées de quatre chevaux, les impératrices, les reines, les archiduchesses, qui allèrent se placer sur des fauteuils recouverts de velours. Enfin, quand cette brillante assemblée, quand cette foule de militaires, de courtisans, d'écuyers, de pages, eurent pris les places qui leur étaient assignées, le vénérable archevêque de Vienne, qui, malgré son grand âge, avait voulu officier, célébra la messe, entouré de tout son clergé. La population entière de Vienne et des environs était accourue pour être témoin de cet imposant spectacle.

Au moment de la consécration, une salve d'artillerie salua la présence du Dieu des armées. Au même instant, par un mouvement subit, tous ces

guerriers, princes, rois, généraux, soldats, tombèrent à genoux et se prosternèrent devant celui qui tient dans sa main la victoire ou la défaite. Une même impression semble aussitôt se communiquer à la foule immense des spectateurs ; tous se découvrent spontanément et s'agenouillent dans la poussière. Le canon se tait : aux imposants roulements de l'airain succède un religieux silence. Enfin, le prêtre du Seigneur, élevant le signe de la rédemption, se retourne vers l'armée pour la bénédiction générale. L'office divin est terminé : les fronts prosternés se relèvent, le cliquetis des armes fait retentir les airs. Alors un chœur de musiciens entonne, en langue allemande, l'hymne de la paix, qu'accompagne un nombreux orchestre d'instruments à vent. Aussitôt l'armée tout entière et la foule des assistants mêle sa voix à celle des chanteurs. Non, jamais l'oreille humaine n'entendit rien de plus imposant que ces milliers de voix, qui n'en faisaient qu'une pour célébrer le bienfait de la paix et la gloire du Tout-Puissant. Cet hymne immense de reconnaissance et d'adoration s'élevant vers le ciel avec l'encens qui fume, le bruit de l'airain qui tonne, le son des cloches de toutes les églises ; ces souverains entourés de leurs brillants états-majors, ces uniformes variés, ces armes, ces cuirasses, ce bronze de l'artillerie, étincelant au soleil, ce prêtre en cheveux blancs bénissant du haut

d'un autel la foule prosternée, ce mélange de guerre et de religion, formaient un tableau unique, qui peut-être ne se renouvellera pas, que le pinceau ne peut rendre, une scène poétique et sublime au-dessus de toute description.

Après la cérémonie religieuse, les souverains et toutes les princesses se placèrent sur un endroit élevé, près de la porte du Burg. Les troupes défilèrent devant eux : le grand-duc Constantin et les autres princes marchaient à la tête des régiments qui leur avaient été donnés. De toutes parts retentissaient d'unanimes acclamations et des vœux pour la consolidation de la paix, ce premier besoin des peuples.

Telle fut cette fête qui eut un caractère particulier et s'encadra si bien dans cette série de magnificences. La cour d'Autriche, en effet, faisait à ses illustres hôtes les honneurs de sa capitale avec un luxe vraiment fabuleux. La mémoire se refuse au récit de ces brillants détails, l'esprit à la peinture de l'éclat inouï qu'elle déployait.

Pour amuser les loisirs de ces rois, qui depuis vingt ans auraient dû être blasés sur l'image des combats, on avait fait cantonner à Vienne vingt mille grenadiers d'élite. On annonçait aussi la formation d'un camp de soixante mille hommes qui devaient exécuter de grandes manœuvres. La superbe garde noble avait été considérablement augmentée de jeunes gens appartenant aux familles les

plus distinguées de la monarchie. Toutes les troupes étaient entièrement habillées à neuf : on n'avait pas voulu que les traces de la guerre vinssent affliger les yeux dans des fêtes uniquement consacrées au plaisir et à la paix.

Des chevaux superbes avaient été demandés à
1 tous les haras d'Allemagne. Les grands officiers de a couronne avaient, chaque jour, des tables nombreuses, servies avec luxe, pour les personnages éminents qui accompagnaient les souverains.

La cour avait convié les danseurs et danseuses de l'Opéra de Paris ; la troupe impériale avait été renforcée ; les acteurs les plus célèbres de l'Allemagne, et des pièces nouvelles appropriées aux joies du moment, avaient pour mission de tenir le plaisir constamment en haleine.

L'empereur François s'était empressé d'ouvrir son palais à ses augustes visiteurs. On calculait que cette résidence était alors habitée par deux empereurs, deux impératrices, quatre rois, une reine, deux princes héréditaires, l'un impérial, l'autre royal, deux grandes-duchesses et trois princes. La jeune famille de l'empereur avait été obligée de se réfugier au château de Schœnbrunn. Attirée par la nouveauté de ce spectacle, une foule immense se pressait constamment aux abords du palais, avide de contempler les traits de ces acteurs d'une réunion unique dans les fastes de l'histoire.

Les Viennois semblaient fiers, à juste titre, de voir leur ville choisie pour la tenue de ces grands états généraux. En effet, cette assemblée, en amenant dans une même capitale les premières puissances de l'Europe, offrait un des événements les plus extraordinaires de tous les temps. Les congrès de Munster, de Ryswick, d'Utrecht n'avaient été que des conférences plénipotentiaires. Il fallait remonter de trois siècles en arrière pour retrouver un pareil concours de têtes couronnées, et jusqu'à l'année 1515, où Maximilien avait reçu, dans cette même ville de Vienne, la visite des rois de Pologne, de Hongrie et de Bohême. On rappelait que la présence de ces monarques avait eu les effets les plus salutaires pour la grandeur de l'Allemagne.

Pour donner une idée des dépenses de la cour autrichienne, il suffit de dire que la table impériale coûtait cinquante mille florins par jour: c'était impérialement tenir table ouverte. On ne doit donc pas être étonné que les frais extraordinaires occasionnés par les fêtes du congrès, pendant les cinq mois qu'il a duré, se soient élevés à quarante millions de francs. En vérité, le but sérieux de cette grande assemblée, la gravité des circonstances, comportaient-ils ces joyeuses prodigalités au sortir d'une guerre de vingt-cinq ans, qui semblait avoir tari toutes les sources de la richesse et du plaisir?

Si l'on ajoute aux dépenses de la cour celles de

plus de sept cents envoyés, on pourra se faire une juste idée de la consommation extraordinaire faite dans la ville de Vienne, et de l'immense quantité de papier et de numéraire qui s'y trouvaient en circulation. Telle était l'affluence des étrangers que tous les objets, le bois de chauffage surtout, avaient augmenté dans une proportion incroyable. Aussi le gouvernement autrichien avait-il été dans la nécessité d'accorder des suppléments de traitement et des indemnités à tous ses employés.

L'imagination se fatiguait à préparer chaque jour de nouvelles fêtes : banquets, concerts, parties de chasse, bals masqués, carrousels. A l'exemple du chef de leur noble famille, tous les princes de la maison d'Autriche s'étaient distribué les rôles pour faire dignement les honneurs de Vienne à cette illustre compagnie. On craignait tellement de troubler cette succession de plaisirs, que la cour ne prit pas le deuil pour la mort de la reine Marie-Caroline de Naples. Cependant cette dernière fille de Marie-Thérèse avait fini sa vie agitée avant l'arrivée des souverains. On évita de notifier son décès : on ne voulut pas que les couleurs sombres vinssent attrister des réunions uniquement consacrées à l'insouciance et à la joie.

Rien n'égale l'intimité dans laquelle les souverains vivaient entre eux. Ils s'étudiaient à se montrer réciproquement amitié, attentions, prévenances.

Chaque jour ils se voyaient, et toujours avec cette franchise cordiale digne des siècles de la chevalerie. Voulaient-ils, par cette noblesse de procédés, démentir tout ce qu'on a dit sur la mésintelligence, les vues d'ambition, les calculs d'intérêt personnel qui règnent ordinairement dans les congrès des rois? Ou plutôt n'étaient-ils pas surpris et charmés d'un genre de vie, et d'une confraternité qui contrastaient si fort avec les froides habitudes de leurs cours?

Afin d'éviter les embarras du cérémonial et des questions de préséance, ils arrêtèrent d'un commun accord que l'âge seul déciderait tout, à l'entrée et à la sortie des appartements, dans les promenades à cheval et en voiture. C'est à l'empereur Alexandre, dit-on, que fut due l'initiative de cette mesure. Voici les rangs tels qu'ils furent fixés d'après les années :

1° Le roi dc Wurtemberg, né en. . . 1754.
2° Lc roi de Bavière, né en. . . . . 1756.
3° Le roi de Danemark, né en. . . 1768.
4° L'empereur d'Autriche, né en. . . 1768.
5° Le roi de Prusse, né en. . . . . . 1770.
6° Et l'empereur de Russie, né en. . 1777.

Mais cette distribution de rangs ne fut jamais appliquée qu'aux réunions de plaisirs. Quant aux délibérations officielles du congrès, les souverains ne drirent part à aucune.

Une de leurs premières galanteries fut de se donner réciproquement tous les grands cordons de leurs ordres. On se perdait dans ces décorations de toutes formes et de toutes dénominations, depuis la longue nomenclature des saints du calendrier jusqu'aux titres les plus bizarres tels que *l'Éléphant, le Phénix, l'Aigle noir, rouge, blanc, l'Épée, l'Étoile, le Lion, la Tour, la Toison, le Bain*, etc. C'était un échange par lequel on préludait à d'autres un peu plus importants, à des cadeaux de royaumes, de provinces ou d'un certain nombre *d'âmes*. On cita, entre autres cérémonies de ce genre, celle qui eut lieu quand lord Castlereagh vint, de la part de son souverain, remettre l'ordre de la Jarretière à l'empereur d'Autriche. Le prince de Ligne, qui était un des assistants, me dit que cette solennité avait eu lieu avec beaucoup de sérieux et de pompe. Sir Isaac Heart, premier héraut d'armes de l'ordre, avait été envoyé exprès de Londres. Ce fut lui qui revêtit successivement l'empereur de toutes les parties du costume de chevalier, et lui attacha cette Jarretière si enviée; lord Castlereagh lui présenta ensuite les statuts de l'ordre. Pour reconnaître cette courtoisie, l'empereur s'empressa de nommer feld-maréchaux le prince régent et le duc d'York, son frère.

Après avoir épuisé la série de leurs décorations, les souverains se mirent à se donner des régiments

dans leurs armées. Une fois le cadeau fait, on tenait à honneur de se montrer presque à l'instant dans l'uniforme du régiment donné. On s'empressait de se procurer des modèles : car il fallait que rien ne manquât. Aussitôt, les tailleurs, escortés des aides de camp favoris, se mettaient en campagne, se rendaient chez les détenteurs de ces précieux uniformes, étudiaient les plus petits détails; puis le travail commençait, travail tout pacifique sous une apparence belliqueuse, et se terminait par un ajustement complet, depuis l'éperon de la botte jusqu'au panache obligé.

C'est ainsi que l'empereur d'Autriche donna à son frère Alexandre de Russie le régiment de Hiller, et au prince royal de Wurtemberg celui des hussards de Blackenstein. Alexandre riposta par un des régiments de sa garde impériale russe, et pour montrer quelle importance il attachait au cadeau, il voulut remettre lui-même leur drapeau à ses nouveaux soldats. Ce drapeau avait été magnifiquement brodé par l'impératrice d'Autriche. Il portait pour devise ces mots : *Union indissoluble entre les empereurs Alexandre et François*. Le régiment était rangé en bataille sur une des pelouses du Prater : une foule immense se pressait aux environs. Alexandre, après avoir reçu le drapeau des mains de l'impératrice d'Autriche, s'avança vers la troupe en le lui présentant. « Soldats, dit-il, rappelez-vous que vous devez

mourir pour le défendre, pour défendre votre empeur et votre colonel Alexandre de Russie. » On conçoit que de semblables allocutions prononcées par le czar, qui à cette époque était aussi beau que chevaleresque, devaient enthousiasmer et les soldats à qui il parlait, et les nombreux spectateurs qui l'écoutaient.

Le lendemain de cette cérémonie, il se rendit à pied chez le feld-maréchal prince de Schwartzemberg, dans son nouvel uniforme de colonel, et ne portant pour toute décoration que la croix en métal de l'ordre militaire de l'armée autrichienne. Pour dédommager le général Hiller de la perte de son titre, il lui fit présent de dix mille florins et en envoya mille à chacun des officiers.

Les habitudes de ces monarques étaient celles de simples particuliers. On voyait qu'ils aimaient à se dérober au fardeau de l'étiquette. Souvent, dans les rues, on rencontrait l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse vêtus en habit bourgeois et se donnant le bras. Alexandre se promenait aussi fréquemment avec le prince Eugène.

Entre eux, ils se rendaient des visites et se faisaient des surprises comme de bons et anciens amis : c'était, en un mot, une royale camaraderie. Le jour de la fête de l'empereur d'Autriche, Alexandre et le roi de Prusse imaginèrent de le surprendre à son lever et lui présentèrent l'un une robe de chambre

fourrée en martre zibeline, l'autre un fort beau bassin et une aiguière d'argent d'un travail précieux, et faits à Berlin. Ces scènes d'intime familiarité circulaient dans le public et faisaient l'objet de toutes les conversations.

Parmi ces souverains brillaient particulièrement : le roi de Bavière, le roi de Danemark et l'empereur de Russie ; le premier par sa bonté, le second par la finesse et l'à-propos de ses reparties, le troisième par sa courtoisie et son affabilité. De tous les princes étrangers, Frédéric était celui qui visitait avec le plus d'assiduité les monuments et les établissements publics ; partout il laissait des traces de sa libéralité. Quant à Alexandre, il ne négligeait aucune occasion de déployer cette grâce qui lui conciliait alors tous les cœurs.

Dans une promenade à cheval au Prater, l'empereur d'Autriche voulant descendre, cherchait des yeux quelqu'un de sa suite, mais en vain. Séparés par la foule, ses écuyers ne pouvaient le voir. Alexandre devine son intention, saute lestement à bas de son cheval, et s'empresse d'offrir la main à son collégue : ainsi le grand Frédéric avait tenu l'étrier à l'empereur Joseph II. A cette vue, des acclamations unanimes éclatent de toutes parts, et viennent lui prouver combien la foule lui sait gré de ce gracieux à-propos.

Une autre fois, dans une revue, un nombre con-

sidérable de curieux se pressaient autour de lui, avides de contempler ses traits. Un habitant de la campagne se faisait surtout remarquer par son empressement. Alexandre l'aperçoit comme il cherchait à percer le flot des spectateurs, et s'approche de lui.

« Brave homme, lui dit-il, vous avez voulu voir l'empereur de Russie, regardez-moi et dites que vous lui avez parlé. »

Pour les étrangers, une vie si facile, semée de fêtes continuelles, était véritablement une vie de délices. Afin de célébrer dignement cette mémorable réunion, Vienne semblait renchérir sur les jouissances de tout genre dont elle offre ordinairement le spectacle. Placée au centre de l'Allemagne méridionale, cette ville apparaît, comme un bain d'insouciance et de calme, au milieu des graves occupations scientifiques et philosophiques des contrées voisines. Tout aux plaisirs des sens, son existence se compose de fêtes, de banquets, de danses, et surtout de musique. Prenant pour auxiliaire cet excellent vin de Hongrie, qui stimule ses joies, elle se laisse vivre et gouverner avec la douce impassibilité du bonheur matériel. Peu ou point contaminée par les idées étrangères, la nation roule sur son ancien système politique, occulte, sans avoir l'odieux de la délation vénitienne, mais qui n'en arrive pas moins au même résultat : le bonheur de chacun dans le repos de l'ensemble.

L'étranger est bien accueilli à Vienne : il trouve chez les particuliers cordiale hospitalité, dans l'autorité franchise et bienveillance. En retour on ne lui demande qu'une chose : c'est de s'abstenir de parler ou d'agir contre le gouvernement.

« Jouissez, lui dit-on, de tout le charme qui vous environne ; parcourez nos campagnes si riches et si riantes ; fréquentez nos théâtres, nos casinos, nos bals. Mais qu'aucunes réflexions politiques ne viennent troubler nos joies et notre repos. Abstenez-vous de toutes critiques qui n'ajouteraient rien à votre bien-être et nuiraient au nôtre. »

A ces conditions, le bon accueil ne se dément jamais ; mais malheur à l'étranger qui transgresse ces lois de la prudence : aussitôt un petit billet lui arrive et le prie poliment de passer le lendemain chez le magistrat chargé de la police. Du ton le plus doux, on lui insinue que son passe-port n'est pas en règle, que ses affaires doivent être terminées. En vain il se récrie, il proteste de son attachement pour tous les gouvernements : il ne songe, dit-il, qu'à goûter cette vie de plaisirs. Tout est inutile, il faut partir.

Telle est ordinairement la police à Vienne. Mais on conçoit qu'à l'époque du congrès, au milieu de ces questions si nombreuses, si palpitantes d'intérêt, il eût été difficile d'interdire les réflexions et les conversations politiques. Heureusement le gou-

vernement autrichien trouvait dans la distraction du plaisir un puissant auxiliaire. A vrai dire, on s'occupait peu de discussions diplomatiques. A l'exception de quelques oisifs ou nouvellistes qui avaient choisi le Graben pour rendez-vous et pour tribune, la société était absorbée par les joies de la fête du jour, les apprêts de la fête du lendemain.

Le secret le plus absolu enveloppait ces délibérations qui se tenaient à l'hôtel de la chancellerie d'État. M. de Metternich les présidait. Ses collègues avaient voulu lui déférer cet honneur pour reconnaître la gracieuse hospitalité dont ils étaient l'objet. Mais il avait été convenu qu'on ne pourrait en induire aucune suprématie en faveur de la couronne autrichienne. Les plénipotentiaires étaient : pour la Russie, le comte de Nesselrode et le baron de Stein; pour la France, le prince de Talleyrand et le duc de Dalberg; pour la Prusse, le prince de Hardenberg; pour l'Autriche, M. de Metternich; pour la Bavière, le prince de Wrède; pour le Wurtemberg, le comte de Wintzingerode; pour l'Espagne, le chevalier de Labrador; pour le Portugal, le duc de Palmella; pour la Sicile, le commandeur Alvaro Ruffo; et pour Naples, le duc de Campochiaro. Que se passa-t-il dans les séances si secrètes de ces diplomates émérites? Ici mon rôle s'arrête : c'est à la postérité à en apprécier les graves résultats.

Les souverains cependant consacraient généralement leurs matinées à des revues, à des parades, à des parties de chasse, soit au Prater, soit dans les résidences royales : seulement ils se réunissaient tous les jours une heure avant le dîner, et étaient censés discuter les objets dont s'étaient occupés leurs plénipotentiaires. A en croire la malignité publique, la politique faisait souvent défaut dans les augustes débats de cet Olympe; l'annonce d'une nouvelle partie de plaisir s'y glissait quelquefois. Les affaires étaient aussitôt détrônées, et les dieux devenaient de simples mortels.

Entre toutes les fêtes de la cour autrichienne, les plus éclatantes étaient, sans contredit, les grandes redoutes qui avaient lieu au palais impérial. Grâce au prince de Ligne, j'avais assisté à la petite redoute masquée donnée lors de l'entrée de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Dans ces réunions les souverains ou portaient le masque, ou se dérobaient sous l'incognito. Lors des grandes redoutes, au contraire, ils paraissaient dans tout leur éclat, chamarrés de toutes leurs décorations, et les princesses parées de tous leurs diamants.

Je n'avais pu me rendre à la première de ces grandes redoutes; je désirais vivement assister à la seconde. Ce fut encore l'excellent prince de Ligne qui se chargea d'être mon introducteur et mon guide. Nous nous rendîmes au palais de Burg. Les

souverains n'avaient pas fait leur entrée: j'eus le temps de repaître mes yeux du spectacle unique qui s'offrait à moi. Jamais ensemble ne fut plus éblouissant par le luxe des décors, la richesse et la variété des costumes, l'illustration des personnages.

A la grande salle des redoutes, on avait joint deux pièces contiguës réunies par une élégante galerie. La petite salle des redoutes était également ouverte. Enfin le manége impérial, qui est un chef-d'œuvre d'architecture, avait été disposé pour les danses. Ce serait une tâche impossible à remplir que d'énumérer dans tous leurs détails les ornements intérieurs. C'était d'abord une profusion de fleurs et d'arbustes les plus rares qui couvraient les escaliers et les galeries. Une avenue d'orangers conduisait dans le salon principal; d'immenses candélabres chargés de bougies et placés entre les caisses, des lustres avec des milliers de cristaux étincelants répandaient une lumière fantastique dans le feuillage de ces beaux arbres, et faisaient ressortir les fleurs dont ils étaient chargés. La petite salle des redoutes était garnie de corbeilles où se mariaient les couleurs les plus éclatantes, et qui lui donnaient l'aspect d'un jardin de féeries. Les tentures étaient en étoffes de soie du plus beau blanc, relevées par des ornements en argent. L'or et le velours brillaient sur les siéges. Sept à huit mille bougies répandaient un éclat plus vif que celui du jour. Enfin, les mélo-

dies de plusieurs orchestres ajoutaient encore au prestige de ce merveilleux aspect.

Dans le bâtiment du manége, une estrade était disposée pour les souverains, ornée de trophées et d'étendards, et drapée, comme la grande salle, d'une tenture de soie blanche à frange d'argent.

Quelle diversité inouïe d'uniformes! quelle quantité d'ordres et de décorations! mais surtout quelle réunion de femmes charmantes! Si l'Europe était en ce moment représentée à Vienne par ses célébrités dans tous les genres, la beauté n'y avait pas été oubliée. Jamais ville ne compta dans ses murs autant de femmes remarquables que la capitale de l'Autriche pendant les six mois du congrès.

Une fanfare de trompettes se fit entendre : les souverains entrèrent, conduisant les impératrices, les reines, les archiduchesses. Après avoir, au milieu des acclamations générales, fait le tour des salles, ils se rendirent dans celle du manége et prirent place sur l'estrade. Au premier rang on distingue l'impératrice d'Autriche et celle de Russie, la reine de Bavière, la grande-duchesse d'Oldemburg, sœur bien-aimée d'Alexandre, et dont la ressemblance avec son frère est surprenante, puis 'archiduchesse Béatrix, la grande-duchesse de Saxe-Weimar.

Sur des banquettes à droite et à gauche viennent se placer toutes les dames qui se disputent en ce

moment la palme de l'élégance et de la beauté, la princesse de la Tour-et-Taxis, la comtesse de Bernsdorff, la princesse de Hesse-Phileppstädt à la beauté imposante et sévère, ses deux filles qui promettent de marcher sur les traces de leur mère, la comtesse Thérèse d'Appony à la taille élancée, aux yeux expressifs, les princesses Sapieha et Lichstenstein, chez lesquelles une beauté régulière s'allie à une douce physionomie, la comtesse de Cohari, les princesses Paul Esterhazy et Bagration, les filles de l'amiral Sidney Smith, la comtesse Zamoïska, née Czartorinska, grande, blonde, d'une blancheur éblouissante, et qui résume en elle tous les genres de la beauté polonaise, tant d'autres enfin dont le nom et le portrait doivent se présenter souvent dans ces souvenirs.

Cependant, au son d'une musique vive et dansante, on vit entrer une troupe d'enfants masqués et déguisés qui exécutèrent une pantomime vénitienne terminée par un ballet général. Les attitudes expressives, les pas variés de ces jeunes danseurs parurent causer le plus grand plaisir aux illustres spectateurs.

Après le départ des souverains, les orchestres se mirent à exécuter des valses. Aussitôt une commotion électrique parut se communiquer à cette immense assemblée. L'Allemagne est la patrie de la valse ; c'est dans ce pays et surtout à Vienne que,

grâce à l'oreille musicale des habitants, elle a acquis tout le charme qui lui est propre; c'est là qu'il faut voir, dans cette course tourbillonnante et toujours réglée par la mesure, l'homme soutenir et enlever sa compagne, celle-ci céder à ce doux entraînement, pendant qu'une sorte de vertige donne à son regard une vague expression qui augmente sa beauté. Aussi a-t-on peine à concevoir l'empire qu'exerce la valse! Dès que les premières mesures se sont fait entendre, les physionomies s'épanouissent, les yeux s'animent, un frémissement court de proche en proche. Les gracieux tourbillons s'organisent, se mettent en mouvement, se croisent, se devancent, tandis que les spectateurs que l'âge réduit à l'immobilité marquent la mesure et le rhythme, s'unissant par la pensée et le souvenir au plaisir qui leur est refusé.

Il fallait voir ces femmes ravissantes, toutes éclatantes de fleurs et de diamants, emportées par cette irrésistible harmonie, penchées sur le bras de leurs valseurs, et semblables à de brillants météores; il fallait voir la soie brillante, la gaze légère de leurs vêtements obéir à l'impulsion et dessiner de gracieuses ondulations; il fallait voir enfin cette sorte de bonheur extatique respirant sur leurs charmants visage lorsque la fatigue les obligeait de quitter les régions aériennes et de venir demander à la terre de nouvelles forces. Ces joies ne se terminè-

rent qu'avec la nuit, les rayons du soleil levant purent seuls mettre fin à cette réunion si animée, si éblouissante.

IV

Le salons de la comtesse de Fuchs. — Le prince Philippe de Hesse Hombourg. — Annonce d'un carrousel. — Le général comte de Witt. — Les lettres de recommandations ou le poëte fonctionnaire.

Je n'écris que des souvenirs et me borne aux formes rapides d'un journal, heureux si, dans ces esquisses de la société à une époque mémorable, on retrouve le seul mérite que j'ambitionne, l'exacte ressemblance des personnages et la vérité de l'action.

Parmi les femmes les plus distinguées de la société autrichienne brillait la belle comtesse Laure de Fuchs, dont les nombreux hôtes de Vienne, à l'époque du congrès, ont conservé le plus touchant

souvenir. Gracieuse et spirituelle, cette dame donnait la plus haute idée de la politesse de son pays. Les étrangers tenaient à honneur d'être admis chez elle. En 1808 et 1812, j'y avais trouvé, ainsi que les rares Français qui étaient alors à Vienne, l'accueil le plus bienveillant. Au nombre des personnes composant sa société habituelle, et qui toutes étaient ses amis, on remarquait là comtesse de Pletemberg, sa sœur, femme du comte régnant de ce nom ; les duchesses de Sagan et d'Exerenza, et Mme Edmond de Périgord, nièce par alliance du prince de Talleyrand, toutes trois nées princesses de Courlande, et qu'on nommait les trois grâces ; la chanoinesse Kinski, d'une des plus illustres familles de Hongrie ; et, parmi les célébrités du moment, le duc de Dalberg, l'un des plénipotentiaires français, le maréchal Walmoden, les trois comtes de Pahlen, le prince Philippe de Hesse-Hombourg, le prince Paul Esterhazy, depuis ambassadeur d'Autriche en Angleterre, le prince Eugène Beauharnais, le général russe comte de Witt, M. de Gentz, secrétaire du congrès et confident intime de M. de Metternich, le général Nostitz, le spirituel publiciste Varnhagen, le poëte Carpani, le docteur Koreff, le baron d'Ompteda, ancien ministre de Westphalie à Vienne, que la chute de son souverain avait laissé sans ambassade, et qui n'assistait que comme amateur à ce grand sanhédrin diplomatique.

Une douce gaieté animait ces réunions. Jamais les irritantes discussions de la politique n'y faisaient irruption. Avec sa grâce charmante, la comtesse imposait à tous ses amis la loi d'une mutuelle intimité. Aussi, d'une voix unanime, la nommaient-ils leur *reine*, titre qu'elle avait accepté, et qu'elle portait avec une sorte de dignité sérieuse.

Je la retrouvai entourée de sa famille accrue et embellie, et des amis que j'avais laissés près d'elle quatre ans auparavant. Elle m'en donna une courte biographie. La fortune, grâce aux rapides événements des dernières années, n'en avait oublié aucun. Tous étaient devenus généraux, ambassadeurs ou ministres.

Entre eux, j'affectionnais principalement le prince Philippe de Hesse-Hombourg, placé alors loin du rang élevé qu'il occupe aujourd'hui. Une grande parité d'âge, de goûts et d'idées me rapprochait de lui. J'aimais cette élévation de sentiments, cette noblesse de caractère, cette sincérité d'affection qui le distinguent à un degré si éminent. Comme beaucoup de princes des maisons souveraines d'Allemagne, il ne devait son illustration qu'à lui-même. Entré au service avant l'âge de quinze ans, il avait été fait prisonnier par l'armée française lors des premières guerres de la révolution, conduit à Paris et renfermé au Luxembourg. Signalé comme neveu du roi de Prusse, il n'entendait autour de lui que des cris

de mort ; déjà même une foule de femmes furieuses, en portant la main à leur cou, lui rappelaient l'instrument horrible du supplice si prodigué à cette époque de délire. La fermeté de ses réponses, sa jeunesse, sa figure intéressante le sauvèrent. Échangé, quelque temps après, contre des prisonniers français, il reprit le cours de sa carrière militaire. Tous ses grades furent le prix d'actions d'éclat, et, à cette époque, il était compté au nombre des généraux les plus estimés de l'armée autrichienne.

Devenu plus tard feld-maréchal, il fut envoyé auprès de l'empereur de Russie, dans sa campagne de 1828 contre les Turcs. Aujourd'hui, Landgrave régnant de Hesse-Hombourg, le prince Philippe est respecté et adoré de ses sujets dont il fait le bonheur.

Nos premiers souvenirs étaient dus à cet ami commun, si digne à tant de titres d'être aimé ; nous convînmes que l'homme serait trop heureux, si dans le petit nombre de jours qui lui est compté, il en rencontrait beaucoup de pareils (1).

(1) Lorsqu'un quart de siècle a passé sur de tels souvenirs, lorsque les événements si rapides et si pressés de notre époque tendent à en amoindrir l'intérêt, avec quel charme on se les rappelle dans l'entretien d'amis d'alors, que le sort nous fait retrouver encore les mêmes. Voilà ce que je me disais naguère à Hombourg, auprès du prince Philippe, dans des conversations où sa mémoire retraçait les tableaux si brillants du congrès de Vienne. Je n'oublierai jamais ce retour en commun vers le passé, ni les quelques jours écoulés sous le toit hospitalier de sa résidence. Plus tard, il

Madame de Fuchs me demanda si j'avais revu George Sinclair, ce jeune anglais que son aventure avec l'empereur Napoléon avait mis tout d'abord en vogue à Vienne ?

Peu de jours avant la bataille d'Iéna, M. George Sinclair, qui se rendait en Autriche, fut arrêté par les éclaireurs de l'armée française et conduit au quartier général comme soupçonné d'espionnage.

« D'où venez-vous ? où allez-vous ? lui dit l'empereur, avec ce ton qui présageait un arrêt de mort. »

Sinclair parlait le français avec la plus grande facilité.

« Je viens, répondit-il, de l'université d'Iéna, et je vais à Vienne, où je dois trouver des lettres et les ordres de mon père, sir John Sinclair.

— Sir John, celui qui a tant écrit sur l'agriculture ?

— Oui, sire. »

L'empereur parla ensuite au général Duroc, et continua son interrogatoire avec plus de bienveillance. M. Sinclair, qui atteignait à peine dix-huit ans, possédait une foule de connaissances profondes sur la géographie et l'histoire. Sa conversation étonna

me sera doux de revenir sur ces moments d'épanchements intimes, où, en tiers avec sa ravissante campagne, nous avons passé en revue tous les détails de sa vie si noblement illustrée, si pleine de faits et pleine encore de jours pour le bonheur de ses petits et florissants États.

Napoléon, qui, après deux heures d'entretien, donna à Duroc l'ordre de le faire escorter jusqu'aux avant-postes, et de lui laisser continuer son voyage. Faveur inespérée, et d'autant plus flatteuse, qu'il la devait uniquement à son propre mérite.

Depuis notre séparation, je n'avais pas revu Sinclair, mais je savais qu'après un voyage en Italie, il était entré au parlement, qu'il y avait suivi la ligne politique de son ami sir Francis Burdett, et s'était fait une réputation brillante, comme orateur, dans le parti de l'opposition.

Deux événements d'un ordre bien différent occupaient alors les esprits : le sort futur du royaume de Saxe et l'annonce d'un carrousel, fête chevaleresque dont il avait été question dès les premiers jours du congrès, et qui devait avoir lieu dans le manége impérial. On dit quelques mots de la Saxe, du projet de la donner en indemnité à la Prusse ; mais on détailla longuement les préparatifs du carrousel. Ce devait être un des plus beaux spectacles donnés à la cour ; on consultait toutes les descriptions imprimées et gravées des carrousels si célèbres de Louis XIV ; on était certain de les éclipser en magnificence.

La comtesse Edmond de Périgord, l'une des vingt-quatre dames qui devaient y présider, nous dit que les toilettes préparées pour cette fête surpasseraient en richesse tout ce qu'on avait rapporté de

l'élégance et du luxe des dames de la cour du grand roi.

« Je crois, en vérité, que nous porterons toutes les perles et tous les diamants de la Hongrie, de la Bohême et de l'Autriche. Il n'est pas une parente ou une amie de ces dames dont les écrins n'aient été mis en réquisition, et tel joyau de famille, qui depuis cent ans n'a pas vu le jour hors de son étui, ornera le front ou la robe de l'une de nous.

— Quant aux chevaliers, dit le jeune comte de Woyna, à défaut du luxe des habits, ils auront certainement celui des chevaux. Vous leur verrez faire des passes et danser des menuets avec autant de grâce que les plus agiles cavaliers de la cour. »

On discourut ensuite sur les couleurs des différents quadrilles et l'adresse présumée des champions ; on cita quelques devises dont les dames cherchèrent à expliquer l'âme. L'excellent roi de Saxe et ses États furent totalement oubliés : leur cause avait dû céder le pas à une aussi importante discussion.

En quittant M[me] de Fuchs, j'aperçus sur le Graben le général comte de Witt. Cette rencontre était pour moi une bonne fortune. Par le charme des souvenirs et de l'amitié, elle me reportait à ces jours si brillants et si heureux que je venais de passer en Ukraine, auprès de la comtesse Potocka, dans son magnifique domaine de Tulczim.

Seul fils du premier mariage de cette belle Sophie avec le général comte de Witt, descendant du grand pensionnaire de Hollande, le comte de Witt a fait une carrière militaire aussi rapide que brillante. Soldat dès l'enfance, colonel à seize ans, commandant à dix-huit l'un des plus beaux régiments de l'Europe, les cuirassiers de l'impératrice, il venait de servir avec la plus grande distinction dans les campagnes des trois dernières années. En six semaines, sur les terres de sa mère, il avait levé et équipé à ses frais quatre régiments de cosaques qu'il amena à l'empereur. Créé lieutenant général, et chargé par Alexandre de l'organisation des colonies militaires, il reparut comme commandant à l'armée de réserve, dans la campagne de 1828 contre les Turcs, qui se termina par la paix de Varna. La mort vient de l'enlever à un âge où sa famille et ses amis pouvaient espérer de le conserver encore.

Le comte de Witt avait épousé la princesse Joséphine Lubomirska, une des femmes les plus distinguées de l'Europe. Grâce ravissante, esprit vif et orné, bienveillance inépuisable, tel est, en quelques mots, le portrait qu'ont tracé de la comtesse de Witt tous ceux qui ont le bonheur de la connaître.

Mme de Fuchs avait conservé l'habitude de souper, habitude si chère à nos pères, si regrettée des amis de la gaieté franche et des causeries sans pré-

tention. A l'une de ces réunions intimes, le hasard m'avait placé non loin du comte de Witt.

Le matin, j'avais reçu une visite extraordinaire. Comme je sortais du lit, on vient me dire qu'un jeune Français demandait à me parler. Je le fais entrer et vois un homme de bonne mine qui m'aborde un paquet à la main.

« Voici, me dit-il, une lettre que M. Rey, avocat, avec qui vous avez dîné chez M. de Bondy, préfet de Lyon, m'a prié de vous remettre. »

J'engage mon compatriote à s'asseoir; j'ouvre les lettres où M. Rey, après les compliments d'usage, me priait, me supposant à Vienne, de m'intéresser au porteur, M. Cast..., pour lui faire obtenir un emploi.

« D'après la date de cette lettre, vous avez, monsieur, quitté Lyon depuis quelque temps?

— Oui, me répond-il; ayant le monde ouvert devant moi pour y choisir un séjour, j'ai gagné celui-ci à pied.

— Vous avez d'autres recommandations, sans doute?

— Aucune autre.

— Voilà du courage : faire trois cents lieues, à pied, avec une seule lettre écrite par une personne que je n'ai vue qu'une fois, et sans avoir la certitude de me trouver! vous méritez bien de réussir. Cependant, j'ai peu d'espoir à vous donner. Si vous veniez réclamer au congrès un royaume, une pro-

vince, une forte indemnité, vous seriez écouté probablement ; mais une place pour un Français dans les États autrichiens, c'est chose difficile à obtenir : néanmoins je vous promets tous mes efforts. Qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour ?

— J'ai servi dans les gardes d'honneur.

— Quelle sorte de place désirez-vous ?

— N'importe laquelle ; je puis être secrétaire, ou remplir quelque emploi que ce soit, civil ou militaire.

— Vous êtes accommodant. »

A ce dernier trait je reconnaissais bien cette assurance d'un Français et cette vive intelligence qui semble être, chez ce peuple, une aptitude universelle. M'intéressant de plus en plus à mon jeune compatriote, je le priai de me laisser quelques jours pour y penser, et je pris son adresse ; puis je le congédiai, avec la crainte assez fondée qu'il n'eût fait en vain un aussi intrépide voyage.

Au souper, on parlait de ces résolutions soudaines, de ces coups inespérés qui entraînent souvent une destinée tout entière ; on rappelait celle si fortunée du général Tettenborn, devenu, en quatre mois, de major, général en chef, et d'une foule d'autres que nous avions sous les yeux.

« Ma foi, dis-je, messieurs, je pourrais vous citer un trait de hasard et de courage qui les vaut, sauf les résultats favorables à venir. »

On me questionna ; je racontai la visite que j'avais reçue le matin, son but, le voyage économique de M. Cast... avec une seule lettre, et le hasard qui l'avait amené à Vienne au moment où j'y arrivais moi-même. Le comte de Witt m'avait écouté attentivement.

« Le courage de votre jeune homme m'intéresse, me dit-il ; puisqu'il a été dans les gardes d'honneur, il sait sans doute se tenir à cheval. Envoyez-le-mo demain matin, je l'emploierai. »

Je remerciai le comte, et m'adressant aux autres convives :

« Voici le second pas que le destin fait faire en un jour à mon compatriote. Convenez que, si une lettre de recommandation est souvent adressée au hasard, quelquefois aussi elle arrive à la porte de la fortune.

— Oui, dit le jeune comte de Saint-Marsan, une lettre de recommandation est souvent une fortune tout entière. En voulez-vous un exemple frappant ? »

Et alors, avec autant de grâce que d'esprit, il nous conta cette anecdote d'un temps qui semblait déjà loin de nous, quoique les acteurs fussent à peine hors de la scène.

« Un jeune poëte parisien nommé Dubois, nous dit-il, pauvre d'esprit et d'argent, avait épuisé toutes les ressources de sa verve à chanter les puissances du jour sans pouvoir obtenir la moindre faveur. Enfin

il termina la série de ses envois par une ode adressée à la princesse Pauline, la sœur favorite de Napoléon. Dans son désordre poétique, sans redouter le sort de Racine, lors de la présentation à Louis XIV de son *Mémoire sur le malheur des peuples,* il avait mêlé aux louanges de la princesse des conseils à Mars, brochés sur le rêve philanthropique d'une paix générale. Les plus grands effets dérivent souvent des causes les plus futiles. Une des femmes de chambre de la princesse se trouvait être parente éloignée du poëte. Elle saisit habilement un moment favorable pour présenter l'épître à Son Altesse qui n'y lut que les rimes de *Pauline* et de *divine,* qui s'y trouvaient à chaque strophe, et promit sa protection à l'auteur de si belles et bonnes choses.

— Mais, où est-il ?

— Là, dans l'antichambre, répond l'officieuse parente.

— Eh bien! qu'il entre, dit la princesse. Aussitôt notre poëte est introduit dans le boudoir parfumé de Pauline, et le voilà tête à tête avec sa providence future.

— Que puis-je pour vous, demande l'altesse encensée, après les remercîments d'usage ?

— Madame, une recommandation quelconque pour un petit emploi dans telle branche d'administation que ce soit.

— En ce cas, en voulez-vous une pour Fouché :

il se plaignait hier, à moi, de ce que je ne lui demandais jamais rien. Je le mettrai, si vous le désirez, à l'épreuve. »

Le poëte répond qu'il serait le plus heureux des hommes. La jolie Pauline se mit aussitôt à son secrétaire, et se trouvant dans un de ces jours d'inspiration où les phrases s'arrondissent d'elles-mêmes sur le papier, la voilà adressant à sa seigneurie d'Otrante une pétition en forme dans laquelle elle parle de M. Dubois comme d'un homme supérieur, propre à tout, et auquel elle prend le plus vif intérêt.

Une heure après, le protégé était à la porte du dispensateur des grâces ; mais, n'étant ni connu ni recommandé aux huissiers, on pense bien qu'il ne parvint pas à passer l'antichambre ministérielle, et qu'il dut laisser son placet dans des mains qui s'en souciaient peu. Aussi, fut-il jeté avec tous les autres dans le panier qui recevait ceux du jour, et qui, d'ordinaire, passaient de là dans le poêle de l'antichambre. Cependant, quand Fouché revint le soir du conseil des ministres, on les lui remit. Il s'aperçut que l'une de ces suppliques était aux armes de la maison impériale. Il l'ouvrit avec empressement, la lut en entier, et ordonna à l'instant que quatre gendarmes fussent prêts à accompagner sa voiture le lendemain à neuf heures du matin. On ne doutait pas à son hôtel qu'il ne dût se rendre à Saint-Cloud

pour quelque communication de la plus haute importance, et ses gens ne furent pas peu surpris d'entendre Son Excellence donner ordre de la conduire dans une rue obscure du quartier des Halles. C'était là que notre favori des Muses avait établi, à un sixième étage, son domicile aérien.

Il n'y avait ni portier, ni numéro même à l'allée de cette résidence; il fallut s'enquérir chez le boulanger du quartier où demeurait un certain M. Dubois, homme de lettres.

« Il y a, répondit la boulangère, un individu de ce nom, fort pauvre, qui habite une mansarde de cette maison. Je ne sais s'il est écrivain public, mais il me doit deux termes de loyer. »

Et sur-le-champ, sortant de sa boutique, elle l'appelle de toute la force de ses poumons. Le pauvre poëte met d'abord la tête à sa lucarne, et avisant dans la rue une voiture et des gendarmes, il ne doute plus que la hardiesse de ses observations pour la paix générale n'ait été fort mal accueillie par Jupiter tonnant, et qu'on ne vienne l'arrêter pour lui faire expier sa témérité à Bicêtre.

Dans son anxiété, ne prenant conseil que de sa peur, il ne trouve rien de plus prudent que de se blottir sous son lit. Fouché, ne recevant pas de réponse, se décide à grimper les six étages. Un courtisan ne trouve rien de difficile, quand il s'agit de prouver son zèle au pouvoir. Il faudrait le génie

facétieux de Beaumarchais ou de Lesage, ou le talent comique de Potier pour peindre l'originalité de la scène, et le ministre découvrant enfin le protégé de Pauline sous le chalet vermoulu qui lui servait de couche. J'abrége donc. Il le rassure, l'extrait de sa cachette improvisée, et, dans le négligé du matin d'un poëte, le place près de lui dans sa voiture, le conduit dans l'hôtel du ministère et l'invite à déjeuner avec lui.

« Que désirez-vous être, M. Dubois, lui dit l'Excellence entre le petit intervalle d'un plat de côtelettes à la Soubise, que l'affamé poëte dévora, à un salmis de perdreaux dont ses yeux ne pouvaient se détacher, et que puis-je pour vous?

—Tout ce que voudra monseigneur; je serai également reconnaissant pour le bienfait.

— Eh bien? voulez-vous aller à l'île d'Elbe? Je puis vous y nommer commissaire général de police.

—J'irai au bout du monde pour complaire à Votre Excellence, répond le poëte, qui prenait pour un songe ce qui lui arrivait depuis une heure.

— Je vais donc vous en signer la commission, et vous partirez dès demain. En arrivant à Porto-Ferrajo, vous y trouverez vos instructions. Prenez, en attendant, cet à-compte sur vos appointements. »

Et il lui mit en même temps un rouleau d'or dans la main.

Le bagage du poëte n'était pas long à emballer :

il eût tenu dans une tabatière. Dubois prit une place à la diligence, et voici notre homme, semblable au dormeur éveillé, parti comme Sancho pour son île, et bientôt arrivé à sa destination.

Or, il avint que, dans ce moment, deux compétiteurs se présentaient pour soumissionner l'exploitation des mines de fer de l'île d'Elbe, qui sont d'un rapport considérable. Le nouveau débarqué paraissait être en grand crédit à Paris. Revêtu d'une charge importante dans l'administration de l'île, chacun des concurrents s'empressa de capter sa bienveillance. L'un d'eux lui offrit un intérêt dans son entreprise pour prix de sa protection. Le nouveau fonctionnaire, qui voyait la fortune si bien pousser à sa roue, n'eut garde de refuser. Il promit tout, écrivit tout ce qu'on voulut. Le hasard fit sans doute que son associé obtint le marché, et lui donna le mérite du résultat. L'enfant d'Apollon, peu au fait de l'exploitation des mines, qui n'étaient pas celles du Parnasse, vendit son intérêt pour une somme de trois cent mille francs, et eut, de plus, le bon esprit de les convertir en rentes sur l'État et à l'abri de toutes les vicissitudes.

La première fois que Fouché rencontra à la cour des Tuileries la princesse Borghèse, qui s'en était absentée pour prendre les eaux de Bagnères.

« Votre Altesse est contente, je l'espère, de la façon dont j'ai placé son protégé? lui dit le ministre.

—Quel protégé, M. le duc? Je ne vous comprends pas.

— Mais, madame, M. Dubois ?

— Dubois... Je ne pense pas avoir connu personne de ce nom.

—Votre Altesse ne se souvient-elle pas de la lettre qu'elle m'écrivit, il y a trois mois, en me recommandant de la manière la plus pressante un M. Dubois, homme de lettres, auquel elle portait le plus vif intérêt ?

— Ah ! mon Dieu, dit la princesse en riant, j'y suis maintenant, M. le duc : un pauvre poëte, parent de ma femme de chambre, et qui m'avait adressé une ode. Qu'en avez-vous fait ? Est-il commis dans vos bureaux ? »

Le ministre, piqué au vif de se voir pris pour dupe, se garda bien d'avouer qu'il en avait fait un grand fonctionnaire. Mais les bons amis de cour le surent, le publièrent. Bonaparte même s'en amusa et en plaisanta son ministre dont les habitudes n'étaient pas plaisantes, comme chacun sait.

On se doute bien que l'ordre de rappel de Dubois fut expédié avec la même promptitude que l'avait été celui de son départ. Notre poëte tomba de son commissariat général comme Sancho du gouvernement de son île, et redevint Gros-Jean comme devant. Mais les trois cent mille francs avaient été comptés, les rentes achetées, et lorsqu'il retourna à

Paris, il y put continuer en paix le commerce des muses, et ne manqua pas de parasites pour applaudir à ses vers en partageant ses dîners, dont les mines de l'île d'Elbe payaient largement les dépenses.

Sans être aussi rapide, la fortune de M. Cast... fut cependant telle qu'il dut s'applaudir d'avoir courageusement entrepris le voyage de Vienne. Il plut au comte de Witt, qui lui donna l'emploi de son secrétaire. Après être venu me faire part de son heureuse fortune, ce jeune homme alla, le soir même, au théâtre Léopoldstadt, et fut arrêté par la police, très-sévère à Vienne envers les étrangers. Il se défendit, fut accablé de coups, garrotté et jeté dans un cachot en attendant information. Amené le lendemain devant le magistrat, il se réclama de son patron improvisé, le comte de Witt, attaché à l'empereur de Russie, et, sur le témoignage du général, on le mit en liberté. N'ayant pas de passe-port, un jour plus tôt il eût été conduit, comme vagabond, hors des frontières d'Autriche.

J'ai su depuis, par l'abbé Chalenton, le précepteur de MM. de Polignac, que M. Cast..., ayant suivi le comte de Witt en Russie, s'était marié à Tulczim avec une demoiselle bien née qui lui apporta en dot une rente de deux mille ducats de Hollande, et qu'à cette occasion l'abbé, précepteur alors des enfants de la comtesse Potocka, conduisit la future à l'autel. M. Cast... retourna par la suite à Lyon en

un meilleur équipage qu'il n'en était sorti trois ans auparavant.

Ainsi, grâce à une résolution courageuse, lui aussi, il aura recueilli sa part des libéralités de la fortune au congrès de Vienne.

Qui pourrait, après cela, nier l'influence du hasard sur nos destinées, et l'utilité des lettres de recommandation ?

V

Réunion chez M. de Talleyrand. — Son attitude au congrès. — Le duc de Dalberg. — Le duc de Richelieu. — Mme Edmond de Périgord. — M. Pozzo di Borgo. — Parallèle entre le prince de Ligne et M. de Talleyrand. — Le concert monstre.

Depuis mon arrivée à Vienne, tout entier aux joies, aux épanchements de l'amitié, je n'avais pu faire qu'une visite d'égards aux membres de la légation française. Je n'en avais vu aucun dans l'intimité, bien que plusieurs de mes amis, MM. Boigne de Faye et Achille Rouen entre autres, y fussent attachés. Je regrettais beaucoup de n'avoir pu me présenter aux réunions de M. de Talleyrand, lorsque, avec cette urbanité exquise qu'on lui connaît, il voulut bien me prévenir et m'envoyer une invita-

tion à dîner. Je m'y rendis, impatient de me rapprocher d'un homme que je n'avais pas vu depuis ma première jeunesse, et qui avait été si mêlé au mouvement de notre siècle. C'est dans la vie un événement mémorable que d'être admis à voir de près un des acteurs qui ont occupé la scène du monde. C'est là une impression qui ne se perd qu'avec l'existence ou la mémoire.

Arrivé de bonne heure à l'hôtel de l'ambassade, des appartements de M. Rouen je me rendis au salon de réception. Il n'y avait encore que M. de Talleyrand, le duc de Dalberg, et la comtesse Edmond de Périgord, que j'avais déjà rencontrée chez Mme de Fuchs. Le prince me reçut avec cette grâce affable qui était chez lui comme une seconde nature, et, me prenant par la main, avec une bienveillance qui me reportait à une autre époque : « Il faut donc que j'arrive à Vienne, et que je vous en prie, monsieur, pour que vous vouliez enfin vous rendre chez moi ? » Je ne sais si je m'abusais, mais, dans ce moment, il me parut démentir l'axiome qu'on lui a si longtemps attribué : *que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.* Puis, sans attendre ma réponse, qu'à mon embarras il jugea ne pas devoir être prompte, il me présenta au duc de Dalberg, en accompagnant cette présentation de quelques mots gracieux et flatteurs.

Depuis 1806, je n'avais pas vu M. de Talleyrand ;

je retrouvai en lui cette finesse spirituelle du regard, ce calme imperturbable dans les traits, ce maintien d'homme supérieur qui me le faisaient considérer, avec l'Europe de Vienne, comme le premier diplomate de tous les temps : c'était aussi le même organe grave et profond, les mêmes manières aisées et naturelles, le même usage du grand monde, reflet d'une société *qui n'était plus*, et dont on voyait en lui un des derniers représentants. Dans ce salon, devant un tel homme, on ne pouvait se défendre d'une impression irrésistible de timidité et d'appréhension. Je cherchais des yeux mes amis, MM. Rouen et Boigne de Faye : leur présence, leur appui me rassuraient, quand je songeais que je comparaissais devant ce tribunal spirituel, dont une circonstance de ma jeunesse ne contribuait pas peu à me faire redouter l'opinion.

L'éloge des plénipotentiaires français au congrès est déjà dans leurs noms : mais M. de Talleyrand particulièrement semblait encore dominer cette illustre assemblée par le charme de son esprit et l'ascendant de son génie. Toujours le même, il traitait la diplomatie comme il le faisait jadis dans ses salons de Paris ou de Neuilly, à la suite d'une bataille gagnée. Cependant le rôle de la France n'était pas moins difficile alors par les circonstances du dehors que par les embarras de l'intérieur. Enveloppée d'une foule d'entraves, suite inévitable d'une

organisation nouvelle, et du peu d'harmonie qu'elle entraîne, elle ne pouvait montrer *des dispositions viriles*. On n'ignorait point qu'elles n'étaient pas plus dans le pouvoir que dans le vouloir de son gouvernement. Les grandes puissances, arbitres du congrès, procédaient avec un accord dont les fastes diplomatiques n'offraient pas encore d'exemple. Il semblait que rien n'en pût rompre ni détacher un seul anneau. Les représentants de la France devaient donc suppléer, par les ressources de leur génie ou par des talents de premier ordre, aux obstacles que leur opposait une quadruple alliance qui pesait sur les délibérations de tout le poids de son importance actuelle et de son union.

Cette force, qu'il ne pouvait trouver dans son gouvernement, M. de Talleyrand la trouva en lui-même : car, on peut le dire, c'est en lui que l'ambassade française sembla se personnifier au congrès, quels que fussent le mérite de ses collègues et la considération attachée à leurs personnes. Avec cette merveilleuse intelligence des événements, qui était le don particulier de son esprit, et qui paraissait les prévoir et les dominer, il sut bientôt reprendre la place qui appartenait à la France. Introduit dans le comité dirigeant, composé des quatre grandes puissances, il en changea complétement les idées et la tendance. « Je vous apporte plus que vous n'avez, leur dit-il ; je vous apporte l'idée du droit. » Il di-

visa ces puissances jusqu'alors si unies : il fit sentir le danger de laisser la Russie, démesurément agrandie, peser sur le reste de l'Europe, et la nécessité de la refouler vers le Nord. Cette conviction, il sut la faire partager à l'Angleterre et à l'Autriche. Aussi, l'empereur Alexandre qui, sous l'influence et dans le salon de M. de Talleyrand, avait, six mois auparavant, décidé la restauration de la maison de Bourbon, voyait-il avec dépit ses projets arrêtés par le représentant d'un État qui lui devait son existence. Dans son humeur, il disait souvent : « Talleyrand fait ici le ministre de Louis XIV. »

Loin de moi la prétention d'énumérer les travaux du prince de Talleyrand au congrès de Vienne, et les actes importants auxquels il prit part, encore moins de tracer un portrait de cet homme célèbre. Outre que cette tâche exigerait des développements infinis, M. de Talleyrand appartient désormais à l'histoire : seule, dans son inflexible vérité, elle pourra décrire et faire connaître un des personnages les plus historiques des temps modernes. Mais, témoin à cette époque si difficile de ses efforts souvent heureux pour rehausser et réhabiliter la nation qu'il représentait, je ne puis résister au désir de retracer la vive impression produite par son calme, son attitude et sa personne tout entière.

On l'a dit, et on a dit vrai, jamais le prince de Talleyrand ne parut plus grand qu'au moment où la

France était abattue par les désastres de 1814. Je l'avais vu, huit ans auparavent, ministre de l'empire français, alors tout-puissant, et dictant des lois à l'Europe. A Vienne, plénipotentiaire d'un peuple vaincu, il était toujours le même homme, aussi sûr de son pouvoir. C'était la même dignité noble, peût-être avec une nuance de fierté de plus, le même aplomb qui convenait au représentant d'une nation vaincue, mais nécessaire au maintien de l'équilibre européen, et pouvant puiser de nouvelles forces dans le sentiment même de sa défaite. Sa contenance seule, en un mot, était l'expression la plus éloquente de la grandeur de notre patrie. En voyant ce regard que la mauvaise fortune n'avait pas troublé, cette impassibilité que rien ne déconcertait, on sentait que cet homme avait derrière lui encore une nation forte et puissante.

De même que sa haute renommée et l'autorité attachée à son nom, à son expérience, dominaient dans les délibérations la politique européenne, de même, dans son intérieur, dans son salon, ses manières de grand seigneur, son urbanité, imprimaient à ses réunions un caractère de gravité tout à fait en harmonie avec son rôle diplomatique. Il avait conservé à Vienne ses habitudes de Paris et du siècle passé. Tous les jours, au moment de sa toilette, il recevait ses visites ; et là, pendant que son valet de chambre le coiffait, souvent, en forme de causerie,

s'établissait la discussion la plus sérieuse. Dans son salon, je l'ai vu, maintes fois, assis sur son canapé, près de la belle comtesse Edmond de Périgord, et entouré de toutes les sommités diplomatiques, de tous ces ministres des puissances victorieuses, qui debout, s'entretenaient avec lui, l'écoutaient comme des écoliers écoutent les leçons du maître. Dans notre siècle, M. de Talleyrand est peut-être le seul homme qui ait constamment obtenu un tel triomphe,

M. le duc de Dalberg était digne de figurer auprès du prince de Talleyrand. Issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de l'Allemagne, il avait, au 31 mars, contribué puissamment à cette résolution qui ramena sur le trône la maison de Bourbon : mais en même temps, il s'était prononcé pour l'adoption de mesures constitutionnelles propres à rassurer les opinions et à rallier la France. Associé aux vœux de M. de Talleyrand lors de la restauration, la même union les rapprochait encore au au congrès. Tous deux avaient à cœur de faire remonter la France au rang que ses malheurs lui avaient enlevé.

M. de Talleyrand, avant de se rendre à Vienne, avait rédigé lui-même ses instructions : on assure qu'il s'y conforma fidèlement, et que les phases diverses qu'eurent à subir les négociations avaient été prévues et indiquées par lui avec une merveilleuse sagacité. Ce qu'on ignore généralement, c'est qu'il

existait deux correspondances adressées à Paris par les plénipotentiaires français : l'une, rédigée par M. de la Besnadière, et exclusivement anecdotique, était envoyée au roi Louis XVIII. M. de Talleyrand y semait de ces saillies originales et piquantes, de ces remarques fines et profondes qui le caractérisaient. L'autre, exclusivement politique, rédigée principalement par M. le duc de Dalberg, arrivait directement au ministère des affaires étrangères.

Peu de personnes avaient été invitées à dîner, ce jour-là, chez M. de Talleyrand. C'était une occasion pour moi de mieux voir, de mieux entendre, chaque personnage d'un tel tableau pouvant être étudié séparément avec avantage.

Outre la plupart des membres de la légation française, le comte Razumowski, le général Pozzo di Borgo et le duc de Richelieu étaient les seuls étrangers. En quittant le duc à Odessa, où j'avais passé quelques mois près de lui en 1812, je l'avais laissé dans une situation des plus fâcheuses pour un gouverneur général. La peste ravageait ses provinces de Cherson et de Tauride, et ce n'était pas pour lui un médiocre souci que de se débarrasser d'une aussi importune visite. Dans cette cruelle circonstance il avait déployé le plus admirable courage. Mes questions furent aussi rapides que le plaisir de le revoir était vif. J'étais placé entre lui et M. de la Besnadière, et nous revînmes, avec un intérêt extrême,

sur ce temps de nos dangers passés; nous parlâmes des ravages du fléau, comme des matelots échappés au naufrage auraient parlé des écueils contre lesquels leur navire eût pu venir se briser.

Tous ceux qui ont connu le duc de Richelieu savent combien pouvait être sincère l'attachement qu'il inspirait. Peu d'hommes, dans leur carrière publique, ont déployé un plus noble caractère, et, dans les emplois éminents, un plus austère désintéressement. L'estime de tous les partis l'en a récompensé.

C'est à lui que la Russie doit, dans la création d'Odessa, une de ses places commerciales les plus précieuses. Jusque-là, il n'avait été connu que par sa vie militaire. Envoyé sur les bords de la mer Noire par l'empereur Alexandre, qui avait compris toute l'importance de cette fondation, il déploya, dans cette nouvelle sphère d'activité, les plus grands talents pour l'administration. En peu d'années, à la place d'une rade sans vie et sans commerce et de quelques maisons sans habitants, s'ouvrit un port facile et commode, s'éleva une ville riche et élégante. La loyauté de son caractère contribua à fixer autour de lui les négociants et les colons. Malgré la peste et la suspension de tout commerce, Odessa, sous cette administration ferme et éclairée, loin de déchoir, s'était accrue tous les jours. Aujourd'hui c'est un des points les plus importants de l'Orient.

Depuis lors, M. de Richelieu a passé du gouvernement de la Tauride à celui de son pays. Longtemps il avait résisté avant de se charger d'un fardeau qu'il croyait au-dessus de ses forces, et n'avait cédé qu'aux vives instances de l'empereur Alexandre. Obligé de souscrire les désastreux traités de 1815, il en supportait, avec une patriotique douleur, les odieuses conséquences. On sait quels furent ses efforts au congrès d'Aix-la-Chapelle, et les heureux résultats dont ils ont été couronnés. L'histoire dira s'il avait suffisamment la connaissance des hommes et des lieux qu'il venait gouverner; mais elle lui saura toujours gré de ses hautes vertus et de son sincère patriotisme.

La conversation devint générale et suivit la direction que devaient lui donner les personnages, intéressants à tant de titres, qui y prenaient part. M. Pozzo di Borgo, que je voyais pour la première fois, me parut réunir la finesse, la vivacité d'esprit et l'imagination des gens de son pays. Depuis le commencement de sa carrière, ennemi déclaré de Bonaparte, il n'avait jamais dissimulé la joie qu'il éprouvait de sa chute. Il énuméra en quelques mots toutes les causes qui avaient dû immanquablement précipiter cette grande catastrophe.

Alors simple général d'infanterie au service de Russie, M. Pozzo di Borgo suivait avec persévérance cette ligne de conduite qui l'a amené plus tard à

peser d'un si grand poids dans la balance des destinées européennes. Né en Corse, député de cette île à l'assemblée législative, il y manifesta des opinions ardentes, que déjà il avait montrées dans son pays. C'est lui qui, au mois de juillet 1792, détermina l'assemblée à déclarer la guerre à l'empereur d'Allemagne. Après la révolution du 10 août, son nom se trouva inscrit sur les papiers de Louis XVI. Un autre député de la Corse, l'un des commissaires chargés de visiter ces papiers, lui fit connaître, dit-on, le danger qu'il pouvait courir et le détermina à s'éloigner. De retour en Corse, il changea de drapeau. Résolu à seconder les projets d'indépendance de l'île, il se jeta dans le parti de Paoli; et, en 1793, la convention lui, enjoignit, ainsi qu'au général, de paraître à sa barre pour y rendre compte de sa conduite. Ni l'un ni l'autre n'y parut : l'armée anglaise occupa l'île, et M. Pozzo di Borgo fut nommé président du conseil d'État sous Elliot, élevé à la dignité de vice-roi. Toutefois, pendant le cours de ses fonctions, tant de plaintes s'élevèrent contre lui, qu'Elliot l'engagea à se retirer sur la demande de Paoli lui-même, effrayé du nombre des ennemis de son protégé. M. Pozzo partit alors pour Londres, où le gouvernement l'employa dans la partie secrète de la diplomatie. De l'aveu du cabinet anglais, il passa, par la protection du prince Czartorinski, au service de Russie. Aussi heureux sur les champs de bataille que

dans les fonctions politiques, il avança rapidement, et, à la journée de Leipsick, il se trouvait, en qualité de général-major, sous les ordres d'un autre Français aujourd'hui roi de Suède. C'est lui qui, en 1814, décida la marche des alliés sur Paris, et qui, dans leur conseil, leva toute incertitude à cet égard. On connaît les hautes dignités dont il a été revêtu depuis, et les diverses phases de sa vie politique. Déjà, au congrès, on lui prêtait un mot, qu'il n'a pas désavoué, et qui trahit le secret de sa pensée. « La France, disait-il, est une marmite bouillante; il faut y rejeter tout ce qui en sort. » La conversation de M. Pozzo di Borgo était piquante; néanmoins, on pouvait facilement se convaincre que l'instruction, dont il faisait parade, n'était ni sérieuse ni profonde. Il avait la manie des citations, mais il lui manquait le talent de les varier. Ainsi, chez M. de Talleyrand, il appuya son discours d'un passage de Dante, d'une phrase de Tacite, et de lambeaux des orateurs anglais. M. de la Besnardière me dit qu'il avait déjà entendu tout cela deux jours auparavant chez le prince de Hardenberg.

Lorsque nous passâmes au salon, une foule de personnages distingués y étaient déjà rassemblés. En vérité, à voir cette réunion de la plupart des membres du corps diplomatique, se groupant autour de M. de Talleyrand, on eût dit que son hôtel était le lieu désigné pour la tenue des séances du congrès.

Mme la comtesse de Périgord faisait les honneurs de ce salon avec une grâce ravissante. Son esprit brillant et enjoué tempérait, de temps à autre, la gravité des matières politiques qui envahissaient la conversation. Seulement, auprès de M. de Talleyrand, il y avait cette différence que la discussion était toujours sérieuse, et ne s'écartait jamais de son but, tandis que, dans les autres salons de Vienne, on ne s'occupait de politique qu'accessoirement, comme en se jouant, dans les rares moments que le plaisir n'absorbait pas.

Ce soir-là, la Saxe était encore l'objet de l'entretien. Louis XVIII s'était prononcé très-fortement contre le maintien du roi Frédéric-Auguste ; il voulait que ce prince fût puni de sa fidélité à Napoléon par la perte de son royaume, ou qu'on le restreignît, tout au plus, à un petit territoire sur la gauche du Rhin. L'exécution de ce plan eût amené à donner à la Prusse tous les États saxons. Cette puissance les réclamait vivement comme une compensation que lui avait garantie le traité de Kalitsch. Alexandre, qui songeait alors au rétablissement d'un royaume de Pologne, dans lequel eussent été comprises les provinces polonaises échues jadis à la Prusse, s'était prononcé en faveur de cette incorporation. L'Autriche voyait cet agrandissement avec inquiétude, et les petits princes allemands étaient effrayés d'une telle spoliation : elle leur semblait le prélude de

leur destruction. M. de Talleyrand, au contraire, prit le parti de la Saxe, et, dans toutes les occasions, il en soutint les droits avec autant de dignité que de saine logique.

« La confiscation dont est menacé le roi de Saxe, disait-il, blesse ouvertement et les principes éternels de la légitimité et les règles de l'équilibre général que le congrès a proclamées. Elle ne prouverait que l'abus de la force. Une nation ne peut être rayée de la grande famille européenne. En supposant que le congrès eût le pouvoir de juger les rois, de quel droit les peuples seraient-ils enveloppés dans la condamnation? Si, pendant le dernier siècle, poursuivit-il en évoquant les leçons de l'histoire, la Saxe fut entraînée dans des querelles auxquelles elle aurait dû rester étrangère, son maintien a toujours été reconnu juste et indispensable. Paisible depuis trente ans, elle réparait ses désastres sous le plus paternel des gouvernements. Pourquoi aujourd'hui cet autre entraînement lui serait-il plus funeste? Pourquoi la punir de ce qui n'est que la faute de son souverain? Mais comment justifier cette transaction qu'on propose et qui lui enlèverait la plus belle partie de son territoire? Elle n'est ni plus politique, ni plus équitable : elle placerait la Prusse au cœur des États saxons, à la porte de Dresde : le roi serait sauvé, mais son royaume serait perdu. Si le congrès sanctionnait ce stérile arrangement, il faudrait dire

désormais que tout est légitime pour qui est le plus fort. »

Il s'éleva une assez vive discussion entre lord Castlereagh et les envoyés de France. L'Angleterre alors, quoique sans intérêt direct dans la question, semblait pencher en faveur des prétentions de la Prusse. Quelques mois après, il s'opéra dans sa politique un revirement complet. Mais, quelque intéressante que fût à mes yeux la cause du roi Frédéric-Auguste, il me semblait que l'atmosphère dans laquelle j'avais alors vécu à Vienne fût exclusive de toute affaire politique : je m'étais écarté avec le duc de Richelieu. Il m'apprit la brillante carrière militaire de son neveu, le comte de Rochechouart, avec lequel j'avais passé de si heureux moments à Odessa : puis il me parla de la belle Mme Davidoff, de notre célèbre amie Mme la comtesse Potocka. Entouré de tout ce que la civilisation européenne offrait de plus accompli et de plus brillant, nous errions ensemble, par les souvenirs, dans les déserts du Yedissan. Lorsque nous nous rapprochâmes du cercle, le prince avait vaincu le grand sophiste, et l'équité triomphait de l'arbitraire.

Quoique M. de Talleyrand eût naturellement dans son maintien et dans sa personne quelque chose de froid et d'insouciant, sa haute réputation et son mérite incontesté faisaient vivement rechercher son suffrage. Cette apparente froideur même donnait

plus de prix encore aux marques particulières de son intérêt ou de son affection. Les paroles qui sortaient de sa bouche, un sourire de bienveillance, un signe d'approbation, tout en lui devenait une véritable séduction. Il possédait cet esprit flexible qui, sans efforts et sans pédanterie, peut, dans les grandes occasions, se manifester avec éclat, et qui, dans le commerce intime, sait se prêter, avec une grâce inimitable, au badinage le plus frivole. On n'a pas assez rendu justice à la bonté de son cœur : il ne se vengeait des haines ou des calomnies que par des bons mots : jamais il ne mettait ni pompe ni emphase dans les services qu'il rendait, et, en général, ses bonnes actions étaient faites avec tant de simplicité, que lui-même en perdait facilement le souvenir.

Souvent, à cette époque, j'ai été tenté d'esquisser un parallèle entre les deux hommes, qui, dans cette réunion de tant de gens illustres, fixaient et captivaient puissamment les regards, le prince de Ligne et M. de Talleyrand. Tous deux, ayant vécu avec les célébrités du dix-huitième siècle, semblaient avoir été légués à la génération nouvelle pour en être le modèle et l'ornement; tous deux, représentants de cette société si spirituelle, mais dans deux genres différents, l'un dans ce qu'elle avait de léger et de sémillant, l'autre dans ce qu'elle eut d'aisé, de gracieux et de noble; tous deux sachant plaire

par les charmes de l'esprit : le premier plus brillant, le second plus profond. M. de Talleyrand, né pour séduire les hommes par la force d'une raison toujours droite et lumineuse ; le prince de Ligne les charmant, les éblouissant par les grâces scintillantes d'une imagination inépuisable : celui-ci portant, dans les différentes branches de la littérature, la finesse, l'éclat, la grâce d'un homme de cour ; celui-là dominant les plus hautes affaires avec l'aisance calme d'un grand seigneur, et la modération inaltérable d'un esprit supérieur : l'un et l'autre prodigues de mots heureux, de saillies, de traits originaux et piquants, plus graves, plus caractérisés chez l'homme d'État, plus inattendus, plus étincelants chez le guerrier. Tous deux enfin, remplis de cette bienveillance qui est l'apanage de l'homme bien né, plus douce chez le premier, plus expansive chez le second. Heureux, me disais-je, l'homme placé le matin près du prince de Ligne, le soir près de M. de Talleyrand. Si l'un éclaire son esprit par les longues leçons de l'expérience, par la succession de ses tableaux toujours vrais ; l'autre épurera son goût par ce tact si sûr, ces observations judicieuses auxquelles rien n'échappe, et la magie de ces conversations qui subjuguent ceux qu'elles ne peuvent convaincre : oui, là serait la plus désirable école de ton, de talent et de mœurs.

Cette soirée ne se prolongea pas aussi tard que

d'ordinaire. Mme la comtesse de Périgord devait se rendre au palais du Burg avec la plupart d'entre nous pour assister à un concert monstre. Rien, disait-on, ne pouvait mieux donner une idée des résultats prodigieux obtenus à Vienne dans la pratique de la musique instrumentale. Nous laissâmes le prince engagé dans sa partie de whist, qu'il faisait tous les soirs avec une affection et une supériorité particulières ; et nous nous rendîmes au palais impérial.

Dans une des plus vastes salles, celle des États, on avait réuni une centaine de pianos sur lesquels des professeurs et des amateurs exécutèrent un concert. Salieri, l'auteur des *Danaïdes,* était le chef de ce gigantesque orchestre. Mais, à vrai dire, excepté le coup d'œil général qui dans toutes ces fêtes était toujours éblouissant, ce charivari sans égal, malgré le talent supérieur du maestro qui en dirigeait l'ensemble, ressembla plutôt à un tour de force harmonique qu'à un concert de bon goût. Cette nouvelle surprise fut telle cependant, qu'on pouvait l'attendre du comité nommé par la cour : pour justifier la confiance qu'on avait mise en lui, il s'épuisait à imaginer chaque jour quelque fête bien imprévue, quelque distraction bien extraordinaire.

Cette fois il avait réussi.

VI

Le cabinet de travail du prince de Ligne. — Un pays conquis à la nage. — Le voyage en poste. — Souvenir de Mme de Staël. — Le palais de Schœnbrunn. — Le fils de Napoléon. — Son portrait. — La fête du peuple à l'Augarten.

Je me rendis chez le prince de Ligne pour lui faire ma visite de chaque jour. Il était encore couché. Je montai dans sa bibliothèque où était dressé son lit. La pièce qu'un homme célèbre habite ordinairement est toujours intéressante. On y trouve partout la trace de ses goûts ; le caractère particulier de son génie s'y révèle dans les moindes détails. Tous y est digne d'alimenter la curiosité ou d'exciter l'attention. Entouré de ses livres, de ses manuscrits épars, le prince de Ligne semblait un général sous sa tente, entre ses trophées et ses armes.

Abusant quelque peu de la licence que s'arrogent les poëtes, chez lesquels *un beau désordre est un effet de l'art,* il laissait régner autour de lui une sorte de pêle-mêle qui n'était pas sans grâce. Ici, Montesquieu, Rousseau entr'ouverts à côté d'une correspondance d'amour ; là, des petits vers près des œuvres militaires de l'archiduc Charles ; plus loin des lettres commencées, des poëmes, des ouvrages de stratégie ébauchés ! Admirable composé du grand seigneur, du militaire, de l'homme d'esprit, le prince de Ligne offrait un type qu'on ne retrouvera plus : tour à tour captivant les femmes les plus distinguées par la séduction d'une conversation étincelante, étonnant les généraux les plus consommés par la profondeur de ses conceptions, charmant tous les esprits par la finesse, la vérité de ses aperçus.

Devant lui était un pupitre sur lequel il écrivait. Son esprit, brûlant d'une imagination toute juvénile, comme son cœur était ardent de bonté, paraissait dévorer le temps ; aussi jamais ne se passait-il un jour sans qu'il jetât sur le papier quelques-unes de ces remarques judicieuses ou enjouées, brillantes ou profondes qui se présentaient en foule dans sa conversation.

« Je vais aujourd'hui à Schœnbrunn, me dit-il ; vous m'accompagnerez, n'est-ce pas ? J'y fais *ad honores* l'office d'introducteur auprès du petit duc

né roi. Permettez cependant que j'achève ce chapitre sur une des scènes du moment, puis je suis à vous. »

« Je jette au hasard mes idées, ajouta-t-il, pour qu'elles ne m'échappent pas. Ce grand tableau m'inspire; je m'imagine qu'au milieu de ces délirantes joies il me viendra peut-être une pensée qui un jour fera un peu de bien ou de plaisir. Entraîné dans ce cercle de chimères, je ne cesse pas d'être observateur. Quoique acteur dans la même scène qui se joue, je prends tout ce qui se passe autour de moi pour un coup de pied dans une fourmilière. »

Et il se remit à écrire. Tout à coup, s'avisant d'une recherche qui lui était utile :

« Faites-moi le plaisir de me donner ce volume manuscrit que vous voyez sur le troisième rayon. »

Je me lève et je cherche la place qu'il m'indique. Comme j'hésitais un moment, voilà qu'il saute de son lit, grimpe sur la corniche de sa bibliothèque, saisit le livre, et se replace dans son lit avec une vivacité plus rapide que la parole. Je m'extasiais sur une agilité si extraordinaire pour son âge.

« Il est vrai, me dit-il, que j'ai été assez leste toute ma vie; et souvent bien m'en a pris. Dans ce voyage magique où j'accompagnais Catherine le Grand en Tauride, le yacht impérial doublait le promontoire de Parthénizza, où fut, dit-on, jadis le

temple d'Iphigénie. On discutait sur le plus ou le moins de probabilité de cette tradition, lorsque Catherine étendant sa main vers la côte :

« Prince de Ligne, me dit-elle, je vous donne le pays contesté. »

« Aussitôt je m'élance dans la mer, en uniforme, le chapeau en tête, et je gagne le promontoire à la nage.

« Votre Majesté, m'écriai-je bientôt du rivage et tirant mon épée, je prends possession. Ce rocher de la Tauride a depuis conservé mon nom, et moi j'en ai conservé les terres.

« Vous le voyez, mon enfant, l'agilité a souvent d'heureux résultats, et dans la vie il faut savoir prendre une résolution prompte. Quelques années avant la révolution française je me trouvais à Paris. Dans les joies du moment, dans l'insouciance de la jeunesse, je m'étais un peu oublié; j'avais, par contre, oublié l'état de ma bourse : elle était malheureusement aussi vide d'argent que mon cœur était plein de bonheur et mon esprit d'illusion. Il fallait cependant que je fusse le lendemain à Bruxelles pour dîner chez l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas. Étranger dans cet immense Paris, mon embarras était extrême. J'étais lié d'une sincère amitié avec le prince Max, aujourd'hui roi de Bavière, alors colonel au service de France. Vous connaissez sa générosité, son adorable dévouement.

Toute sa vie, ce qu'il posséda fut constamment à la disposition de ses amis. Je m'adressai à lui; mais l'excellent Max n'était pas encore roi et n'avait pas encore de ministre des finances pour diriger et soigner son épargne. Il se trouva que précisément sa bourse était aussi légère que la mienne. Quel parti prendre? Le postillon est le plus inexorable des hommes, et à chaque relais il vient impitoyablement, le chapeau à la main, demander son salaire. J'apprends que mon cousin, le duc d'Aremberg, beaucoup plus rangé que moi, partait en poste le soir même pour Bruxelles; aussitôt ma résolution est prise : j'y serai avant lui, me dis-je. Je me rends à la poste, botté, éperonné comme un courrier. Je me fais donner un cheval et pars pour aller à la poste prochaine commander son relais. Je cours ainsi de Paris à Bruxelles, le précédant toujours de quelques minutes, faisant sur toute la route préparer ses chevaux. Mon cousin, qui n'avait pas envoyé de courrier devant lui, ne savait à quelle providence invisible il devait cette exactitude qui abrégeait ainsi son voyage. A son arrivée, je lui contai ma petite supercherie dont nous rîmes beaucoup, et grâce à laquelle je ne manquai pas mon dîner chez l'archiduchesse. »

Tout en jasant ainsi, il s'habillait. Quant il eut mis son brillant uniforme de colonel des trabans et se fut chamarré d'une demi-douzaine de cordons :

« Oh ! mon enfant, me dit-il, si l'illusion me rendait aujourd'hui son miroir, comme j'échangerais ce faste pour mon simple habit d'enseigne dans le régiment de mon père ! Je n'avais que seize ans quand je le revêtis pour la première fois : je croyais alors qu'à trente ans on était bien vieux. Tout change avec le temps : maintenant, à quatre-vingts ans, je me crois encore jeune, bien que certains frondeurs disent que je le suis trop. N'importe, je fais tout ce que je puis pour prouver que je le suis assez. Après tout, ma carrière fut heureuse. Le remords, l'ambition, la jalousie n'en n'ont pas troublé le cours. J'ai passablement mené ma barque, et jusqu'à ce que j'entre dans celle de Caron, je ne cesserai pas de me croire jeune, en dépit de ceux qui s'obstinent à me voir vieux. »

Même en badinant de la sorte, il prêtait à toutes ses paroles un charme dont on ne peut se former une idée. Je lui répétai que l'âge avait toujours glissé auprès de lui sans l'atteindre, et que le temps lui faisait l'honneur de l'oublier : il me croyait et l'expression du bonheur brillait sur sa belle physionomie.

Nous trouvâmes en descendant quelques-uns de ces pédants qui l'obsédaient. Son visage se rembrunit. Il se défit de ces importuns avec quelques politesses empressées et passa outre.

« Ah ! que je hais, me dit-il, ces savants de

mots, ces quêteurs de traits d'esprit, ces dictionnaires ambulants qui ont, pour tout génie, de la mémoire. Le meilleur livre à étudier c'est le monde, mais ce livre sera toujours fermé pour eux. »

Nous roulâmes bientôt vers Schœnbrunn. Malheureusement la voiture du prince ne méritait pas qu'on lui appliquât le compliment que je venais d'adresser au prince lui-même. Il était impossible de croire qu'elle eût jamais été jeune, et ses ressorts demandaient à grands cris qu'on les changeât contre les ressorts élastiques de notre âge. Il me semble encore le voir ce vieux carrosse gris, attelé de deux maigres chevaux blancs. Sur les panneaux était peint son large écusson, surmonté du *cri* de la maison d'Egmont dont cette ligne est sortie :

Quò res cumque cadunt, semper stat linea recta.

Derrière cette antique voiture était monté un heiduque, haut de six pieds, vieux Turc que le prince Potemkin lui avait donné à l'assaut d'Ismaël, et qui portait le nom de la ville conquise. Mais le maréchal savait abréger la distance, comme il savait suppléer à l'exiguïté de ses repas par les ressources de sa conversation. Ce voyage d'à peu près une heure me sembla court. Bientôt nous arrivâmes à la grille du château.

Le château impérial de Schœnbrunn (1) com-

(1) Schœnbrunn en allemand signifie belle fontaine.

mencé par les princes de la maison d'Autriche, était l'objet de la prédilection toute particulière de Marie-Thérèse. C'est elle qui le termina, et son impatience était telle qu'elle y faisait travailler aux flambeaux. Ce château est dans une situation ravissante, sur la droite de la Wienn. L'ensemble majestueux de l'architecture annonce une royale demeure. Les jardins, d'une ordonnance noble et gracieuse, traversés par des pièces d'eau limpide et savamment ménagées, plantés d'arbres de la plus riche végétation, ornés des plus beaux bronzes et des marbres les plus précieux, répondent dignement à la magnificence du palais. Dans le parc on voit bondir de nombreux troupeaux de chevreuils, de cerfs, de daims, hôtes paisibles de ces belles futaies, et qui semblent chercher l'approche des promeneurs. Tous les jours, à toute heure, ces avenues, ces jardins sont ouverts au public. Une multitude de voitures, de cavalcades, les traversent incessamment. Le parc est environné de maisons de plaisance, témoins, dans la belle saison, d'une succession de plaisirs et de fêtes. Le bruit de cette joie semble pénétrer jusqu'à la résidence impériale, et ajouter encore par l'animation du bonheur aux charmes de cette noble habitation.

Les appartements du palais sont spacieux et meublés avec recherche. On y voit plusieurs pièces qui sont encore restées entièrement tendues de noir

depuis l'époque où Marie-Thérèse perdit son époux. Un petit cabinet de travail est orné de dessins exécutés par diverses archiduchesses. C'est là que, pendant son séjour à Schœnbrunn, Napoléon avait l'habitude de se retirer pour travailler. C'est dans cette chambre qu'il vit pour la première fois le portrait de Marie-Louise et qu'il conçut sans doute le projet d'une union qui a eu tant d'influence sur sa destinée (1).

Un escalier descend de cette pièce dans le jardin. Sur un coteau boisé s'élève un pavillon charmant, bâti par Marie-Thérèse, et nommé la Gloriette : cet élégant édifice, d'une architecture vraiment féerique, composé d'arcades, de colonnes et de trophées, termine la perspective et forme la plus heureuse décoration. C'est à la fois un palais et un arc de triomphe. On y monte par un double escalier. La vue dont on jouit du salon principal est au-dessus de toute description : ce sont des masses immenses de verdure qui se déroulent au loin, à l'horizon la

(1) Le 10 mai 1809, à neuf heures du soir, des obus sont lancés sur la ville de Vienne. Alors se trouvait malade dans le palais paternel la jeune archiduchesse Marie-Louise. Sur un simple avis de cette circonstance, la direction du feu est aussitôt changée et le palais respecté. O jour de la fortune! qui eût dit alors à Marie-Louise qu'à peu de mois de là ces mêmes mains qui faisaient trembler Vienne tresseraient des couronnes pour sa tête, qu'au palais des Tuileries épouse et mère elle règnerait sur ces Français qui la frappaient d'épouvante? (Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*.)

ville de Vienne, le cours du Danube, enfin les hautes montagnes dont les lignes terminent ce magnifique paysage. Il est difficile d'imaginer un plus riche panorama.

Les serres de Schœnbrunn sont peut-être les plus belles de l'Europe. Elles renferment toutes les richesses végétales de l'univers. C'est là que l'empereur François, qui avait un goût particulier pour la botanique, cultivait lui-même les plantes les plus rares.

Non loin est la ménagerie, disposée circulairement autour d'un pavillon où aboutissent divers enclos destinés aux animaux. Chaque espèce a son habitation et son jardin avec les plantes et les arbres du climat qui l'a vue naître. Là, bien que captifs, ces animaux vivent avec une apparence de liberté.

Dans le voisinage du château l'on avait disposé un petit enclos cultivé avec soin, et qui était le jardin particulier du fils de Napoléon. Là ce jeune prince s'amusait à cultiver des fleurs dont chaque matin il formait un bouquet pour sa mère et pour sa gouvernante.

En traversant les cours, qui sont très-vastes, le prince me montra la place où, en pleine parade, un jeune fanatique voulut assassiner l'empereur Napoléon vers l'époque de la bataille de Wagram. Si un crime de cette nature pouvait jamais inspirer

d'autre sentiment que celui de l'indignation, ce jeune homme aurait pu être plaint en raison du courage et du sang-froid qu'il montra au moment de la mort.

C'est dans ces cours que Napoléon, à la même époque, donna ordre à son officier d'ordonnance, le prince de Salm, de faire manœuvrer un régiment de la confédération germanique et de commander ces manœuvres en allemand. Le peuple de Vienne était accouru en foule : cette petite galanterie du vainqueur fit oublier un instant aux Viennois que leur capitale était au pouvoir de l'ennemi.

Dans le vestibule, un domestique français, portant encore la livrée de Napoléon, vint à notre rencontre. Il connaissait le maréchal, et alla aussitôt l'annoncer à Mme de Montesquiou.

« — Nous n'attendrons pas, je l'espère, me dit le prince : car, ainsi que je vous l'ai dit, je suis presque un comte de Ségur à Schœnbrunn. »

Il faisait ainsi allusion à la place de grand maître des cérémonies remplie auprès de Napoléon par M. de Ségur, qu'il avait connu jadis intimement à la cour de Catherine.

Peu d'instants après, Mme de Montesquiou vint poliment s'excuser de ne pouvoir nous introduire immédiatement.

« — Le jeune prince, nous dit-elle, pose en ce moment pour un portrait qu'Isabey fait de lui et

qui est destiné à l'impératrice Marie-Louise. Comme il aime beaucoup monsieur le maréchal, son arrivée ne manquerait pas de lui causer des distractions. J'abrégerai la séance le plus qu'il me sera possible.

« — Vous savez, me dit le prince lorsque Mme de Montesquiou nous eut quittés, ce qui m'arriva à ma première visite ici. Quand on vint annoncer à cet enfant que le maréchal prince de Ligne venait le voir :

« — Est-ce un des maréchaux qui ont trahi papa ? « Qu'il n'entre pas ! » s'écria-t-il. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que la France n'était pas le seul pays où il y eût des maréchaux. »

Bientôt après, Mme de Montesquiou nous introduisit. A la vue du prince de Ligne, le jeune Napoléon, s'échappant de la chaise où il posait, vint aussitôt se jeter dans ses bras. C'était en vérité le plus bel enfant qu'il fût possible de voir. Sa ressemblance avec son aïeule Marie-Thérèse était étonnante. La coupe angélique de son visage, la blancheur éblouissante de son teint, le feu de ses yeux, ses jolis cheveux blonds tombant en grosses boucles sur son cou, offraient le plus gracieux modèle au pinceau d'Isabey. Il était vêtu d'un uniforme de hussard, richement brodé, et portait sur son dolman l'étoile de la Légion d'honneur.

« Voici un Français, mon prince, lui dit le maréchal en me montrant.

« — Bonjour, monsieur, me dit le jeune enfant : j'aime bien les Français. »

Me rappelant ce mot de Rousseau, que « personne « n'aime à être questionné, surtout les enfants, » je me baissai vers lui et l'embrassai.

Le fils de Napoléon n'est plus : la mort impitoyable est venue trancher, à vingt-deux ans, le cours d'une vie commencée sur le trône, au moment où les brillantes qualités de ce prince allaient l'illustrer sans doute, et lorsque ses nobles sentiments lui avaient gagné tous les cœurs. Ce qui se rattache à ce rejeton de tant de gloire, victime dès le berceau d'une destinée fatale et inouïe, ne se présente au souvenir qu'avec un respect mêlé d'attendrissement.

Son intelligence était vive et précoce; toutes ses paroles frappaient par leur justesse; sa mémoire, sa facilité étaient prodigieuses : en peu de temps il apprit la langue allemande et la parla depuis, et aussi aisément que le français. Son caractère était ferme, et ses résolutions, fruit d'une réflexion sérieuse, une fois arrêtées, étaient inébranlables; ses moindres mouvements étaient pleins de grâce; son geste, quand il voulait donner beaucoup de force à son expression, était déjà grave et solennel. Son goût pour l'art militaire se trahissait dans ses yeux, dans ses paroles.

« Je veux être soldat, disait-il; je monterai à l'assaut. »

On lui objectait que les baïonnettes l'empêcheraient de passer.

« N'aurai-je pas une épée, répondait-il fièrement, pour écarter les baïonnettes ? »

Sa curiosité pour connaître l'histoire de son père était extrême : l'empereur, son aïeul, convaincu que la vérité doit être la base de toute éducation et surtout de celle d'un prince, voulut qu'on ne lui laissât rien ignorer. L'enfant écoutait avidement ces récits d'une vie qui, en vingt ans, semble avoir comblé la mesure de la croyance et de l'histoire. La vivacité de ses joies, l'impatience de ses désirs et de ses volontés avaient le caractère de l'enfance, tandis que son ardeur de s'instruire, son habitude calme et réfléchie annonçaient un âge plus avancé. Tout chez lui pouvait amener à croire que le génie est héréditaire.

Son instinct s'était, comme on sait, révélé dans une mémorable circonstance : le 29 mars 1814, lorsque l'impératrice Marie-Louise abandonna les Tuileries pour se rendre à Rambouillet, et qu'on voulait emmener le jeune enfant vers sa mère qui l'attendait, il opposa une vive résistance et se mit à crier qu'on trahissait son papa, qu'il ne voulait pas partir. Mme de Montesquiou fut obligée d'user de tout son ascendant pour le décider à se laisser emporter chez l'impératrice : elle n'y parvint qu'en employant la force et en lui promettant de le rame-

ner bientôt. Le pauvre enfant avait deviné qu'il ne reverrait plus les Tuileries.

Sa présence d'esprit se signalait dans tout ce qui rappelait son illustre et malheureux père. La veille de notre visite, on lui annonçait le commodore anglais sir Neil Campbell, le même qui avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe (1).

« Êtes-vous content, mon prince, lui disait Mme de Montesquiou en lui présentant cet officier, de voir monsieur qui n'a quitté votre père que depuis quelques jours ?

« — Oui, j'en suis bien aise, répondit-il en mettant son doigt sur sa bouche, mais il ne faut pas le dire. »

Le commodore le prenant dans ses bras : « Votre papa m'a chargé de vous embrasser, » dit-il. Il l'embrassa et le reposa à terre. L'enfant, qui tenait en ce moment une toupie d'Allemagne entre les mains, la jeta avec force sur le parquet et l'y brisa.

« Pauvre papa ! » dit-il, et il fondit en larmes.

Quelles étaient ses pensées, et comment, dans un âge si tendre, pouvait-il comprendre tout ce qu'il y avait de faux et d'équivoque dans la position du

(1) Sir Neil fut un des témoins des sublimes adieux de Fontainebleau. Lorsque Napoléon embrassa les aigles de la vieille garde, saisi d'un transport involontaire d'enthousiasme, il brandit son chapeau dans l'air, et se mit à crier comme les autres : *Vive l'empereur !*

fils de l'empereur Napoléon, captif au palais autrichien de Schœnbrunn ?

Il s'exprimait sur la perte de sa royauté enfantine avec une sorte de mélancolie résignée et touchante.

« Je vois bien que je ne suis plus roi, répétait-il dans son voyage de Rambouillet à Vienne ; je n'ai plus de pages. »

Le prince de Ligne lui montrait quelques-unes de ces médailles frappées à l'occasion de sa naissance.

« Je les reconnais, lui dit-il, elles ont été faites quand j'étais roi. »

Cette résignation courageuse, qui était le trait le plus marqué de son caractère, il la conserva jusqu'à son dernier moment. Quand, à vingt-deux ans, miné par la plus douloureuse maladie, il s'éteignit dans ce même château de Schœnbrunn, et qu'il vit arriver lentement la mort, lui jeune, beau, rempli de talents, fils d'un grand homme, il causait de sa fin prochaine avec les personnes qui l'entouraient, prenant une sorte de plaisir à détruire lui-même toutes les illusions de l'espérance.

Nous nous rapprochâmes d'Isabey qui venait d'achever le portrait du jeune prince. Il était frappant de ressemblance, et gracieux comme toutes les productions de cet artiste ; c'est le même qu'il présenta à Napoléon en 1815, à son retour de l'île d'Elbe.

« Ce qui me plaît le plus dans ce portrait, fit observer le prince de Ligne, c'est son extrême ressemblance avec celui de Joseph II, lorsqu'il était encore enfant, et dont Marie-Thérèse m'a fait présent. Après tout, cette ressemblance avec un grand homme est d'un heureux présage pour l'avenir. »

Puis il fit compliment au peintre sur la perfection de son travail, et y ajouta quelques mots bienveillants sur sa réputation européenne.

« Je suis venu à Vienne, M. le maréchal, lui dit Isabey, dans l'espérance de reproduire les traits de toutes les personnes célèbres qui s'y trouvent, et j'aurais dû commencer sans doute par vous.

« — Assurément, en ma qualité de doyen d'âge.

« — Non pas, répliqua Isabey, dont on connaît l'esprit, mais comme le modèle de tout ce qui est illustre dans ce siècle. »

Cependant le jeune Napoléon était allé dans un coin du salon chercher un régiment de uhlans en bois que son grand-oncle l'archiduc Charles lui avait envoyé depuis quelques jours. Mus par un mécanisme fort simple, les cavaliers, posés sur des fiches mobiles, imitaient toutes les évolutions militaires, se rompant, se développant, se mettant en colonnes.

« Allons, mon prince, à la manœuvre! » s'écrie le prince de Ligne d'une voix forte.

Aussitôt le régiment est tiré de sa boîte, disposé en bataille.

« Garde à vous ! » dit le vieux maréchal en tirant son épée, et dans l'attitude d'un général à la parade.

Immobile d'attention, sérieux comme un grenadier russe, le jeune enfant se place à la droite de sa troupe, la main sur le ressort. Le commandement est prononcé, et à l'instant exécuté avec précision. Un autre lui succède : même obéissance, même sérieux de part et d'autre. En vérité, à voir le charmant visage de cet enfant s'allumer à l'image des combats, et, d'un autre côté, ce vieux et illustre débris des anciennes guerres se ranimer aux jeux de cet enfant, on eût dit que l'un avait hérité de la vive passion de son père pour l'art militaire, et que l'autre, rajeuni de quarante ans, allait recommencer ses glorieuses campagnes : délicieux contraste, tableau digne d'inspirer le génie de nos peintres.

On vint interrompre les grandes manœuvres en annonçant l'impératrice. Comme elle aimait à être seule avec son fils, dont elle surveillait elle-même l'éducation, nous nous retirâmes, en laissant Isabey qui désirait lui montrer son travail.

Quand nous fûmes remontés en voiture, encore émus de cette visite :

« Ah ! me dit le prince de Ligne, lorsque Napoléon recevait à Schœnbrunn la soumission de Vienne, qu'il y combinait sa mémorable campagne de Wagram, que, dans ces vastes cours, il passiat

en revue ses phalanges victorieuses en présence des Viennois émerveillés, il était loin de prévoir que, dans ce même château, le fils du vainqueur et la fille du vaincu seraient gardés en otage par celui dont la destinée était alors entre ses mains. Dans ma longue carrière, j'ai vu bien des gloires, bien des revers; rien ne peut se comparer à l'histoire dont nous venons de lire un chapitre. »

Abandonnant le champ des réflexions philosophiques, le prince se mit à me peindre, avec des traits pleins de vivacité, l'enthousiasme qu'en 1808 Mme de Staël avait produit dans la société de Vienne.

« Cette femme est vraiment à part, disait-il: la tribune des salons est aussi nécessaire à son existence morale que les images le sont à sa pensée. Chez une femme, l'éloquence a des charmes et un prestige surnaturels. Mme de Staël pensait en homme et s'exprimait avec cette grâce qui n'appartient qu'à son sexe. Le plaisir d'être admiré quand on parle est la véritable volupté de l'amour-propre; c'est l'hommage le plus enivrant; Mme de Staël n'y put résister. Notre intimité vint en vérité d'un seul mot. Dans la visite que je lui fis à l'hôtel du Cygne, où elle était descendue, je m'informais du motif qui l'amenait à Vienne. Me regardant fixement:

« — Je viens, me dit-elle, mettre mon fils à l'école du génie.

« — Il y était dès sa naissance, madame, » lui répondis-je.

Ce tout petit compliment lui gagna le cœur. Elle joua l'enthousiasme pour moi ; j'en eus réellement pour elle, et j'oserai presque dire que Napoléon, au faîte de sa puissance, eut tort de s'en faire un ennemi. Lorsqu'elle lui demanda quelle était, à son avis, la première femme du siècle, s'il eût, compatissant à un amour-propre inoffensif, répondu : « C'est vous ; » au lieu de : « Madame, c'est la femme qui fait le plus d'enfants, » peut-être ne serions-nous pas aujourd'hui venus au château de Schœnbrunn pour le motif qui nous y a conduits. Il faut l'avouer, Mme de Staël et toute sa coterie genevoise ont eu quelque part à la chute du colosse.

Mais vous, ajouta-t-il, avez-vous conservé vos préventions contre elle?

« — J'ai, mon prince, pour cette femme illustre, le respect le plus profond.

« — Oui, un respect qui se traduit en vers moqueurs et piquants ; je n'ai pas oublié votre satire sur l'enthousiaste.

« — Mme de Staël m'avait blessé dans ce que j'ai de plus cher au monde, dans l'amitié, moi, être faible, qu'un seul de ses regards pouvait tuer. Cette injustice m'a donné le courage de dire la vérité, seul, quand le monde n'osait parler d'elle qu'avec l'expression outrée de la plus aveugle admiration.

J'ai critiqué, avec les égards dus à une haute renommée, l'enthousiasme exagéré qui se prosternait jusque devant ses défauts. Je vous l'avouerai, prince, tant de bruit et de gloire me semblent peu faits pour la femme; notre cœur la place sur l'autel, il ne lui sied pas d'en descendre et de se faire la prêtresse du temple quand elle en est la divinité. »

Nous revînmes ensuite au sujet favori du prince, à l'art militaire. Je lui témoignai mon étonnement de ce qu'on n'avait pas mis à profit son expérience dans les dernières campagnes en l'employant activement.

« Mon enfant, je suis mort avec Joseph II.

« — Non, pas avec lui, cher prince, mais comme lui, et l'Europe l'a proclamé immortel.

« — Lui comme de génie, moi, comme n'en finissant pas; car j'ai bientôt l'âge de la Sibylle. »

L'excellent prince aimait à parler de son âge, mais il n'aimait pas qu'on lui en parlât.

Comme nous traversions le glacis entre les faubourgs et la ville, nous aperçûmes une large voiture ouverte, extrêmement basse, et qu'une seule personne remplissait de sa volumineuse corpulence.

« Arrêtons-nous, me dit-il, et saluons : voici encore une Majesté par la grâce de Dieu et de Robinson Crusoé, le roi de Wurtemberg. Les droits de Napoléon au trône et celui, qu'il s'est arrogé souvent, d'y placer les autres, étaient peut-être plus

que contestables ; mais sa valeur et ses succès ont su les rendre légitimes aux yeux de votre nation française, qui, de tout temps, a considéré la gloire militaire comme le premier titre des rois...

Jusqu'à présent, poursuivit-il, vous n'avez assisté qu'aux fêtes royales; je veux vous conduire demain à la fête du peuple. On a tant fait par le peuple qu'on peut bien faire quelque chose pour lui. Il est bien juste qu'il ait aussi son tour. A demain donc. »

La fête du peuple est une des solennités les plus brillantes de la ville de Vienne : depuis longtemps elle était l'objet de l'attente générale. On ne doutait pas qu'elle n'empruntât un nouvel éclat de la présence de tant de personnages éminents, et qu'elle ne fût digne de cette mémorable circonstance.

Impatient de répondre à l'appel de mon illustre guide, j'étais avant midi à la porte de sa petite maison. Bientôt après nous nous mîmes en route pour l'Augarten.

C'est dans cette charmante résidence que la fête se donnait. L'Augarten est situé dans la même île du Danube que le Prater, par lequel il est borné à l'est. Le parc, planté de bosquets et d'arbres de la plus belle végétation, est percé de magnifiques allées ; le palais est d'une architecture simple et élégante. C'est l'ouvrage de Joseph II. Une inscription, placée au-dessus de la porte, annonce que ce prince aimable et philosophe l'a consacré aux plaisirs de tout le monde.

Une foule immense remplissait ce beau lieu ; le temps était magnifique : des tribunes, élevées pour les souverains et les sommités du congrès, étaient garnies de spectateurs et de dames dans la plus brillante parure. Le prince préféra se mêler à la foule ; j'en étais heureux, bien certain que les occasions ne manqueraient pas à ses ingénieuses observations.

Les vétérans autrichiens, au nombre de quatre mille, avaient été invités à la fête. Ils défilèrent au son d'une musique militaire devant la tribune des souverains, et vinrent prendre place sous de vastes tentes qui leur étaient destinées. Des jeux de toute espèce furent ensuite exécutés et continuèrent toute la journée.

On commença par des courses à pied, auxquelles succédèrent des coursesde petits chevaux orientaux, à la façon de ces chevaux barbes qui disputent le prix de vélocité dans le Corso de Rome. Dans un cirque en plein air la troupe des voltigeurs de Bach, qui rivalise avec celles de Franconi et d'Astley de Londres, exécuta différents tours d'adresse tant à pied qu'à cheval ; plus loin, sur la place des Tournois, des jeunes gens occupaient les yeux des spectateurs par des exercices de gymnastique. A gauche du château, sur une pelouse, on avait dressé un mât de cent pieds de haut ; un oiseau en bois d'une énorme dimension y déployait ses larges ailes : il servait de but à une troupe d'archers tyroliens qui

allaient lutter d'adresse dans l'exercice du tir à l'arbalète, où ils excellent. Le prix était un fort beau vase de vermeil ; il fut longtemps disputé, et ce fut un fils du célèbre Tyrolien Hofer qui l'obtint.

Enfin un ballon d'une immense dimension s'éleva dans les airs. L'aéronaute qui le montait, émule des Garnerin et des Blanchard, se nommait Kraskowitz. Bientôt on le vit, planant majestueusement sur la foule, agiter un nombre infini de drapeaux appartenant à toutes les nations dont les représentants étaient réunis à Vienne.

« Assurément, me dit le prince de Ligne, pourvu que ce voyageur aérien soit quelque peu sceptique, il peut, de cette hauteur où le vent l'emporte, faire un traité philosophique sur les vanités humaines et sur le spectacle qu'il aperçoit ici-bas. Toutes ces supériorités, si petites à l'œil nu, s'agitant, se mêlant dans un espace restreint, doivent, en s'amoindrissant, perdre un peu de leur importance ; puis un tourbillon l'enlevant de quelques coudées, toutes ces sommités, toutes ces Majestés, ces immortalités disparaissent à ses regards, confondues avec le sable que soulèvent les pieds de leurs chevaux. Bientôt sa vue obscurcie ne va plus rien distinguer que des masses vagues, sans nom, un chaos enfin. Mais si à cette prodigieuse hauteur notre homme s'avise de faire un cours sur les élévations et sur le danger des chutes, croyez-vous qu'il aille réfléchir à

celle d'Antoine, de Pompée, de Napoléon, et de tant d'astres déchus? Non : il pense uniquement à celle, un peu plus naturelle, de Pilatre Durosier dont il est l'émule, et qui paya la sienne de sa vie. »

Une heure après, l'aéronaute était descendu fort doucement dans l'île de Lobau, témoin d'un des beaux faits de l'histoire militaire moderne.

Les jeux s'interrompirent : seize grandes tables furent dressées sur une vaste pelouse; les quatre mille vétérans y prirent place; un repas leur fut servi avec profusion. Des orchestres, ornés de trophées guerriers et de drapeaux, faisaient entendre des symphonies militaires. Dans une autre partie du parc s'élevaient quatre tentes élégamment décorées; des troupes de Bohémiens, de Hongrois, d'Autrichiens et de Tyroliens, vêtus du costume pittoresque de leur pays, y exécutaient des danses nationales au son de la musique, des chants et des instruments de leur patrie.

Cependant les souverains, sans escorte, circulaient dans la foule, visitant tout, causant familièrement avec ces vieux soldats couverts de cicatrices. Il y avait quelque chose de patriarcal à les voir ainsi mêlés au milieu de cette population se pressant sur leurs pas. Sans doute, par leur confiance, ces rois semblaient vouloir répandre autour d'eux la joie qui les animait, joie bien naturelle, si l'on réfléchit qu'échappés depuis quelques mois seulement au tor-

rent qui menaçait de les engloutir tous, ils n'étaient pas encore revenus de la terreur dont les avait frappés ce cauchemar de tant d'années.

Quand la nuit vint, cent mille lampes rendirent à l'Augarten l'éclat du jour; puis un magnifique feu d'artifice fut tiré devant le château. Les principales pièces représentaient les monuments de Milan, de Berlin et de Pétersbourg. Une foule immense inondait les allées de l'Augarten : mais un ordre admirable ne cessa pas de régner. Il y avait dans toute cette allégresse quelque chose de calme et de réfléchi dont le caractère allemand peut seul offrir un modèle.

Après le feu d'artifice, les souverains parcoururent les rues de la ville et furent partout accueillis avec des acclamations unanimes. Puis la cour tout entière se rendit au théâtre de la porte Carinthie, où l'on donnait le ballet de *Flore et Zéphire*. Tous les palais, les hôtels, les maisons particulières, étaient illuminés de la manière la plus brillante; les devises n'avaient pas été épargnées. Les danses, les valses, les mélodies des orchestres ne s'arrêtèrent pas de toute la nuit. C'était un spectacle non interrompu de magnificence et de bonheur. Une joie réelle régnait parmi ce peuple, joie moins inspirée par la fête qu'on lui offrait que par l'espérance d'une paix durable, achetée depuis tant d'années par d'incessants sacrifices.

VII

Les promenades de l'Europe. — Le Prater. — Les souverains incognito. — Alexandre Ypsilanti. — Le prince Koslowski. — La police de Vienne et la reine de ***.

Je devais retrouver Alexandre Ypsilanti dans la grande allée du Prater. A l'heure dite, j'y étais. Avec quel charme je revis ce beau séjour dont chaque tableau me retraçait le souvenir d'une fête, d'un rendez-vous d'amour ou d'amitié, illusions, à jamais perdues peut-être, du plaisir ou de l'espérance.

Dans le long pèlerinage de ma jeunesse, j'ai visité toutes les promenades célèbres de l'Europe, et partout j'ai vu chaque peuple soutenir la suprématie

de celle qui embellit sa capitale. Le Français vante le bois de Boulogne, l'art sans égal avec lequel il est dessiné, le luxe qui s'y déploie pendant les trois jours de Longchamps. Mais avant même qu'on n'y ait porté la hache, qu'est-ce qu'un bois sans eau et sans ombrage? L'engouement du public ne peut donner de la fraîcheur à des plaines sablonneuses, ni du mystère à un taillis amaigri.

Le Russe réclamera la palme pour le jardin d'été à Pétersbourg, avec sa vue magnifique sur la Newa, et sa majestueuse grille en fer, si belle qu'un Anglais, arrivant par mer, s'arrêta soudain pour la contempler et se réembarqua, désespérant de rien trouver dans cette capitale qui fût digne de son attention après un pareil monument. Mais quelques allées symétriques, ensevelies pendant huit mois sous la neige, fussent-elles ombragées de tilleuls centenaires, plantés par Pierre le Grand, et encloses par un chef-d'œuvre de serrurerie, seront toujours frappées d'une monotonie glaciale : elles ne parleront jamais ni à l'imagination ni au souvenir d'un peuple.

A Moscou, le bois des Faucons rivalise, par sa situation, avec ce que la nature a de plus pittoresque. Le premier mai de chaque année, une foule d'équipages brillants, un nombre infini de marchands, de musiciens, de promeneurs de tous les pays, viennent, sous le feuillage sombre des sapins,

étaler les merveilles du luxe, contrastant avec la bigarrure des divers costumes de l'Europe et de l'Asie. Mais la joie taciturne et craintive de ce peuple d'esclaves attriste ce riche panorama ; elle glace l'âme et les yeux.

Rien n'égale la beauté du Jardin des Morts à Constantinople : c'est un bois de cyprès, capricieusement planté, coupé de pelouses richement émaillées et que baigne le flot caressant du Bosphore. Dans ce champ du trépas l'enfance vient folâtrer, la jeunesse espérer, et la vieillesse se familiariser gravement avec cette ligne qui sépare une vie de l'autre. Mais, à moins d'être doué d'une forte dose de philosophie ou de fanatisme turc, on aura toujours quelque peine à trouver au milieu des tombeaux le séjour de l'insouciance et de la joie.

Dans les charmants jardins de Kensington, l'étranger ne peut s'empêcher d'admirer les tapis de verdure qu'il est si doux de fouler aux pieds, la majesté de ces vieux arbres dont les branches s'unissent en berceau, ces belles nappes d'eau qui y entretiennent une fraîcheur agréable, le charme des points de vue s'y variant sans cesse : c'est une promenade aristocratique : l'entrée en est sévèrement interdite au bas peuple. Cette exclusion, en donnant à ce jardin l'aspect guindé des salons, lui enlève le premier de tous les mérites, celui de la franchise et de la variété. Ce n'est plus la promenade d'un peuple,

mais celle d'une classe privilégiée dans ce peuple.

J'ai vu aussi la promenade du Bois, près La Haye, si remarquable par un mélange de constructions pittoresques et de verdure, et par cette profusion de fleurs dont se parent les jardins hollandais.

A Florence, j'ai admiré les *caschines* avec leurs deux promenades, l'une d'hiver, l'autre d'été, et leurs grands arbres couverts de lierre.

A tous ces lieux si vantés, j'ai toujours préféré le Prater de Vienne : là se trouvent réunies les beautés de la nature qui enchantent le regard, et le spectacle d'un bonheur qui console et rafraîchit l'âme.

Le Prater touche aux faubourgs de Vienne. Il est situé dans une des îles du Danube, qui lui sert de limite, et planté d'arbres séculaires qui répandent partout un majestueux ombrage et entretiennent un tapis de verdure que le soleil ne jaunit jamais. De magnifiques allées le traversent. Comme à Schœnbrunn et dans la plupart des promenades de l'Allemagne, des troupeaux de cerfs et de daims apparaissent sur le flanc des collines ou bondissent dans les prairies, et donnent le mouvement et la vie à cette solitude délicieuse. Ce sont les aspects d'une nature vierge et agreste, mais en même temps parée de tous les dons de la culture et de l'art. A gauche, en arrivant de la ville, se déploie une vaste pelouse disposée pour les feux d'artifice ; à droite est un cirque

pouvant contenir plusieurs milliers de spectateurs ; en face, une large avenue de marronniers bordée de constructions élégantes. Là se trouve réunie une multitude infinie de boutiques, de cafés, de casinos, où le peuple viennois peut, à son gré, se livrer à sa passion pour la musique.

Pour ce peuple, le Prater a le plus grand de tous les charmes, celui des souvenirs : et l'on comprend sans peine la mystérieuse sympathie qui semble l'unir à ces vieux chênes de la forêt. C'est, presque à tout âge, le livre de sa vie. Là se rattachent les plaisirs de l'enfance, les rêves de la jeunesse et des premiers amours. Là, dans son insouciant bonheur, l'âge mûr va, chaque soir, se délasser des travaux de la journée. Des jeux, des divertissements de tous les genres, y sont offerts aux goûts de tous les âges.

Entre-t-on dans une de ces redoutes, on y voit des hommes et des femmes exécuter gravement, vis-à-vis l'un de l'autre, le pas d'un menuet, dont ils semblent s'être imposé l'amusement. Souvent la foule sépare ces danseurs ; mais aussitôt, avec un imperturbable sang-froid, ils reprennent la figure interrompue comme s'ils dansaient pour l'acquit de leur conscience. Puis, à cette musique monotone succède le mouvement animé de la valse : la joie a donné le signal, et ce même couple, tout à l'heure si tranquille, tournant avec une agilité gracieuse,

continue pendant une heure entière cet exercice semi-violent. Plus loin, sur des chevaux de bois, l'enfant du citadin apprend, dans un carrousel bourgeois, à enlever adroitement une bague sans perdre l'équilibre en selle. Ici des familles entières de marchands et d'artisans sont assises à des tables abondamment servies, et savourent paisiblement le vin de Hongrie. Partout des musiciens ambulants, des théâtres en plein vent, représentent une foire perpétuelle.

Ce qui frappe surtout dans ce peuple, c'est son air d'aisance et de prospérité ; ses dépenses, son contentement tranquille, témoignent en faveur de ses habitudes laborieuses et du gouvernement paternel auquel il est soumis. Aucune querelle ne vient troubler cette multitude. Sa joie est grave, mais cette gravité ne vient pas d'une disposition triste de l'âme : elle prend sa source dans la certitude de son bien-être.

Dans la belle allée des marronniers, continuellement remplie d'équipages somptueux et de cavaliers manœuvrant avec l'agilité hongroise des chevaux de toutes les races, on croirait voir réuni le luxe des divers États voisins de l'Autriche. L'empereur conduit lui-même un modeste équipage avec la simplicité d'un bon bourgeois, tandis qu'un fiacre, loué à l'heure, et ne redoutant aucune concurrence, coupe le chemin de l'empereur, et est bientôt lui-même dépassé par un magnat de Bohême ou par un

palatin polonais conduisant quatre cheveux à grandes guides. Dans une légère calèche, avec ses chevaux crinière au vent, des femmes blanches et roses apparaissent comme des corbeilles de fleurs. La variété des scènes, l'empressement des piétons, le tumulte général, accru par une foule d'étrangers, mais tempéré par la gravité allemande, présentent le tableau le plus vif et le plus animé : c'est une scène de Téniers dans un paysage de Ruysdael.

La vie du Viennois au Prater est une fidèle image du gouvernement qui le régit, gouvernement despotique sans aucun doute, mais n'ayant qu'un seul but, le bien-être et la prospérité matérielle du pays. A la différence des autres États, et de la France notamment, où l'administration, toujours en butte aux calomnies et aux outrages, s'en venge en se faisant l'ennemie de l'administré, le pouvoir en Autriche, dégagé de tout contrôle, s'étudie à être le protecteur et le guide du peuple. Cette protection est acceptée avec joie; et si le despotisme est quelquefois obligé de se montrer, c'est en famille qu'on l'exerce, et, pour ainsi dire, avec le consentement de cette population calme et réfléchie. Aussi l'étranger, en la contemplant sous ces magnifiques ombrages, et en voyant au milieu d'elle l'empereur, sa famille et ses ministres, confondus dans la foule, sans gardes, sans escorte, est tenté d'envier un bonheur si solide et si vrai.

Mais ce fut surtout à l'époque du congrès que cette belle promenade brilla d'un éclat jusqu'alors inconnu : Vienne était alors si remplie d'étrangers accourus de tous les pays pour être témoins d'une solennité qui allait clore les prodiges de cette époque, que le nombre des équipages s'y était accru dans une proportion incroyable. C'était une variété infinie de costumes hongrois, polonais, orientaux, d'uniformes militaires de tous les pays de l'Europe, et dont l'œil était ébloui.

Une foule de promeneurs en voiture, à pied, à cheval, et les rayons encore chauds d'un soleil d'automne, donnaient de la vie à ce magnifique séjour.

Au premier coup d'œil, ce qui vient me frapper, c'est le nombre prodigieux de voitures de la même forme et de la même couleur, toutes attelées de deux ou de quatre chevaux. C'est encore une galanterie de l'empereur : il n'a pas voulu qu'aucun des souverains ni aucune personne de leur suite se servît d'autres voitures que des siennes. A cet effet, il en a fait établir trois cents absolument semblables, qui, à toutes les heures du jour et de la nuit, sont à la disposition de ses illustres hôtes.

En quelques minutes, ce panorama vivant m'a bientôt fait passer en revue tout ce que Vienne a réuni dans son sein de puissances et de célébrités de l'époque.

Ici, lord Stuart, ambassadeur d'Angleterre conduit lui-même quatre chevaux que l'on eût admirés même à *Hyde-Park.*

Dans un carrick élégant, l'empereur Alexandre entraîne sa charmante sœur, la duchesse d'Oldembourg, tandis que, d'un côté, le prince Eugène Beauharnais, et, de l'autre, le prince royal de Wurtemberg, par des motifs assez différents, font leur cour à cet illustre couple fraternel. De toutes ses décorations, Alexandre ne porte que l'ordre de l'Épée de Suède, qui, il faut en convenir, se détache et brille avec plus de coquetterie que tous les cordons sur le fond vert de son uniforme.

Plus loin, dans une calèche découverte, j'aperçois sa seconde sœur, la grande-duchesse de Saxe-Weimar, non moins belle, non moins gracieuse.

Derrière eux, l'empereur François, dans un phaéton de peu d'apparence, passe avec sa jeune et charmante épouse : sur sa physionomie brille le reflet du bonheur qui l'environne.

Ici, la foule des promeneurs s'arrête avec un sentiment de respect et d'orgueil : c'est le prince Charles, guidant sa famille dans un modeste équipage.

Zibin, revêtu de son brillant uniforme de hussards, est entraîné au galop par un coursier ukrainien ; à son chapeau flotte un panache qu'on prendrait de loin pour la queue d'une comète chevelue.

Cette grande berline, dont les panneaux sont décorés de si larges drapeaux, c'est celle de sir Sidney Smith, étalant, peut-être un peu trop, ses trophées au milieu de tant de gloires modestes.

Le roi de Prusse galope à cheval suivi d'un seul aide de camp. Près de lui je découvre le prince de Hesse-Hombourg et Tettenborn, auxquels, de la main et du cœur, j'envoie le salut de l'amitié.

Lord Castlereagh montre, au fond d'un coupé, sa longue figure ennuyée.

D'un autre côté, un fiacre a accroché la calèche du pacha de Widin. Puis viennent les voitures des archiducs, suivant la file et ne voulant être considérés, dans leurs amusements, que comme de simples particuliers, n'usant de leurs droits, comme dit Mme de Staël, que quand ils en remplissent les devoirs.

Au détour d'une avenue, j'aperçus Alexandre Ypsilanti. Cinq ans s'étaient écoulés depuis que je l'avais quitté à Pétersbourg ; il n'était alors que simple enseigne au régiment des chevaliers-gardes, et je l'avais retrouvé major-général, brillamment décoré d'ordres honorables, mais privé d'un bras qu'il avait perdu à la bataille de Bautzen. Nous éloignant de la foule, nous nous témoignâmes mutuellement le plaisir que nous éprouvions à nous revoir. Si sa fortune avait changé, son cœur était resté le même : toujours ouvert aux nobles sentiments, toujours s'animant aux mots d'*amitié* et de *patrie*.

Alexandre Ypsilanti était le fils de l'hospodar de Moldavie et de Valachie. Son père, renversé par une de ces révolutions du sérail si communes en Turquie, avait été obligé de fuir. Alexandre, alors âgé de seize ans seulement, à la tête d'un corps d'Arnautes de huit cents hommes, l'escorta au travers des monts Karpathiens et le sauva, quand, échappant aux muets du sérail, il vint chercher un asile en Russie. Élevé par les soins et la générosité de l'empereur Alexandre, le jeune prince entra à son service et parcourut bientôt une brillante carrière. Son âme généreuse, son esprit vif et entreprenant, la franchise de son caractère, m'avaient séduit, et je m'étais lié intimement avec lui. Désirant prolonger le plaisir d'une réunion si douce après une si longue séparation, nous allâmes dîner à l'auberge de l'Impératrice d'Autriche. C'est là que se rassemblaient la plupart des étrangers que la cour ne défrayait pas ou qui aimaient à se dérober à son étiquette hospitalière. Cette réunion, inaperçue dans le principe, devint, bientôt après, une puissance délibérante, et eut aussi, sinon sa voix, du moins son importance au congrès.

Nous nous fîmes servir à une table occupée déjà par vingt personnes de diverses nations. Malgré la différence des intérêts et des rangs, dans un pays éloigné du leur, les étrangers se rapprochaient avec empressement : généraux, diplomates, voyageurs,

se trouvaient confondus à ce banquet improvisé : les uns, grands officiers de Majestés dépouillantes; les autres, avocats de Majestés dépouillées. La première partie du dîner fut assez sérieuse, selon l'habitude; on s'observait; et la musique d'un très-bon orchestre tint longtemps lieu de conversation : chacun semblait se renfermer dans une réserve diplomatique.

J'étais assis près du jeune Lucchesini, depuis peu de jours envoyé à Vienne par la grande-duchesse de Toscane, pour se concerter avec M. Aldini au sujet des réclamations que Mme Bacciocchi avait à faire valoir sur le grand-duché et la principauté de Lucques. J'avais vu autrefois Lucchesini, bien jeune, à Paris, chez sa mère; mais je ne le reconnus pas d'abord. Il était survenu dans sa personne, comme dans sa fortune, d'assez notables changements pour justifier mon oubli.

Son père, le marquis de Lucchesini, pendant plusieurs années ambassadeur de Prusse auprès de Napoléon, jouissait à Paris d'une grande considération que lui avait value sa réputation d'homme d'esprit et de diplomate habile (1). Il avait donné à l'éduca-

(1) M. de Lucchesini, par l'agrément de sa conversation, faisait valoir celle du roi de Prusse. Il savait sur quels sujets Sa Majesté aimait à la faire venir, et ensuite il savait écouter, ce qu'un sot n'a jamais su. M. de Pinto conseillait au roi d'envoyer en ambassade M. de Lucchesini, parce qu'il était homme d'esprit.

« C'est pour cela que je le garde, » répondit le roi.

tion de son fils des soins attentifs et soutenus. Aussi, ce jeune homme, doué de tous les avantages qui font réussir, était-il entré dans le monde sous les plus heureux auspices. Présenté par sa famille à la nouvelle cour de Toscane, et distingué par la souveraine du moment, il avait été créé grand écuyer. On disait que l'amour, qui rapproche les distances, avait joint ses illusions à celles du pouvoir et rendu digne d'envie la destinée du jeune favori. Je m'aperçus que sa position délicate l'empêchait de me parler avec épanchement : il m'apprit que sa famille résidait dans la belle terre qu'elle possède près de Lucques, et après quelques questions générales, nous échangeâmes nos adresses en nous promettant de nous revoir.

Dans cette réunion d'individus hétérogènes, la conversation peu à peu s'anima, et passa bientôt à la familiarité bavarde des tables d'hôte. Un des convives, le prince de Koslowski, ambassadeur de Russie à Turin, mandé au congrès par son souverain pour faciliter la fusion des États de Gênes dans ceux du Piémont, accompagnait chaque verre de tokai d'un bon mot ou d'une épigramme qu'il lançait à tout hasard sur sa cour ou sur celle près de laquelle il résidait. Sa figure ouverte et animée avait une expression de franchise qui avait quelque chose d'attractif et faisait naître le désir de se lier avec lui. Petit-fils d'un homme que Catherine avait envoyé

auprès de Voltaire comme un modèle de la civilisation et de la politesse russe, il passait pour un des hommes les plus spirituels de cette époque, où pourtant l'esprit n'était pas rare : sa conversation, pleine de variété, de feu et d'éloquence, eût été parfaite, si, chez lui, le monologue n'eût trop souvent exclu le dialogue.

Depuis lors, le prince Koslowski a rempli les fonctions de ministre de Russie à la cour de Stuttgard, et a fait un assez long séjour en Angleterre. Dans ce pays sérieux, mais où l'on tourne tout en ridicule, on fit sur lui des caricatures, et il en tirait vanité : tant il semble qu'une célébrité quelconque en Angleterre soit un objet envié.

Entraîné lui-même par la gaieté qu'il nous communiquait, il se mit à nous conter des anecdotes assez vraies sans doute pour qu'encore aujourd'hui elles doivent rester cachées. Bien vu de l'empereur Alexandre, qu'il amusait de ses saillies, au mieux avec toutes les autorités subalternes, toujours disposées à flatter ce qu'elles ne peuvent écraser sans danger, il me parut qu'il s'étourdissait sur la perspective d'une disgrâce ou d'un exil, car il s'exprimait avec cette noble indépendance qu'il n'avait certainement pas puisée dans la fréquentation des courtisans de son maître. Telle était la force et la vérité de ses remarques, que, s'il eût parlé à Pétersbourg aussi librement qu'il le faisait à Vienne,

j'eusse cru voir le feldjæger et le kibitchka prêts à l'entraîner au fond de la Sibérie pour y prendre une leçon d'observation silencieuse, qui semblait devoir être une partie obligée de son rôle diplomatique. Du reste, le prince Koslowski était sincèrement dévoué à son souverain, passionné pour la grandeur et la gloire de son pays.

Le dîner fini, chacun s'en alla où bon lui sembla chercher des distractions; Ypsilanti était attendu chez la grande-duchesse d'Oldembourg, où le jeune Oserof, un des poëtes les plus distingués de la Russie, et mort malheureux à la fleur de l'âge en 1816, devait lire sa tragédie de Démétrius Donskoï. Lorsqu'il m'eut quitté, nous nous rendîmes, quelques convives et moi, au théâtre Leopoldstadt, l'un des plus fréquentés de Vienne à cette époque. C'est là que la grave diplomatie allait souvent, déridant son front soucieux, rire des tableaux burlesques que l'acteur Schutz, un des bouffons les plus remarquables de son temps, lui offrait en dédommagement des drames plus que sérieux dont chaque matin elle traçait le plan, les scènes et le dénoûment.

Parmi tous ces visages flegmatiques, un de mes voisins me montra une jeune femme dont les yeux bleus, le teint éblouissant et les bijoux éclipsaient tout ce qui l'environnait.

« Remarquez bien cette dame, me dit-il; elle

est l'objet d'un des jeux de la fortune, qui vient de traiter cette belle en enfant gâté.

Son nom est Caroline : sensible par état et bienveillante par principes, il n'y a pas huit jours encore que son obscurité ne permettait pas de la distinguer parmi les odalisques de haut étage qui peuplent cette capitale. Aujourd'hui, elle est un des rayons de l'astre resplendissant du congrès : telle que vous la voyez, c'est presque une Majesté.

« — Vous paraissez parfaitement la connaître ; expliquez-vous donc plus clairement.

« — Il y a huit jours que L***, T***, P**** et moi, sortant des bains de Diane où nous avions dîné, nous fûmes demander du punch à Caroline, comme cela nous était arrivé précédemment. Nous oubliâmes bientôt les règles de la sobriété, et il s'ensuivit quelque bruit dont le voisinage fut incommodé, et quelque dégât que j'omis de payer en sortant. Deux jours après, j'y retournai pour réparer cette inadvertance et excuser les têtes écervelées de mes jeunes compagnons. Je monte avec cet air dégagé que donne la connaissance des êtres d'une maison ; j'entre, et que vois-je dans l'antichambre? Un chambellan en costume de cour, qui, sa clef d'or au pan de son habit, se met en devoir de me barrer le passage du temple :

« — Monsieur, me dit-il, on n'entre pas.

« — Monsieur, la consigne ne peut pas être pour

moi, je n'ai qu'un mot à dire et je le dirai vite.

« — Permettez que le roi mon maître en dise un avant vous. Sa Majesté est là, et moi je suis de service ici.

« — Je comprends, monsieur. Je venais au sujet de quelques meubles brisés ; mais à tout seigneur tout honneur : je dois céder la place à un meilleur redresseur de torts. » Et je me retirai.

Ce n'est pas tout : Sa Majesté n'est pas un rude causeur, et sa conversation fut bientôt terminée. Au moment où elle se dispose à prendre congé de la belle enfant, se présente un agent de police porteur d'un ordre, plié en forme de poulet amoureux, et dont la signification ne pouvait être un instant douteuse : il était du conseiller Siéder, directeur de la police viennoise.

« — Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Caroline, M. le direcreur a reçu les plaintes de vos voisins sur le tapage et le scandale qui avant-hier ont eu lieu chez vous : il m'a donné l'ordre de vous mener à son hôtel pour y rendre compte de votre conduite. »

Or, il faut savoir que la police de Vienne, fidèlement attachée aux vieux us et coutumes, a conservé certain usage pour les personnes du sexe et de la position de mademoiselle Caroline. Quand elle veut les punir de quelques peccadilles de ce genre, comme elle est toute paternelle, elle les soumet au

châtiment qu'un père irrité inflige à son enfant mutin. Tout se passe avec la plus exemplaire décence: une femme est chargée de ce cruel ministère qui s'accomplit dans une pièce reculée de l'hôtel de M. le directeur. Le seul moyen d'obtenir quelque adoucissement à la rigueur de la punition, ne tient qu'au plus ou moins de florins que la coupable parvient à glisser adroitement dans la main de son bour reau.

La pauvre Caroline n'ignorait aucun de ces détails. A la vue de l'agent et de son ordre, elle pâlit, elle frissonne de tous ses membres, elle voit déjà la furie vengeresse armée de l'instrument ignominieux du supplice; elle croit en sentir les atteintes impitoyables. Aussi, se précipitant tout en larmes aux pieds de son royal adorateur, avec un accent plus énergique et plus déchirant que celui de Marie Mancini disant à Louis XIV : « *Vous êtes roi, et je pars!* »

« — *Sire, vous êtes roi*, s'écrie-t-elle avec toute l'énergie de la peur, *protégez-moi, sauvez-moi!* »

L'agent de police, reconnaissant une tête couronnée, reste interdit. En quelques mots l'affaire est expliquée, et le résultat d'une si touchante prière n'est pas long à se faire attendre. D'une main, le roi relève la belle éplorée, et tendant l'autre vers le massager stupéfait :

« — Vous pouvez vous retirer, lui dit-il; ma-

dame appartient à ma maison : elle ne doit compte de sa conduite qu'à moi seul. »

L'imprévu plaît aux rois comme aux femmes. Grâce à cette scène, ce qui ne devait être qu'une fantaisie passagère est devenu une vraie et durable protection. Tout a été bientôt conclu dans ce congrès du plaisir, et sans autre plénipotentiaire que l'amour. Dès lors les cadeaux de toute espèce sont venus orner la jeune favorite. Sa Majesté, couverte d'un léger domino, a même été jusqu'à lui donner le bras au bal de la Redoute, ce qui a fait dire au prince de Ligne :

« Voici la Dubarry....oise. Je ne lui souhaite plus qu'un petit témoin des loisirs du congrès, et la fortune aura attaché un clou d'or à sa roue. »

Je me livrai à toute la gaieté que m'inspirait cette scène si plaisamment narrée, et je promis bien au narrateur de la noter comme un des souvenirs les plus curieux du congrès.

Mais là ne devaient pas se borner les tribulations et les chances heureuses de la belle Caroline. Lorsque le roi de*** quitta Vienne pour retourner dans ses États, il chargea le banquier*** de compter douze mille florins par an à son Ariane abandonnée, qui, pendant tout le temps du congrès, et durant plusieurs années encore, ne fut appelée que la reine de***. Ce souvenir de quelques passe-temps royaux reçut peu d'années après une autre direction sans

doute, et M.*** prit soin d'aller lui-même annoncer à son intéressante rentière qu'il était un *terme aux termes*. A ce coup imprévu autant qu'il était rude, la belle s'évanouit, et par le plus étonnant hasard, elle tomba en s'évanouissant dans les bras du galant banquier. Et tant fut grande la *commisération* financière que la pension continua d'être payée exactement, sans que la pensionnaire fût cependant portée désormais sur le budget des dépenses secrètes d'une des cours du Nord.

VIII

Les salons de Vienne. — La princesse Bagration. — La famille Nariskin. — Une loterie. — Matinée chez le prince de Ligne. — Ses vers sur Joseph II. — Souvenir du chevalier de Saxe. — Ypsilanti et la délivrance de la Grèce. — Le général Ouwaroff. — Le synonyme de moi.

Pour les cent mille étrangers accourus dans la capitale de l'Autriche, le congrès était moins une assemblée politique qu'une immense réunion de plaisir. Si chaque souverain avait ses ministres et ses ambassadeurs, la société de chaque pays avait aussi ses représentants : aux premiers, les discussions d'intérêt et d'affaires ; aux seconds, le soin, l'unique soin des réceptions et des fêtes. Parmi les plénipotentiaires de cette diplomatie de salon, on citait pour la France, la comtesse Edmond de Péri-

gord ; pour la Prusse, la princesse de la Tour-et-Taxis; pour l'Angleterre, lady Émilie Castlereagh ; pour le Danemark, la comtesse de Bernstorff.

La haute société allemande se fractionnait en plusieurs cercles : chacun d'eux avait sa nuance et sa physionomie. Dans les réunions des princesses Marie Esterhazy, de Colloredo, de Lichtenstein, de la comtesse Zichy, on admirait l'urbanité, la grâce s'alliant aux mille détails de la plus touchante hospitalité. Chez madame de Fuchs, régnait l'abandon de l'intimité. Tout était grave, au contraire, chez la princesse de Furstemberg. Aussi distinguée par son énergie que par son instruction, cette dame recevait habituellement les princes : parmi eux que de souverains étaient devenus sujets ! La maison de la belle duchesse de Sagan était aussi comptée au nombre des plus recherchées. Par son esprit supérieur, il n'eût dépendu que de cette femme remarquable d'exercer une grande influence sur les affaires sérieuses : son jugement était une autorité ; mais elle n'en abusait pas. Les puissances diplomatiques se réunissaient chez M. de Humboldt et chez M. de Metternich qui aurait dû, sans doute, être cité le premier. En effet, quoiqu'il fût le point central des affaires, ce ministre trouvait encore la possibilité d'accueillir les étrangers avec la politesse la plus infatigable.

Le salon russe par excellence était celui de la

princesse Bagration. Cette dame, épouse du feld-maréchal de ce nom, faisait en quelque sorte les honneurs de Vienne à ses compatriotes. C'était un des astres les plus brillants dans cette foule de constellations que le congrès avait réunies. Par le charme et la distinction de ses manières, elle semblait avoir été chargée de transporter là les formes polies et cette aisance aristocratique qui faisaient alors des salons de Pétersbourg les premiers de l'Europe. Sous ce rapport, jamais ministre plénipotentiaire ne sut mieux tirer parti de ses instructions.

La princesse Bagration, que, depuis cette époque, Paris a pu admirer, était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Qu'on se figure un jeune visage, blanc comme l'albâtre, légèrement coloré de rose, des traits mignons, une physionomie douce, expressive et pleine de sensibilité, un regard auquel sa vue basse donnait quelque chose de timide et d'incertain, une taille moyenne mais parfaitement prise, dans toute sa personne une mollesse orientiale unie à la grâce andalouse : telle était, sans aucune flatterie, la ravissante hôtesse chargée, pour cette soirée, d'amuser les loisirs de ces personnages illustres aussi ennuyés parfois que *l'inamusable* amant de Mme de Maintenon.

Quand nous arrivâmes, le prince Koslowski et moi, l'empereur Alexandre, les rois de Prusse et de Bavière, plusieurs autres princes et souverains, un

nombre considérable d'étrangers de distinction étaient déjà réunis. On voyait là toute l'aristocratie, toutes les illustrations russes, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, le comte Razumowski, ambassadeur de Russie près la cour autrichienne, le prince Volkonski, etc. Dans cette foule où je n'apercevais guère que des visages de connaissance, il me semblait être reporté à l'année mil huit cent dix, et dans un des salons de Pétersbourg.

Au milieu de ces notabilités, brillaient, par l'éclat de la naissance, par une haute position et par les charmes de l'esprit, les divers membres de la famille Nariskin.

Les Nariskin tiennent de près à la maison impériale russe : la mère de Pierre le Grand était une Nariskin. Aussi se croient-ils d'une trop noble souche pour attacher aucun titre à leur nom. En effet, celui de *prince* est si commun en Russie, qu'il y est à peine une distinction. L'aîné des deux frères, le grand chambellan, passait pour un des hommes les plus spirituels de la cour de l'empereur Alexandre. Sa conversation était aussi variée qu'amusante, et le recueil de ses bons mots ferait un gros volume. Ils n'étaient ni aussi fins ni aussi brillants que ceux du prince de Ligne, encore moins que ceux de M. Talleyrand; mais quand, par hasard, au congrès, ces trois hommes étaient réunis, c'était un véritable feu d'artifice d'esprit.

a fille, la princesse Hélène, alliait à une remarquable beauté un esprit naturel, brillant, et les charmes d'une âme tendre et élevée. Elle avait épousé le fils du fameux général Souwaroff. Par un rapprochement bizarre, son mari se noya dans le Riminic, petite rivière de Valachie dont son père portait le nom. Malgré les représentations de son postillon, il s'était obstiné à vouloir la passer en voiture, au moment où, grossie par les orages, elle était devenue un véritable torrent: les eaux l'entraînèrent sans qu'il fût possible de le secourir. Lors de la mort de Paul Ier, la princesse habitait au palais, avec son père, un appartement au-dessous de celui de l'empereur; réveillée par le tumulte, suite inévitable d'une conspiration, sa nourrice l'emporta précipitamment, et dans son effroi, la cacha au fond d'une guérite isolée, où elle ne fut retrouvée que le lendemain.

Le grand chambellan avait eu la faveur de Paul Ier : il avait conservé celle de son fils Alexandre. Son faste était au-dessus de toute description, sa maison toujours ouverte, toujours animée, toujours bruyante : on aurait pu la nommer un caravansérai de princes. La verdure, les fleurs, le chant des oiseaux, semblaient, même au cœur de l'hiver, y transporter le printemps de l'Italie. Sa générosité était sans bornes, et aurait pu passer pour de la prodigalité; souvent elle le réduisait à des

extrémités bien cruelles. En voici un exemple : Il avait reçu de l'empereur Alexandre la plaque de l'ordre de Saint-André en diamants : pressé par un besoin d'argent, il l'avait mise en gage. Arrive la fête de l'impératrice, où il doit figurer en grand uniforme ; il ne peut se dispenser d'y porter sur sa poitrine l'étoile brillante dont l'a décoré son souverain. Comment faire pour se la procurer ? Il lui est impossible de retirer le gage, l'empereur est le seul qui en ait une absolument pareille. Dans cette extrémité, il s'adresse au valet de chambre du czar, et emploie promesses, prières, fait tant, en un mot, qu'il le détermine à lui prêter la décoration de son maître. Le valet de chambre y consent ; mais épouvanté des suites possibles de cet emprunt, il en avertit l'empereur.

Alexandre, pour unique punition, prit plaisir toute la soirée à mettre son chambellan favori à la torture, s'approchant de lui et braquant impitoyablement son lorgnon sur l'ordre emprunté. Satisfait de cette indulgente et muette vengeance, il ne lui en dit jamais un mot.

M. de Nariskin avait accompagné l'impératrice Élisabeth dans son voyage de Pétersbourg à Vienne. Quand Alexandre le chargea de cette mission, il lui fit remettre cinquante mille roubles en papier, et en même temps l'itinéraire qu'il devait suivre. Quelques jours après, l'empereur s'approcha de lui,

« Vous avez reçu, mon cousin, lui dit-il, le paquet que je vous ai envoyé ?

— Oui, sire : j'ai reçu et lu le premier volume de l'itinéraire.

— Ah ! déjà. Et vous attendez le second ?

— C'est-à-dire une seconde édition, s'il plaît à Votre Majesté.

— J'entends : une seconde édition revue et augmentée, dit le czar en riant beaucoup. »

La seconde édition ne se fit pas attendre.

Son frère, le grand veneur, était le mari de cette belle Marie Antonia, née princesse Czerwertinska, l'une des femmes les plus ravissantes de l'Europe, et qui sut fixer si longtemps le cœur du bel autocrate. Sans être aussi brillant que son aîné, il ne manquait pas d'esprit. Il en donnait une preuve dans la philosophie avec laquelle il supportait ses infortunes conjugales. Souvent même, dans ses réponses à l'empereur, il s'en expliquait avec une sorte de gaieté naïve et plaisante. Ce n'était pas la lâche complaisance d'un homme qui tire vanité de son affront, mais la résignation opposée à un mal qu'on ne peut empêcher.

Alexandre lui demandait des nouvelles de ses enfants :

« Des miens, sire, ou de ceux de la couronne ? »

Une autre fois il était encore question de sa fa-

mille et de ses deux filles. L'empereur en passant s'en informait avec bonté.

« Mais, Votre Majesté, répondit le grand veneur, ma seconde est la vôtre. »

Alexandre s'éloigna en souriant.

On pense bien que la verve satirique du grand chambellan qui n'épargnait personne, n'épargnait pas non plus son frère : le grand veneur prenait soin de sa chevelure, toujours frisée et bouclée avec un art tout particulier. On le faisait remarquer au grand chambellan.

« Ce n'est pas étonnant, dit-il, mon frère est coiffé de main de maître. »

Dans cette longue liaison, et quelque empire que la belle Nariskin eût conservé sur le cœur de son illustre amant, jamais Alexandre ne sacrifia les convenances. Au milieu des fêtes perpétuelles du congrès, dans cette vie presque toujours dépouillée des liens de l'étiquette, l'impératrice Élisabeth se fût à chaque pas rencontrée avec sa rivale ; son cœur en eût été vivement froissé. Mme Nariskin ne parut pas au congrès.

Auprès de l'empereur de Russie était assise la princesse de la Tour-et-Taxis, née de Mecklembourg-Strélitz, belle-sœur du roi de Prusse. Ce prince avait conservé le plus tendre souvenir de l'épouse qu'il avait perdue, et reportait toute la tendresse de ce sentiment sur sa sœur, qui jouissait auprès

de lui du plus grand crédit : jamais elle ne lui demandait une faveur sans l'obtenir. Douée d'un esprit supérieur et d'une beauté qui était devenue proverbiale, sans égaler cependant celle de la reine sa sœur, elle avait, dans toute sa personne, un charme et une majesté qui lui gagnaient instantanément l'admiration et les hommages. A Vienne, où se trouvaient tant de personnes distinguées, elle était une de celles qui brillaient le plus par la réunion de toutes ces qualités.

Je me trouvais placé près du prince Koslowski et du baron Ompteda, et j'étais bien certain que, dans un cercle si nombreux, ils trouveraient tous deux ample matière à leurs piquantes observations.

« Voyez, me dit le baron, derrière le fauteuil de l'empereur Alexandre, son frère le grand-duc Constantin, la troisième personne de l'empire et probablement l'héritier présomptif du trône : quelle attitude servile il prend auprès du czar ! quelle affectation il met à se proclamer son premier sujet ! En vérité, on le croirait enthousiaste de soumission, comme un autre pourrait l'être de liberté. Non, je ne puis comprendre qu'on savoure ainsi avec délices la volupté de l'obéissance.

« Remarquez, non loin du grand-duc, le jeune prince de Reuss, vingt-neuvième du nom : chez lui c'est un autre travers. Il s'est avisé de donner dans les rêveries de je ne sais quelle école germa-

nique, et il y a puisé une sensiblerie affectée qui gâte en lui les qualités les plus réelles et les dons les plus heureux de la nature. La sentimentalité vague, dont il fait ouvertement profession, lui inspire les idées les plus bizarres. Il écrivait, il y a quelques jours, à une dame qui n'est pas loin de nous : « L'espoir sans cesse renaissant et détruit, ne me retient au monde que pour languir suspendu, comme le tombeau de Mahomet, entre le ciel et la terre . . . . Décidez : . . . . ou votre amour ou ma mort. » On ne lui a pas donné l'un, et il s'est bien gardé de se donner l'autre. Et voilà comme, de gaieté de cœur, on s'affuble d'un ridicule que le monde vous pardonne souvent moins qu'un défaut réel. Son oncle Henri XV ou XVI, maintenant commandant civil et militaire de Vienne, est d'un esprit un peu plus positif. Le grand Frédéric lui demandait un jour si les princes de sa maison numérotaient comme les fiacres.

« Non, sire, reprit Reuss, mais comme les rois.

« — Frédéric dut être confus de la repartie. Elle lui plut néanmoins, comme tout ce qui était spirituel et imprévu, et, à dater de ce moment, le prince Henri fut toujours en faveur auprès de lui.

« Connaissez-vous, me dit Koslowski, ce charmant cavalier qui vient de passer devant nous? c'est le jeune comte de ***. Jusqu'à présent il n'a été connu

que par ses succès auprès des dames : il aspire aujourd'hui à une autre gloire : il veut être ambassadeur. Croyez-vous qu'il ait voyagé, qu'il connaisse le monde, qu'il ait étudié les relations et les intérêts des peuples ? Non : mais il a la tournure la plus distinguée, une de ces figures qui tournent la tête aux femmes. La princesse de***, que vous connaissez bonne et sensible, s'intéresse vivement à ce solliciteur diplomatique ; avant huit jours il sera ambassadeur. Le congrès fera bien d'autres miracles.

« Avez-vous entendu parler, poursuivit-il, d'une scène qui vient de mettre en émoi les salons politiques ? Le baron de St***, que vous voyez auprès de M. de Hardemberg, en a été le principal acteur. Naturellement violent et emporté, cet homme d'État n'a jamais pu adoucir la fougue de son caractère malgré le contact du monde diplomatique dans lequel il vit. Déjà beaucoup de ses collègues avaient eu à s'en plaindre : il y a huit jours, le chargé d'affaires d'un petit prince allemand, plénipotentiaire inaperçu au congrès, mais fort important peut-être dans son pays, se fait annoncer chez le baron. Précisément celui-ci, très-occupé en ce moment, voulait être seul. Le visiteur s'introduit modestement, et se dispose à prendre la parole avec cette déférence qu'il doit témoigner au représentant d'une grande puissance. Le baron lève les yeux, et, sans de-

mander au nouveau venu ni son nom, ni le motif de sa visite, il se précipite violemment sur lui, le prend au collet, et le jette à la porte. Tout cela s'est fait avec la rapidité de l'éclair. Cependant des explications ont été demandées : l'irascible diplomate a dû témoigner son repentir de l'inconvenante action qu'il s'était permise; mais l'impression n'en est pas encore effacée. Convenez-en, voilà un triste échantillon de la patience et du calme que les régulateurs de nos destinées apportent dans leurs relations. »

Koslowski me fit remarquer ensuite, non loin de l'impératrice Élisabeth, la comtesse de Tolstoy, femme du grand maréchal, née princesse Baratinsky : sa mère était de la famille de Holstein Beck, et cousine germaine de Catherine II.

« Vous savez, me dit-il, que le grand maréchal est en pleine disgrâce.

— Oui, prince; mais j'en ignore la cause.

— La voici. Le comte de Tolstoy, fort de l'indulgence de l'empereur, se permettait de prendre avec lui un ton de remontrances que bien peu de souverains auraient toléré : il le contrariait sur tout. Alexandre riait souvent de ses observations chagrines; quelquefois même il s'en fâchait et s'en vengeait plaisamment, à sa manière. Lorsque tous deux voyageaient en traîneau découvert, et que les taquineries du grand maréchal avaient mis à bout la patience du czar, celui-ci, sans répondre, d'un

coup d'épaule faisait tomber Tolstoy sur la neige, et le laissait pendant quelques minutes, courir après le léger équipage. Quand il jugeait la punition suffisante, on s'arrêtait. Le maréchal, tout en grommelant, se replaçait près de son maître, et tout était oublié.

« Persuadé que cette bonté ne se lasserait jamais, Tolstoy a voulu s'opposer à ce qu'Alexandre parût au congrès. A l'entendre, l'empereur n'y remplirait pas un rôle digne de lui. Fatiguée depuis longtemps, Sa Majesté a pris cette fois la chose plus au sérieux, et s'est séparée de son grand maréchal. Celui-ci est, dit-on, inconsolable de sa disgrâce. Fiez-vous donc à l'amitié des rois ! »

Effectivement, quelque temps après, le cómte de Tolstoy, incapable de survivre à la perte de sa faveur, mourut de chagrin à Dresde où il s'était retiré.

Tout à coup, il se fit un grand silence. Une jeune actrice française, mademoiselle L***, élève de Talma, récemment arrivée de Paris, et que protégeait la princesse Bagration, allait se faire entendre. Quoique la versification tragique française ait surtout besoin de l'illusion de la scène et des prestiges du costume, ce genre de distraction n'avait pas encore été prodigué comme aujourd'hui : on s'empressa autour de la belle tragédienne.

Mademoiselle L*** récita, avec beaucoup d'âme,

quelques tirades de Zaïre, et fit particulièrement honneur à son maître dans la belle scène du *Songe d'Athalie*. Aussi, ne lui épargna-t-on pas les éloges, et je ne crois pas que jamais débutante ait eu un pareil parterre pour juge (1).

On se réunit ensuite autour d'une table chargée d'objets riches et élégants. On allait tirer une loterie, espèce de galanterie renouvelée de la cour de Louis XIV, qu'avait inspirée à ce monarque son amour pour madame de La Vallière, et dont les dames trouvaient la mode fort ingénieuse. Chaque souverain fournissait à ces loteries un ou plusieurs présents qui, échus en lots à quelques heureux cavaliers, leur offraient un moyen d'en faire hommage à la dame de leurs pensées. Ce genre d'amusement se renouvela très-souvent pendant la durée du congrès : les plus remarquables loteries furent celles qui eurent lieu chez la princesse Marie Esterhazy et chez madame Bruce, née Mouskhin-Pouskhin. Elles ne se bornèrent pas même aux salons, et furent plus tard la cause principale d'une aventure qui occupa vivement les esprits.

Quelques-uns de ces lots étaient magnifiques; le

(1) Il semble que tout ce qui était présent à cette scène magique du congrès dût se ressentir de l'influence de la destinée. Mlle L*** a, depuis, fait une grande fortune, et sa sœur a épousé le comte de Fries, chef de la riche et célèbre maison de banque de ce nom à Vienne.

grand-duc Constantin gagna deux vases de porcelaine que le roi de Prusse avait fait venir de sa manufacture de Berlin. Il les offrit à la belle hôtesse. Le roi de Bavière eut une boîte en mosaïque, qu'il pria la princesse Marie Esterhazy d'accepter, et le comte Capo d'Istria un coffre en points d'acier, qu'il donna à la princesse Volkonski.

Deux petits flambeaux en bronze échurent à l'empereur Alexandre : il en fit cadeau à mademoiselle L***, dont il s'occupait alors, dit-on.

« Les amours de Sa Majesté, murmurait-on autour de moi, ne feront pas une grande brèche au trésor impérial. Il vient d'offrir à mademoiselle L*** un présent de quelques louis. C'est vraiment une prodigalité éblouissante ; car souvent, au lieu de donner c'est lui qui reçoit. Tout le linge qu'il porte a été confectionné par les belles mains de madame Nariskin ; il en accepte la façon, rien de plus simple ; mais il oublie toujours de lui rembourser le prix de l'étoffe. La charmante favorite le dit à qui veut l'entendre. Ici on parle souvent de Louis XIV : on cite à tout propos les moindres particularités de ses fêtes. Nos souverains devraient bien l'imiter. Et, si bien ciselés que soient ces flambeaux, mademoiselle L*** ne peut trouver qu'ils vaillent les bracelets de diamants gagnés par le grand roi à la loterie de Madame, et si délicatement offerts à la belle La Vallière. »

« Tout ceci est certainement de bon goût, me dit le prince Koslowski ; mais que sont ces fêtes à côté de celles que Potemkin, après la prise d'Oczakoff, donna à l'impératrice Catherine au palais de la Tauride, et dont les tableaux fantastiques sont encore présents au souvenir de nos mères? Là aussi était une sorte de loterie : au tirage présidait non le hasard, mais l'adresse. Dans la salle du bal s'élevaient une longue suite de colonnes de marbre, ornées de guirlandes de bijoux : la danse était conduite de façon que chaque cavalier, passant près de ces colonnes, en détachait, sans s'arrêter, quelque ornement précieux qu'il offrait à sa danseuse. Vous pensez bien que cette galanterie plut beaucoup aux dames, et que l'impératrice se chargea d'acquitter la dette de leur reconnaissance en comblant son favori de nouvelles richesses. Voilà des amusements dignes des souverains. Nous devenons bien mesquins, en vérité ! »

On tira ensuite une foule d'autres lots de moindre valeur, qui établit un doux commerce d'échange. Il y avait tant de monde dans le salon, que je n'aperçus Ypsilanti que lorsqu'il s'avança pour recevoir une palatine de martre, qu'il offrit à la princesse Souwaroff. Profitant d'un instant où la foule était moins compacte, je m'approchai d'eux, et je témoignai à cette belle princesse Hélène tout le plaisir que j'éprouvais de la revoir.

« Nous avons, sans doute, beaucoup à causer, me dit-elle ; venez demain, avec Ypsilanti, déjeuner chez moi à midi : nous serons un peu plus seuls, et moins observés qu'ici. Nous parlerons de Pétersbourg, du congrès, de vos voyages. »

J'acceptai avec joie, bien certain de retrouver auprès d'elle le souvenir de mon séjour en Russie, qui a fait de ces années les plus remarquables de ma vie.

Quand les souverains se furent retirés, on fit de la musique, on dansa, puis vint un élégant souper avec sa gaieté franche et ses causeries intimes. Ce fut, en un mot, une de ces successions d'heures qui semblaient toutes, à Vienne, filées d'or et de soie par la main des plaisirs.

Le lendemain, avant de me rendre chez la princesse, je passai un moment chez le prince de Ligne pour lui faire ma visite accoutumée. C'était un devoir pour moi de le voir tous les jours : je ne pouvais me lasser d'entendre cette conversation, qui, mieux qu'aucune autre, rappelait le ton parfait de la haute société, ces récits faits avec tant de grâces, ces observations si petillantes d'esprit et si pleines de bon sens. Ce devoir était devenu pour moi un besoin, comme si un secret pressentiment m'eût averti que cet ami, encore si plein de vie et de force, allait prochainement être enlevé à mon affection et à l'admiration de l'Europe.

Je le trouvai, comme à son ordinaire, écrivant dans son lit, ayant un pupitre devant lui, et entouré d'un rempart de livres. « Je vous annonce, lui dis-je, l'arrivée du prince Scherebatoff : il a quitté Moscou pour se rendre au congrès.

— J'en suis fâché, me répondit le prince ; Scherebatoff est un homme dont j'estime la valeur et le caractère ; mais sa vue me rappelle la perte d'un ami que je pleure encore. Il m'est véritablement antipathique.

— Vous voulez, sans doute, parler du chevalier de Saxe, mon prince ?

— Hélas, oui !...

« C'est dans mes bras qu'il est mort. A tous titres il était fait pour inspirer l'amitié. Par ses traits, ressemblant aux rois, aux princes illustres de sa race, il tenait du maréchal de Saxe par sa valeur et son sang-froid. Son caractère était franc et loyal : et le petit nombre de ses amis (car il craignait de profaner ce nom), pouvaient passer pour des admirateurs. Dans cette inévitable et malheureuse affaire, atteint d'une balle qui le perça de part en part, il porta la main à son cœur en disant : « Je suis mort ! » ajusta froidement son adversaire, le manqua de très-près, et tomba expirant. . . . . Ah ! ce tableau est toujours là, et je sens que la vue de Scherebatoff en renouvellera l'amertume. Il est cependant une idée à laquelle

il faut s'habituer : à mesure qu'on avance dans la vie, les rangs s'éclaircissent, et les tombes se pressent. »

Pour distraire le prince de ces lugubres pensées, je le ramenai par la poésie à des images plus riantes. Il venait d'achever une pièce de vers sur la statue équestre de Joseph II, qui décore la place de ce nom, et dont Vienne doit l'exécution au génie du sculpteur Zaüner. Il me lut avec feu cette œuvre inspirée à sa verve octogénaire par son admiration pour ce monarque bienfaisant et philosophe ; puis il me permit d'en prendre copie (1). Je lui demandai s'il comptait la publier un jour.

« Non , non , mon enfant, me dit-il en me prenant la main : vous ne savez pas quel est le rôle d'un auteur ? C'est un pauvre diable qui fait face à une armée entière. Il ne peut pas se défendre ; il ne voit pas même ceux qui l'attaquent , et souvent il succombe sous les coups d'un sot. Mme de Staël a dit que rien n'était plus facile et plus difficile que de faire des vers français : elle voulait dire que rien n'était plus difficile que d'en faire de bons. Comme je n'ai pas la prétention d'approcher de la perfection en ce genre, je n'écris plus que pour mes amis et pour moi.

— La postérité, mon prince, vous lira pour se

(1) *Voir* à l'appendice cette pièce inédite d'un poëte de quatre-vingts ans.

dédommager de n'avoir pu vous entendre. Mais rappelez-vous que Mme de Staël a dit aussi : « Quelle douce illusion pour un écrivain que de se dire : Je ne mourrai pas tout entier, et dans mille ans encore une de mes pensées généreuses ira faire palpiter un cœur généreux !... »

— Oui, j'aime cette pensée : Mme de Staël y revenait souvent. Elle peut être le mobile des plus belles inspirations. »

Comme il était près de midi, je pris congé de lui, emportant soigneusement mon petit trésor littéraire, qui m'est bien plus précieux encore comme un des souvenirs de cet illustre vieillard.

« A bientôt, me dit-il, et venez de bonne heure. Je vous mènerai dîner à ma gloriette du Kalemberg : nous y aurons un peu plus de loisir et de solitude pour causer ; car toujours du plaisir, ce n'est plus du plaisir. »

J'avais promis à Ypsilanti de le prendre pour aller ensemble chez la princesse Souwaroff. Je me rendis chez lui en toute hâte. Ypsilanti, à cette époque, était positivement assiégé par ces faciles amours si bien faits pour enivrer une jeune tête. Sa figure noble et martiale, sa taille haute et bien prise n'étaient nullement déparées par la perte de son bras. Les billets doux lui arrivaient en masse ; mais jamais ces succès ne lui inspirèrent la moindre fatuité.

« Voyez, me dit-il, en me montrant un paquet de lettres; en voilà six depuis hier, et en différentes langues, en italien, en français, jusqu'en grec. J'en ai, ma foi, pour toutes les églises de Vienne. »

Presque tous ces billets lui assignaient des rendez-vous dans les différentes paroisses : l'Autriche a conservé cette coutume de l'Italie, où l'on sait que l'amour se cache sous le voile de la dévotion.

« Venez, mon ami, poursuivit-il; mon cœur est ailleurs : nous allons parler de la Grèce. »

Le déjeuner chez la princesse Hélène fut charmant. Parmi les femmes de la haute société russe, personne mieux qu'elle ne réunit les avantages d'une haute intelligence aux charmes d'une âme tendre et sensible. Elle sema notre entretien de ces mots heureux, si doux quand ils viennent du cœur. Puis vinrent des détails remplis d'intérêt sur Pétersbourg, depuis que je l'avais quitté, et toutes les circonstances relatives à nos amis communs. D'abord l'amour sans espoir, mais toujours constant, de son frère Léon pour sa tante, la belle Maria-Antonia Nariskin; le second mariage de Vielhorsky avec Mlle Biren, et les bons mots du prince Gallitzin, et la sévérité du grand-duc Constantin, et les saillies du grand chambellan Nariskin son père. Le recit d'un fait succédait à un autre. Nous étions au bord de la Néva.

Ypsilanti nous écoutait en silence. Cependant le feu de ses regards, l'expression de sa physionomie, tout en lui décélait cette exaltation dont il portait le germe dans son âme dès sa plus tendre jeunesse. Devenu, depuis peu de temps, par la mort de son père, possesseur d'une immense fortune, brillant d'une gloire militaire acquise au prix de son sang, environné des séductions du plaisir et de l'amour, toutes ses pensées, tous les rêves de son avenir étaient pour cette Grèce, sa patrie, dont il déplorait l'asservissement en appelant pour elle des vengeurs. Les événements mémorables dont il venait d'être le témoin n'avaient pu qu'augmenter son ardeur et sa fougue. Je m'aperçus qu'il n'était pas médiocrement encouragé dans ces illusions de liberté par la princesse Hélène, qui, avec toute la haute société russe, caressait un espoir légué depuis un siècle, de génération en génération, comme un héritage pieux et philanthropique.

« Oui, dit-il avec feu, la grande guerre européenne est terminée ; le moment est arrivé pour la Grèce. Sa noble cause va devenir celle de l'Europe entière. C'est de Vienne que doit partir le signal de son indépendance.

— Eh bien ! pourquoi ne pas agir ? dit la princesse. Qu'il serait beau d'être à vingt-trois ans le régénérateur d'un peuple opprimé ! Notre siècle est celui de la jeunesse. Elle devance tout. Rappelez-

vous les pleurs d'Alexandre au tombeau d'Achille.

— Le congrès ne peut être sourd à la voix de la religion et de l'humanité. Déjà la Grèce compte de nombreux vengeurs dans le Péloponèse, les deux principautés, les îles de l'Archipel, et . . . . . . ailleurs aussi. Il suffira d'une dernière goutte pour faire déborder la mesure. »

Les noms sonores d'Athènes, de Sparte, de Périclès, de Léonidas, venaient naturellement se mêler à nos discours, et l'exaltation commençait aussi à me gagner. Quant à Ypsilanti, on pouvait lire dans sa parole enthousiaste le présage de la réhabilitation de sa patrie. La Grèce allait être secourue, quand le général Ouwaroff entra sans se faire annoncer. Soudain la conversation prit un tour plus modéré. Bien que rempli d'excellentes qualités, l'aide de camp général n'était cité ni pour son élocution, ni pour son érudition profonde.

Le lieutenant général Ouwaroff, premier aide de camp de l'empereur Alexandre, en était aussi le favori. Sachant combien la vérité a de peine à parvenir aux oreilles des souverains, il s'était chargé de la tâche difficile de la faire entendre à son souverain.

« Il faut que vous l'écoutiez, disait-il un jour à Alexandre, et j'aurai le courage de vous la dire tout entière. Ne vous attachez pas à la forme, mais au fond. Je parlerai comme je croirai devoir le faire, c'est à vous d'en faire votre profit. »

C'est à lui que l'empereur Napoléon demandait, après la bataille d'Austerlitz, quel était le général qui commandait la cavalerie russe.

« *Je*, sire, » dit-il.

On peut croire que ce synonyme de *moi* ne mit pas médiocrement en gaieté les joueurs heureux d'une si belle partie.

Sa présence nous fit changer de texte : à notre dithyrambe sur la liberté grecque succéda un cours complet d'équipement pour la cavalerie. Le bon général, croyant nous intéresser au plus haut point, entra dans les détails les plus minutieux ; cette science était alors un grand moyen de réussir auprès du czar. Il traita d'abord de la coiffure ; puis il arriva aux comparaisons lucides des revers et des collets des différents corps, de là, à la pose des boutons, à la forme des bottes, et successivement à toutes les parties de l'ajustement de l'homme. Il allait s'occuper du cheval, quand heureusement on vint dire à la princesse que sa calèche était prête. Alors nous rompîmes cet entretien de caserne, pour la laisser se rendre au Prater, où, selon la coutume d'Italie, une femme élégante devait se montrer tous les jours, sous peine d'être rayée du livre d'or de la bonne compagnie.

IX

Le château de Laxembourg. — Une chasse au héron. — L'impératrice d'Autriche. — Une chasse royale. — Fête au château du Ritterburg. — Souvenir de Christine de Suède. — Constance et Théodore, ou un mari aveugle.

Il fallait sans relâche amuser ces rois en vacances, ainsi que les appelait le prince de Ligne, et leur éviter, à tout prix, les atteintes de l'ennui. Le comité nommé par l'empereur, et composé des personnages les plus éminents de la cour autrichienne, se tourmentait pour que chaque jour amenât une nouvelle distraction. On s'occupait activement des apprêts du grand tournois impérial qui devait faire époque parmi les plus brillantes solennités du congrès; on étudiait sans relâche la coupe, le dessin

et les couleurs des habits ; les coursiers éaient chaque jour dressés aux évolutions ; les cavaliers s'exerçaient aux passes, aux tours d'adresse qui devaient rappeler les temps anciens de la chevalerie ; les dames essayaient les éclatantes parures dont l'exactitude historique devait captiver les suffrages en charmant les regards. Mais, en attendant que ces brillants préparatifs fussent terminés, on avait organisé une grande chasse dans le parc et dans le bois de la résidence impériale de Laxembourg : de nombreuses invitations avaient été distribuées.

Laxembourg est situé à deux lieues environ de Schœnbrunn : le parc était dessiné dans le genre anglais. Ce sont des massifs d'arbres capricieusement disposés ; plus loin, de vastes pelouses terminées par de sombres forêts ; ici, d'ingénieux mouvements de terrain ; là, des masses de rocher ; partout, les points de vue, les accidents de site les plus variés. En un mot, l'art y a réuni, dans un espace resserré, les différentes beautés de la nature. Mais ce qui en fait le principal ornement, c'est un étang magnifique, ou plutôt un lac, dont la vue rappelle les paysages de la Suisse. Sur ses eaux limpides flottait, à cette époque, une escadrille de parade, composée d'une frégate en miniature, avec ses canons et ses agrès, et de plusieurs autres petits bâtiments, dont les pavillons éclatants répandaient sur cette vaste nappe l'animation et la vie.

Schœnbrunn étant l'objet de l'affection particulière de l'illustre Marie-Thérèse, Laxembourg avait été moins favorisé que son voisin sous le rapport de l'habitation. L'empereur François a réparé cet injuste oubli. Sur une éminence, à peu de distance du lac, il a fait élever le Ritterburg, ou château du Chevalier, qui est devenu une des principales curiosités de l'Autriche. Cette construction est une imitation exacte de ces châteaux forts ou sombres manoirs de la féodalité au moyen âge. Les murs épais, flanqués de tours et surmontés de créneaux, sont entourés d'un large fossé plein d'eau. La cour intérieure offre alors un champ clos avec sa lice, ses pavillons, ses barrières, le tout disposé pour les combats des chevaliers. A l'intérieur règne le même style : les premières pièces sont remplies d'armes antiques, de cottes de maille, de cuirasses; des faisceaux de lances, des trophées sont appuyés contre les piliers gothiques : aux sombres voûtes en ogive sont suspendues des bannières, des turbans, de riches ajustements orientaux, dépouilles des infidèles, monuments de ces victoires qui ont sauvé la chrétienté.

Plus loin, on conserve précieusement des armes, des vêtements, reliques vénérables des héros qui jadis ont illustré l'empire d'Allemagne, de Rodolphe de Hapsbourg, de Maximilien Ier, de Charles-Quint.

Là, une pièce est tapissée avec les manteaux de

velours des premiers chevaliers de la Toison d'or. Dans une salle circulaire sont rangées les statues en marbre blanc des empereurs de la maison d'Autriche. Puis, viennent de vastes appartements de réception, dont plusieurs sont admirables par leurs décors. Ici, ce n'est plus l'imitation du style gothique; ce sont les merveilles de l'art lui-même à cette époque, et que le temps a épargnées; c'est-à-dire les sculptures les plus délicates, les panneaux les plus artistement travaillés, des plafonds tout entiers. Toutes ces richesses ont été recueillies dans les couvents qui venaient d'être supprimés au moment de la construction du Ritterburg. Rien de ce qui pouvait compléter l'illusion n'a été oublié : un escalier tortueux vous mène dans un cachot, chambre de torture avec ses portes massives, ses fers, ses chaînes, et jusqu'aux instruments du supplice. Dans le fond, on aperçoit un malheureux prisonnier vêtu encore du costume de templier, et courbé sous le poids de ses entraves. Mu par un mécanisme intérieur, il se soulève avec effort et paraît vouloir tendre ses bras au spectateur. A cette vue on est saisi d'un frisson involontaire, tant l'imitation est parfaite.

Au dernier étage de cette tour est une vaste pièce appelée la salle du Jugement. D'étroites fenêtres en ogive n'y laissent pénétrer qu'un jour sombre. Douze siéges en pierre sont placés circulairement

autour des murs. Au centre est une table ronde, dont le milieu évidé n'offre que l'espace nécessaire pour passer la tête d'un homme. Quand arrivait le jour du jugement, l'accusé était placé sur une chaise : au moyen d'une machine à poulies, il était rapidement enlevé jusqu'au sommet de la tour, et tout à coup sa tête seule apparaissait au milieu de la table. Avant l'interrogatoire, on lui intimait de dire toute la vérité : il répondait, certain qu'au moindre signe de ses juges, la corde qui le suspendait pouvait être rompue, et le précipiter d'une hauteur de deux cents pieds sur les dalles de son cachot. Rien ne peut donner une plus saisissante idée de ces terribles *justices* féodales au moyen âge.

Le comité des fêtes avait eu l'idée, disait-on, de donner la représentation de l'une de ces scènes d'ascension judiciaire : les rôles même avaient été distribués. Mais l'impératrice d'Autriche avait pensé avec raison que ces images d'angoisse et de torture assombriraient par trop la charmante fête qu'elle préparait à ses hôtes.

La chapelle du Ritterburg n'est pas une de ses moindres curiosités. C'est la même que saint Léopold fit construire au XIIe siècle à Kloster-Newbourg. On en a transporté tous les matériaux pièce par pièce. Ce monument s'encadre parfaitement dans tous ces souvenirs du temps passé.

Parmi les objets d'art, qui dans l'intérieur du château attirent l'attention, on remarque plusieurs tableaux du Canaletto, entre autres des vues de Schœnbrunn, la place du Graben, l'église des Capucins, etc.

L'impératrice Marie-Thérèse venait quelquefois à Laxembourg se délasser des fatigues du gouvernement, et se donner le plaisir de la chasse au faucon. Le Ritterburg n'existait pas alors.

Lorsque, dans l'embarras de trouver des divertissements nouveaux, le comité des fêtes conçut le projet de réunir dans une partie à Laxembourg tous les hôtes illustres du Congrès, l'idée d'une chasse au faucon se présenta naturellement. Dans le voisinage de ce château gothique, rien ne pouvait mieux s'harmonier avec le style de sa construction qu'un amusement emprunté précisément aux souvenirs et aux mœurs des siècles féodaux.

Le rendez-vous était donné sur les bords du lac, non loin d'un endroit marécageux servant de retraite à de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques. Au premier rang des chasseurs on distingue la belle impératrice d'Autriche, passionnée pour la chasse, et renommée pour son adresse merveilleuse; la gracieuse Élisabeth, impératrice de Russie, la reine Caroline de Bavière, sa sœur, puis une foule de dames, dont plusieurs dans l'élégant costume du XVIe siècle. Les souverains à cheval sont guidés par

l'empereur François dont la noble hospitalité est infatigable : au milieu d'eux, dans une calèche basse, est étendu l'énorme roi de Wurtemberg, célèbre autrefois par ses chasses magnifiques, et curieux d'assister à ce tranquille plaisir qui ne lui rappellera pas les fatigues et les périls auxquels il fut habitué.

Les piqueurs, revêtus de leur bel uniforme, s'avancent, tenant les chiens accouplés : viennent ensuite les fauconniers portant sur le poing les oiseaux, dont les yeux sont couverts d'un capuchon en cuir fortement attaché. Derrière eux, se presse la foule impatiente des spectateurs.

Arrivés près d'un endroit où les joncs et les roseaux dérobent la vue du lac, on fait halte : les chiens sont découplés et lancés dans le marais pour faire lever le gibier. L'air retentit de leurs aboiements réitérés : les yeux des chasseurs sont fixés vers le ciel, dans l'attente de cette lutte nouvelle pour eux.

Tout à coup, un superbe héron, au plumage cendré, part au milieu des roseaux, d'abord lentement, par bonds saccadés et pesants : puis, déployant son aile robuste, il s'élève rapidement dans les airs. A la vue de ce gibier, qui promet non pas une chasse facile, mais un véritable combat, les fauconniers donnent de l'escape, encouragent leurs oiseaux de la voix, et attendent, pour lancer le premier combattant, l'ordre de l'impératrice.

Le signal est donné : on enlève rapidement le capuchon : un des faucons est rendu libre. D'abord, il semble ébloui de l'éclat du jour. Du doigt, le fauconnier lui montre le héron fugitif. L'intrépide gerfaut secoue ses ailes, pousse un cri, puis s'élance avec la rapidité de l'éclair. Le héron effrayé s'efforce, mais en vain, de s'élever plus haut vers les nuages. Mais, dans son habile manœuvre, le faucon dirige son vol de manière à planer toujours au-dessus de sa proie. Chaque fois qu'elle veut monter vers le ciel, à l'instant il se présente menaçant, et l'oblige de descendre vers la terre. Veut-elle s'écarter du point où sont rassemblés les chasseurs? Prompt comme la foudre, il se présente devant elle, et la force à changer la direction de sa fuite : il la harcèle, la fatigue, l'éblouit par les battements réitérés de ses ailes, et la ramène enfin vers les spectateurs dont les yeux peuvent facilement saisir tous les détails de la lutte.

Le héron se décide enfin à résister. Immobile dans son vol, il présente à l'ennemi son long bec, acéré comme un glaive. Le faucon commence son attaque. Après avoir tourné rapidement autour du héron, il redescend vers la terre, remonte, et soudain se cramponne aux flancs de sa victime. Alors se livre un véritable combat corps à corps, avec ses fureurs et ses chances.

Le premier, le héron porte à son adversaire un

coup terrible, et le perce comme d'un poignard entre l'aile et le cou. Le gerfaut riposte et s'attache à son ennemi qu'il déchire de son bec crochu. Le héron redouble ses coups : obligé de combattre et en même temps de porter le faucon qui ne l'a pas lâché, il le perce avec acharnement et ne peut néanmoins s'en débarrasser. Le sang jaillit bientôt et vient rougir le plumage des deux oiseaux. Cependant le faucon ne porte plus que des coups rares et mal assurés. La victoire semble se déclarer pour son adversaire.

Quoique aveuglés par leurs épais chaperons, les faucons qui n'ont pas pris part à la lutte agitent leurs ailes et hérissent leurs plumes. Un piqueur s'avance portant un nouveau combattant. A son plumage d'un beau brun on reconnaît une femelle. Car il est à remarquer que, dans cette espèce, les femelles sont plus grandes, plus fortes, plus hardies que les mâles. Soudain le capuchon est enlevé : rapide comme la pensée, elle s'élance, et, dédaignant les fausses manœuvres, saisit le héron par le cou. Les fanfares des corps, les cris des chasseurs, les aboiements des chiens, font retenir les airs. En vain le héron cherche à résister. Le nouvel assaillant l'étouffe et lui enfonce ses griffes dans le dos, tandis que le premier, ranimé par le secours de sa femelle, a recommencé plus vivement son attaque. Quelque temps encore le malheureux oiseau s'épuise en bonds

incertains. Perdant ses forces avec son sang, il ferme ses ailes et se laisse tomber vers la terre. Les deux faucons poussent alors des cris de victoire, lui crèvent les yeux à coups réitérés, et, sans l'abandonner un instant, l'entraînent jusqu'aux pieds des fauconniers.

Selon l'antique usage de la vénerie, un piqueur s'avance et détache du cou ces plumes fines et élégantes, semblables à une aigrette naturelle. Il les remet à l'empereur Alexandre qui s'empresse d'en faire hommage à la belle impératrice d'Autriche. Les cors sonnent la fanfare de victoire, pendant que les oiseaux vainqueurs dévorent la victime, et qu'on s'empresse autour des fauconniers pour les féliciter.

Ce n'était là que le prélude d'une chasse plus importante pour laquelle rien n'avait été négligé. Le signal du départ est de nouveau donné : la foule des chasseurs et des spectateurs se dirige vers une autre partie du parc. Sur une large pelouse entourée de bois, est une vaste arène, préparée pour les tirés. Derrière, s'élève un amphithéâtre circulaire qui doit contenir les spectateurs invités par la cour. Les souverains et les hauts personnages auxquels l'honneur de la chasse est destiné, se placent de distance en distance : chacun d'eux est accompagné de quatre pages qui doivent charger les armes, pour éviter à ces illustres chasseurs même l'apparence de la fatigue. A côté des pages, sont des piqueurs

armés de lances, servant de sauvegardes contre toute espèce de danger.

Les battues générales avaient eu lieu dès la veille. Sur l'ordre de l'impératrice, les batteurs se rapprochent tous à la fois, et, au même instant, on voit déboucher, par toutes les issues du bois, une quantité innombrable de sangliers, de cerfs, de lièvres et de gibier de toute espèce, qui, en quelques instants, sont abattus par le plomb privilégié, aux grands applaudissements des spectateurs.

Mes amis et moi nous étions placés à peu de distance de l'impératrice d'Autriche, qui, tirant avec un mousquet seulement chargé à balle, et choisissant toujours pour but les lièvres ou quelque menu gibier, ne manquait presque jamais de l'atteindre.

Enfin ce feu de file, ou plutôt cette espèce de carnage, ne cessa que lorsque le nombre des animaux tués monta à plusieurs mille. Les fanfares des cors mêlées à la voix des batteurs, aux aboiements des chiens, firent de nouveau retentir la forêt. La terre était jonchée de gibier : le sang ruisselait. En vérité, après la noble lutte dont nous venions d'être témoins, il était difficile de ne pas avouer que les amusements de nos pères étaient bien supérieurs aux nôtres.

Ypsilanti paraissait émerveillé de l'adresse remarquable de l'impératrice d'Autriche et de la justesse de ses coups.

« Certainement, lui dis-je, on ne peut lui contester ce talent si rare chez les dames. Mais j'ai vu dans l'arsenal de Stockholm une longue carabine qu'on chargeait avec une balle de la grosseur d'un plomb à moineaux, et avec laquelle la reine Christine, assure-t-on, s'amusait, dans sa chambre, à viser des mouches qu'elle ne manquait jamais d'atteindre.

— C'est une chasse d'un nouveau genre, reprit Tettenborn, et une bien autre habileté. Il y a loin de cet innocent amusement à ce sentiment de vengeance sanguinaire qui, à Fontainebleau, la poussa à faire assassiner son écuyer Monaldeschi pour un motif qu'on n'a jamais connu. Mais cette fille des Gustave voulait être extraordinaire en tout, y compris son abdication, son abjuration et sa carabine. »

Quand la chasse fut terminée, la nuit arriva promptement. Tout à coup, par une espèce de magie, la pelouse et les allées du parc furent éclairées par d'énormes pots à feu qu'en Turquie on nomme machala, et qui projettent au loin une vive lumière. Au même instant, tous les appartements du Ritterburg parurent éclairés pour la réception des hôtes illustres qui allaient s'y réunir. Certes, quand l'empereur François fit construire ce château, pour qu'il rappelât exactement les idées de la féodalité, qui aurait pu prévoir qu'une aussi longue

nomenclature d'illustrations, depuis les empereurs jusqu'aux simples chevaliers, viendrait s'y presser dans un seul jour? Quoique les seules personnes munies de billets d'invitation eussent été admises à Laxembourg, le nombre en était si considérable qu'on avait peine à circuler dans les salons. Cette foule animée, cette profusion de lumières, formaient le contraste le plus curieux et le plus bizarre avec les sombres voûtes, les trophées d'armes, les vêtements et tous ces ornements du moyen âge.

La belle hôtesse couronnée fit, avec sa grâce accoutumée, les honneurs du manoir féodal. On servit à cette troupe de chasseurs et de chasseresses une magnifique collation, à laquelle succéda un concert d'une espèce particulière. Dans un coin de la grande salle, était placé un orgue d'une énorme dimension, et dont la construction, le son et les ornements rappelaient fidèlement ces machines à tuyaux d'airain et à soufflets, dont la piété de nos pères enrichissait les cathédrales au moyen âge. Aux sons graves de cet orgue se mêlait un accompagnement d'instruments à vent exécuté par des musiciens venus de la Bohême. On sait à quelle perfection la musique instrumentale y est parvenue. Pour compléter l'illusion, on avait choisi principalement quelques-unes de ces vieilles mélodies nationales, que la tradition seule a conservées d'âge en âge. Dans les intermèdes, des piqueurs, placés sur une tour qui

domine le château, faisaient entendre des airs de chasse qui ressemblaient à un écho du ciel.

Déjà plusieurs fois, dans les concerts, j'avais remarqué un jeune homme dont les yeux étaient couverts d'un bandeau noir et que guidait au travers de la foule une jeune dame d'une tournure charmante, mais dont un voile épais dérobait les traits aux regards. Je les aperçus non loin de l'orgue : ils paraissaient prendre un vif plaisir à la musique. Je demandai au comte François de Palfi, qui était assis auprès de moi, quels étaient ces deux jeunes gens qui semblaient plutôt attrister une fête qu'y prendre part.

« Ce jeune homme, me répondit-il, est le comte Hadick ; la dame qui l'accompagne est sa femme : leur histoire est bien intéressante.

« Liés d'une étroite amitié, cimentée par de longs et importants services, les comtes Hadick et Amady résolurent d'y joindre les liens plus forts de la parenté, en unissant leurs enfants à peu près du même âge. Théodore Hadick, seul rejeton de cette famille illustre, fut donc élevé avec la jeune Constance, qui, dès son enfance, se montrait aussi bonne qu'elle était belle. A quinze ans, les sentiments de ces deux jeunes gens étaient déjà ce qu'ils devaient être toute leur vie. Les châteaux des deux magnats étaient voisins l'un de l'autre : Constance, en assistant aux leçons de son jeune ami, apprit facilement tous ces exercices qui développent les grâces sans nuire à la

beauté. Ce qui les rapprochait encore, c'était une même et vive passion pour la musique, passion qui paraît innée chez les Hongrois. Dans tout le pays on les citait comme des modèles de perfection et de vertu : déjà leurs pères songeaient à fixer l'époque de leur prochaine union, lorsque la guerre éclata.

« Les lois de la Hongrie, vous le savez, obligent chaque noble à combattre personnellement pour la défense de la patrie ; et dans les grands dangers, quand la nation entière prend les armes, les magnats marchent, avec leur bannière, à la tête de leurs vassaux. Le comte Hadick, jaloux de l'honneur de sa maison, désirait vivement que son fils prît part aux combats qui allaient se livrer. Constance, dissimulant sa douleur, tout à l'avenir, à la gloire de son ami, vit avec courage les apprêts d'un départ que les chances de la guerre pouvaient rendre bien long et peut-être éternel.

« Impatient de se dévouer à son pays, Théodore pressait l'instant qui devait lui fournir l'occasion de se rendre plus digne encore de celle qu'il aimait : on fixa le jour de son départ. Mais, la veille, les fiançailles se firent au château ; et ce fut avec la certitude de posséder la main de Constance que le jeune comte, à la tête de ses vassaux, alla rejoindre à Pesth l'armée hongroise. Les résultats de cette guerre sont connus. Les Hongrois y conservèrent leur réputation de brillante valeur. Théodore, par plusieurs

actions d'éclat, mérita que le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse lui conférât sa croix, regardée comme une des plus honorables distinctions militaires.

« Mais tandis que la gloire comblait le jeune homme de ses faveurs, Constance, victime d'une maladie cruelle, était aux portes du tombeau. Atteinte d'une petite vérole maligne, longtemps elle fut entre la vie et la mort. Les médecins, en conservant ses jours, ne purent la préserver entièrement des atteintes du venin funeste et empêcher ce visage, que la nature avait fait charmant, de devenir presque hideux. On ne lui permit de contempler ses traits que lorsqu'elle fut en pleine convalescence.

« A cette vue, le désespoir la saisit, et, persuadée que Théodore ne pourrait plus l'aimer, elle appelait la mort de ses vœux.

« En vain son père et le comte Hadick cherchaient à la rassurer. Poursuivie par cette horrible crainte de ne plus être digne de son amant, elle repoussait toutes consolations : et cette jeune fleur mourait desséchée, sans que rien pût la rendre à l'espérance.

« Cependant, un matin, elle était dans les bras de son père qui la conjurait de vivre au moins pour lui : le domestique, qui avait accompagné Théodore à l'armée, entre précipitamment dans la pièce où elle se trouvait, et annonce que son maître le suit. Effectivement, on entendait la voix du jeune homme qui s'avançait en répétant :

« Constance, où es-tu, où es-tu ? »

« A ces accents si chers, l'infortunée, n'ayant pas la force de fuir, se couvre le visage avec son mouchoir et ses mains.

« Ah ! de grâce, Théodore, s'écrie-t-elle, ne m'approche pas. J'ai perdu ma beauté. Je n'ai plus rien, rien à t'offrir que mon cœur.

— Qu'ai-je entendu ? Mais regarde-moi, chère Constance.

— Non, non, tu frémiras en me voyant.

— Eh ! que m'importe, si ton amour est le même ? Constance, Constance, je ne puis plus te voir. »

« Elle lève les yeux, le regarde. Théodore était aveugle : un coup de feu l'avait privé de la vue.

« Ah ! mon Dieu, sois béni, s'écrie Constance en tombant à genoux ; Théodore, nous serons unis ! Tu pourras m'aimer encore ! Je serai ton guide, oui, je serai toujours la même comme aux premiers moments de notre amour ; tu pourras m'aimer encore. »

« Peu de temps après, ils furent mariés. Jamais couple, si digne d'être heureux, ne le fut peut-être plus réellement. Partout, la comtesse conduit son époux sans le quitter un seul instant. Elle l'entoure des soins les plus délicats : son amour semble puiser une nouvelle ardeur dans sa triste position. Si vous lui voyez toujours ce voile, ce n'est pas qu'elle re-

doute de montrer des traits défigurés, mais elle craint que les remarques de la foule sur la perte de sa beauté ne viennent attrister le cœur de l'époux qu'elle adore.

« La passion du jeune comte pour la musique semble être devenue plus forte depuis qu'il a perdu les jouissances de la vue. Il assiste régulièrement à tous les concerts : toujours à ses côtés est sa fidèle compagne, qui ne semble vivre que pour lui. »

Le comte terminait cette touchante histoire, quand le concert s'achevait. On ouvrit les fenêtres : sur le lac même était préparé un magnifique feu d'artifice. Les gerbes de feu qui se croisaient et se réfléchissaient dans l'eau, les barques nombreuses pavoisées et illuminées, cette masse de lumières, se détachant sur le fond sombre des arbres de la forêt, le bruit des cors se mêlant aux éclats des bombes et des fusées, tout cet ensmble produisit un effet vraiment magique.

Enfin, après cette journée si bien employée, on songea à regagner Vienne, pour recommencer encore le lendemain à parcourir ce cercle inépuisable de plaisirs et de fêtes.

X

La Pologne. — Projet pour son indépendance. — Le comte Arthur Potocki. — Le prince de Ligne et Isabey. — La maison du prince de Ligne sur le Kalemberg. — Conversation intime et souvenirs. — L'impératrice Catherine II. — La reine Marie-Antoinette. — Mme de Staël. — Casanova.

Je me laisse aller dans ce récit à mes seules impressions, et je me borne à rassembler des notes sans prétentions : entraîné par le charme de mes souvenirs, leur exactitude et leur fidélité me seront, j'espère, des titres à l'indulgence.

Je devais passer la journée avec le prince de Ligne à sa maison du Kalemberg. En arrivant chez lui, j'y trouvai M. Nowosilitzoff, homme d'État d'un véritable mérite, et placé très-avant dans la confiance de l'empereur de Russie. Alexandre por-

tait alors, disait-on, le plus vif intérêt au sort futur de la Pologne. La constitution de ce pays, son organisation, ses institutions qui devaient le replacer au rang des nations européennes, sa destinée enfin, étaient une des plus graves questions soumises aux délibérations du congrès. Conseiller intime du czar, membre du gouvernement provisoire de Varsovie, M. Nowosilitzoff travaillait en ce moment à la rédaction de la constitution que l'empereur voulait donner à son nouveau royaume.

Le prince de Ligne professait une vive sympathie pour la Pologne. Il admirait, chez elle, ces mœurs chevaleresques et hospitalières, et cette franchise qui forment les principaux traits du caractère polonais. A cette admiration se joignait sa reconnaissance pour une nation qui l'avait jadis admis dans les rangs de sa noblesse. Aussi, écoutait-il attentivement le développement des projets d'Alexandre, projets auxquels il était permis de croire alors. Quant à moi, le sujet m'intéressait comme tout ce qui touche à ce pays où j'avais passé quelques-unes des plus belles années de ma jeunesse.

« Après tant d'efforts inouïs, disait M. Nowosilitzoff, après tant d'espérances déçues et de dévouements sans résultat, la Pologne va respirer enfin. Longtemps abusés par cet homme qui eut le malheur de donner sa volonté pour règle, sa puissance pour preuve, et ses succès pour raisons, les Polonais ont

pu croire à des promesses qui devaient faire revivre leur nationalité.

— Il n'est aucun peuple, dit le prince, qui ne se fût consolé de ses sacrifices par une si noble illusion.

— Sans doute : mais, ramenant sans cesse leurs pensées sur les temps brillants de leur histoire, ils rêvent pour leur patrie l'attitude fière et indépendante que lui avaient donnée les Batori, les Sigismond, les Sobieski : et dans ce beau songe du passé, en s'abusant sur l'état politique actuel de l'Europe, ils ne veulent pas seulement s'arrêter à leur position géographique.

— Oh oui ! elle leur laisse encore un pays qu'ils ne peuvent appeler une patrie.

— Ils n'en retrouveront une que par nous, et seulement avec nous, reprit le conseiller. La Pologne, complétement indépendante et organisée sur les bases si périlleuses de ses vieilles constitutions, n'aurait qu'une existence éphémère : en elle serait le germe de sa destruction. Formera-t-elle un camp permanent au centre de l'Europe pacifiée ? ou bien armera-t-elle tous ses enfants, nomades comme les anciens Sarmates, pour suppléer par des remparts vivants aux limites naturelles, aux forteresses qui lui manquent ? Il lui faut un appui pour assurer son indépendance. La vérité, je le sais, ne triomphe qu'avec lenteur de la puissance des préjugés : mais que peut-

on opposer à une évidence désormais palpable? L'espérance d'un meilleur avenir, espérance qui ne trouverait de défenseurs que parmi des êtres irréfléchis auxquels le souvenir des désastres de leur patrie n'a pas rendu le sang-froid et la raison?

— Burke a dit quelque part, reprit le prince, que le partage de la Pologne coûterait bien cher à ses auteurs : il eût pu même ajouter aux défenseurs de cette nation ; car il est probable que la part active prise par Napoléon aux affaires de la Pologne, n'a pas peu contribué à sa chute. Puissent les projets d'Alexandre être exempts d'une semblable fatalité! Tout dépendra des garanties qu'il donnera au maintien de la nationalité polonaise. Un peuple peut se résigner à être vaincu ; mais à être humilié, jamais.

— La sollicitude de l'empereur pour ses nouveaux sujets ne saurait être équivoque : jetez les yeux sur ce manuscrit : c'est la constitution du royaume de Pologne. Il est corrigé de la main même d'Alexandre. Vous verrez que si les grandes pensées viennent du cœur, il y a ici les plus forts témoignages de la noblesse du sien. Les lois et la constitution du royaume seront, pour la paix de l'Europe, la clef de voûte. »

Effectivement, quelques pages qu'il nous lut de ce manuscrit faisaient le plus grand honneur aussi bien à l'homme d'État qu'au philanthrope. Heureuse la

Pologne si une fausse politique n'eût pas frappé de stérilité tous ces rêves d'un moment (1) !

Nous fûmes interrompus dans le commentaire dont le conseiller privé faisait suivre cette lecture, par l'arrivée du comte Arthur Potocki, jeune ami du prince de Ligne. Bien qu'il fût Polonais et animé pour son pays des plus généreux sentiments, sa présence donna assez d'ombrage à M. Nowosilitzoff pour le décider instantanément à rouler son manuscrit sans ajouter un seul mot ; il prit congé de nous bientôt après.

Le comte Arthur Potocki, fils du comte Jean, un des hommes les plus instruits de l'Europe, et de l'illustre famille de ce nom, avait une physionomie noble et agréable, une taille élégante, et un esprit cultivé. Dans l'âge des plaisirs et de la frivolité, il se faisait remarquer par un jugement solide, des connaissances variées, et la politesse la plus exquise. Que faut-il de plus pour réussir ? Aussi était-il alors un des hommes les plus à la mode à Vienne, et le

(1) Dans un mémoire qu'il écrivait vingt-six ans auparavant, en 1788, le prince de Ligne avait discuté avec sagacité les questions qui dès lors se rattachaient au sort de la Pologne : le préambule peint avec un rare bonheur d'expression le caractère polonais, et donne une haute idée du charme des images que l'auteur savait répandre sur ses brillants tableaux.

« Qui n'aimerait, s'écrie-t-il, la Pologne, les Polonais, et surtout les Polonaises, l'esprit, le courage des uns, la grâce et la beauté des autres, etc., etc. »

mieux fait pour l'être partout. Le prince de Ligne aimait beaucoup Arthur, qu'il appelait son Alcibiade, et qui, en revanche, adorait ce vieillard si gai, si spirituel, si obligeant pour la jeunesse.

« Tout est disposé pour le carrousel impérial, dit le jeune comte : il aura lieu irrévocablement la semaine prochaine. Et je vous apporte, mon prince, les billets que le grand maréchal Trauttmansdorff m'a chargé de vous remettre. Ce sera un des plus brillants spectacles qu'on ait jamais vus.

« Demain soir, tout ce que Vienne renferme de personnes distinguées doit se rendre à la cour pour y voir des tableaux vivants. Isabey en a disposé les effets. Ils seront suivis de romances chantées et mises en action par les plus jolies femmes de la cour : la belle duchesse de Sagan, la princesse Paul Esterhazy, la comtesse Zichy et tous nos élégants. N'y manquez pas, messieurs : hâtez-vous de mettre à profit ces heures joyeuses. On parle de fixer au 15 décembre la clôture du congrès.

« A demain donc : nous nous retrouverons. Que ce soit la pensée de tous vos instants comme ce sera la mienne. »

Et, sans plus attendre, il nous quitta.

« C'est aujourd'hui, me dit le prince, que vous venez avec moi passer quelques heures à ma maison du Kalemberg. Avant de nous y rendre, vous ne refuserez pas de m'accompagner chez Isabey. Je dois

y poser ce matin pour mon portrait. Pendant cette heure de torture, vous aurez le loisir d'y examiner une galerie de portraits dont son salon est orné. Isabey, c'est le congrès fait peintre. Venez : sa parole est aussi spirituelle que son pinceau. »

Nous arrivâmes bientôt à la demeure que l'artiste occupait dans Leopoldstadt. Au-devant de cette maison était placée une barrière pour éviter l'encombrement des voitures qui s'y pressaient à toute heure.

En arrivant à Vienne, Isabey avait été précédé par une réputation méritée. Présenté à Marie-Antoinette par le duc de Serent, il avait, à peine âgé de vingt ans, fait le portrait de cette belle et malheureuse reine, qui l'accueillait avec la plus grande bonté et ne l'appelait que son petit Lorrain. Plus tard, peintre particulier de Napoléon, il avait reproduit tous les traits des hommes célèbres de l'empire, et des femmes si belles qu'on admirait alors. On sait aussi que c'est lui qui dirigeait les fêtes de cette ère si brillante et si rapide.

A Vienne, toutes les célébrités européennes briguaient l'honneur d'occuper ses pinceaux. A peine pouvait-il suffire à toutes les demandes. Le nombre de portraits qu'il fit à cette époque est prodigieux, et prouve que son talent était aussi fécond que gracieux. Chaque fois qu'il s'agissait d'organiser ces divertissements dont le congrès était le prétexte, on pense bien que la présence de l'artiste qui avait

donné les dessins du couronnement était considérée comme une bonne fortune. On ne faisait rien sans le consulter.

« C'est M. de Talleyrand, disait-il, qui lui avait inspiré l'idée de se rendre à Vienne, et c'est à ce voyage que les arts sont redevables de son remarquable et historique dessin représentant *une Séance des plénipotentiaires au congrès*. La chute de Napoléon lui avait presque enlevé toutes ses places. Un jour, dans le cabinet de l'homme d'État qui passait alors pour avoir contribué puissamment à cette grande catastrophe, il se plaignait des conséquences d'une restauration qui, pour lui, était une cause de ruine. Sous les yeux de M. de Talleyrand se trouvait la gravure de la paix de Munster, d'après le tableau de Terburg. Le montrant du doigt à l'artiste : « Un congrès va s'ouvrir à Vienne, lui dit-il, allez-y. »

Ce peu de mots furent pour Isabey comme un trait de lumière : dès lors, sa résolution fut arrêtée. Il trouva dans M. de Talleyrand les encouragements les plus bienveillants et les plus flatteurs.

Lorsque le prince Eugène arriva au congrès, une de ses premières visites fut pour Isabey. Dans sa fausse position, il était heureux de revoir quelqu'un qui lui rappelât les temps de sa jeunesse. Par la gaieté de ses souvenirs, le peintre dissipait souvent les chagrins du prince. Quelque temps après, ce

fut encore Eugène qui amena chez lui l'empereur Alexandre.

La conversation d'Isabey était vive et piquante. Elle s'animait quand il racontait les merveilles du couronnement, dont il avait ordonné les magnificences, ou les joies intimes de la Malmaison.

Déjà, en 1812, dans un voyage qu'il avait fait en Allemagne, Isabey, se trouvant à Prague, avait esquissé un portrait du prince de Ligne, esquisse qu'il a conservée et qui se voit dans son atelier. On y retrouve cette noblesse de physionomie, cette finesse de regard que, malgré ses soixante et dix-huit ans, on admirait encore chez le modèle. Le prince ne connaissait alors Isabey que par ses ouvrages. Un matin, il se rend chez lui : l'artiste était sorti. Son album était entr'ouvert près de son chevalet. Comme carte de visite, le prince-poëte prend une plume, et sur une feuille blanche écrit une dizaine de vers légers et faciles dans lesquels il caractérise le talent d'Isabey et qui se terminent ainsi :

Il fait autant d'honneur aux arts qu'à sa patrie,
Et, par cet impromptu, moi, je suis peintre aussi.

Cet hommage du prince de Ligne n'est qu'une des richesses de l'album d'Isabey. Tous les personnages importants de l'Europe, ministres, généraux, artistes, grandes dames, ont pris également plaisir à y consigner le témoignage de leur estime et de leur sympathie.

Isabey était logé magnifiquement, comme autrefois Benvenuto Cellini au Louvre. Son atelier, entièrement tapissé des esquisses de ses dessins, de ses portraits ébauchés, semblait une lanterne magique où apparaissaient tour à tour les notabilités réunies en ce moment au congrès.

L'heure que lui donna le prince me parut courte : de temps en temps, le travail était interrompu par quelque mot piquant ou par quelque observation fine et enjouée. La conversation roulait principalement sur cette petite aventure du *saut du mouton*, qui occupa tout Paris à l'époque du consulat, et à laquelle l'opinion publique ajoutait une foi opiniâtre malgré les démentis d'Isabey : la voici telle qu'on la racontait à cette époque.

Bonaparte, on le sait, avait l'habitude de marcher les bras croisés et la tête légèrement penchée en avant. On était à la Malmaison : Isabey et les jeunes aides de camp du premier consul jouaient au cheval fondu sur la pelouse. Emporté par l'ardeur du jeu, Isabey avait déjà sauté par-dessus la tête de la plupart d'entre eux, lorsqu'au détour d'une allée, il en avise un dernier qui, dans la position requise, semblait attendre qu'on le franchît. Le sauteur poursuit sa course sans regarder, mais prend si mal son élan qu'il n'atteint qu'au cou du personnage. Renversés par le choc, tous deux roulent sur le sable ; c'était Bonaparte. A cette époque, il n'avait pas encore

réfléchi à la possibilité des chutes : aussi, disait-on, rétif à cette première leçon, il s'était relevé écumant de colère, et tirant son épée il s'était précipité sur le malencontreux sauteur. Isabey, heureusement plus leste à courir qu'à sauter, s'était promptement enfui jusqu'aux fossés qui bordent la route ; et là, la frayeur lui donnant des ailes, il avait franchi tout d'un trait le parapet, et, parcourant, toujours à la course, le trajet de la Malmaison à Paris, il ne s'était arrêté qu'à la grille des Tuileries.

On ajoutait qu'il s'était rendu aussitôt à l'appartement de madame Bonaparte, qui, après avoir beaucoup ri de sa mésaventure, lui avait conseillé de se tenir caché dans le premier moment. Et il avait fallu, rapportait-on, tout l'esprit et la bienveillance angélique de Joséphine, joints à son ascendant sur Napoléon, pour apaiser son courroux et obtenir le pardon du peintre.

Bonaparte, en ce moment, n'était encore que consul à vie : mais déjà l'on pouvait pressentir l'empire. Cette partie de la société parisienne qui ne voyait pas sans ombrage le retour aux anciennes idées, avait accueilli avec avidité l'anecdote de la Malmaison. Les dénégations d'Isabey, qui s'empressa d'en démentir toutes les circonstances, n'avaient alors que peu de partisans : on trouvait l'aventure piquante, on s'obstinait à y croire.

Dans le cours de notre conversation avec Isabey,

le prince de Ligne le pressait vivement à ce sujet, comme si la chute *définitive* de Napoléon eût dû lui rendre toute liberté et toute franchise. Isabey se défendait toujours avec non moins de vivacité.

« Cette aventure de la Malmaison, nous dit-il, est controuvée de tous points : elle est ridicule. C'est une des folies semi-historiques qui m'ont le plus affligé. On donnait aussi à Napoléon un caractère qui n'était pas le sien. Quand cette histoire courut dans Paris, je ne l'avais vu depuis plus de six semaines. A peine en fus-je informé, ainsi que des circonstances minutieuses qu'on y rattachait, que je me rendis à Saint-Cloud. Dès que le premier consul m'aperçut, il vint à moi. Je n'eus pas de peine à le convaincre que je n'étais pour rien dans cette fable : elle n'allait à rien moins qu'à me perdre auprès de lui. Napoléon m'accueillit avec beaucoup de bonté et me rappela le mot si connu de Turenne qui, frappé par son valet, se contenta de lui dire : « Quand c'eût été George, il ne fallait pas frapper « si fort. »

« Mais, quoiqu'on les réfute, les mensonges qui plaisent à la malignité publique, se répètent et finissent par rester de quasi-vérités.

— Ma foi, lui dit le prince, je ne sais si, à votre place, j'aurais pris tant de peine pour démentir cette fable : si on me l'eût prêtée, je l'aurais peut-être acceptée. Il eût été piquant, en effet, de sauter ainsi

sur les épaules de celui qui sans façon sautait si bien sur les épaules des autres. »

On parla ensuite du jeune Napoléon dont nous avions admiré le portrait à Schœnbrunn quelques jours auparavant.

« Cet enfant, nous dit Isabey, n'est préoccupé que d'un seul souvenir, celui de son père. Un jour qu'il posait, on entend un bruit de trompettes : c'était la garde hongroise qui passait dans une des cours. Aussitôt, il s'échappe de son siége, court à la fenêtre, revient, et me prenant par la main :

« Ah! tenez, s'écrie-t-il, voilà les lanciers de papa qui passent. »

Le portrait du prince de Ligne était déjà assez avancé pour qu'on pût juger de la ressemblance. J'en félicitai l'artiste. Tous ceux qui ont connu l'admirable vieillard l'ont trouvé là tout entier.

Bientôt après, nous reprîmes gaiement le cours de notre petit pèlerinage.

Le Kalemberg est une montagne qui domine Vienne et lui sert pittoresquement de point de vue. C'est là que, depuis longtemps, le prince avait fixé sa résidence d'été, délicieuse retraite consacrée aux Muses, aux plaisirs et à cette société choisie que sa renommée et le charme de son entretien y attiraient sans cesse auprès de lui.

Chemin faisant, nous parlâmes des plaisirs de Vienne : il m'en fit une vive et rapide peinture ;

car c'est de lui qu'on eût pu dire ce qu'il disait de Casanova : *Chaque mot est un trait, et chaque pensée un livre.*

« Pour décrire convenablement les féeries qui se succèdent ici sans interruption, disait-il ; ne faudrait-il pas un autre Arioste, ce magicien de la poésie ? En vérité, je ne serais pas étonné que le comité des fêtes ne fit prochainement publier, à son de trompe, par les villes et les villages de la monarchie, qu'un prix sera décerné à l'homme assez heureux pour trouver aux monarques assemblés ici un nouveau plaisir.

— Mais pour se plaire à Vienne, mon prince, il faudrait savoir l'allemand un peu mieux que les étrangers ne le savent d'ordinaire : ce qui les empêche de saisir les nuances des joies et des mœurs d'une classe de la population qui, pour n'être pas la première, n'en est pas moins intéressante à étudier. Je citerai, à ce sujet, la réponse que fit Bacon à un jeune homme qui, ne sachant aucune langue étrangère, le consultait sur ses projets de voyages : « Allez à l'école, mon ami, et non pas voyager. »

— Qu'eût-il donc dit à Métastase, me répondit-il en riant, lui qui, après vingt ans de séjour à Vienne, n'y avait encore appris que vingt mots allemands, ce qu'il disait être suffisant pour sauver sa vie en cas de besoin. Du reste, vous trouvez votre langue française la seule adoptée ici, non-seulement

dans la société et les réunions de plaisirs, mais encore dans les conférences du congrès. Cet hommage devait être rendu à son universalité et à sa précision. Il fallait bien un moyen de communication générale entre tant d'étrangers qui, sans cela eussent fait du congrès une tour de Babel.

— Ajoutez, mon prince, que nulle autre langue n'est plus heureusement complice de ces malicieux à-propos, de ces expressions vives qui ressemblent, si l'on peut s'exprimer ainsi, à l'explosion d'une bouteille de vin de Champagne, témoin la réponse que vous avez faite dernièrement au baron de ***.

— Ah ! oui : ce geai, paré d'un chapeau brodé qui, l'autre jour, se précipite à ma rencontre en me criant :

« Félicitez-moi, M. le maréchal, l'empereur vient de me faire général. »

— Vous *nommer* général, lui avez-vous répondu, cela se peut ; mais vous *faire* général, c'est impossible. »

Tout en parlant ainsi de mille bagatelles, qui dans sa bouche devenaient des sujets intéressants, il passait rapidement en revue les sommités de la société, les hommes d'État, les militaires, les femmes.

« Ce congrès, me dit-il, où les intrigues de tout genre se cachent sous les fêtes, ne ressemble-t-il pas à *la folle journée?* C'est un imbroglio où les Al-



mavivas et les Figaros abondent. Quant aux Basiles, on en trouve partout. Plaise à Dieu qu'on ne dise pas plus tard avec le gai barbier :

« *Mais enfin qui trompe-t-on ici?*

Je lui parlai, à mon tour, des projets d'Ypsilanti et de ses espérances pour la régénération de la Grèce.

« Jeune, ardent, spirituel, il est appelé sans doute à de belles destinées, et sa gloire pourra bien égaler l'illustration historique de sa famille.

— Il est vrai que tous les hommes d'État doivent prendre intérêt à cette cause de la Grèce, ne fût-ce que par les larmes qu'elle leur a coûté.

— Larmes de joie, sans doute, mon prince, pour les brillants souvenirs qu'elle nous a légués.

— Non pas précisément : mais pour les férules que l'étude du grec leur a values au collége.

« Écartons le côté plaisant, ajouta-t-il ; oui, je voudrais qu'on travaillât, dans ce moment de paix générale, à tirer du joug des musulmans au moins l'Archipel, en les menaçant de l'indignation universelle ; les armes à la main, s'ils n'y consentaient pas. Bientôt, les arts reviendraient chercher leur berceau sous ce beau ciel. Entourée de puissances qui lui garantiraient sa stabilité et son repos intérieur, la Grèce redeviendrait une noble contrée où l'Europe affluerait, et sur les débris de sa riante mythologie, ce peuple pourrait relever encore un

temple à l'hospitalité. Heureux d'avoir secoué ses chaînes, il saurait conserver le bien précieux qu'il aurait recouvré. Et alors, à l'exemple de Cicéron et des Romains qui se destinaient aux sciences et aux emplois publics, la jeunesse irait encore puiser à leur antique source les secrets de l'éloquence, et les préceptes de la philosophie. »

Aux derniers mots de cette poétique digression, nous entrions dans la cour de sa modeste résidence. La maison était petite, mais commode. Le prince de Ligne eût pu sans peine y réaliser le vœu de Socrate en la remplissant de vrais amis. Elle avait été bâtie sur l'emplacement d'un monastère fondé en 1628 par Ferdinand II : Léopold le rétablit après le siége de Vienne : Joseph Ier l'agrandit : Joseph II le supprima. Depuis, le prince l'avait acheté.

Sur la porte principale est gravée sa sentence favorite :

Quò res cumque cadunt, semper stat linea recta.

Sur le côté qui fait face au Danube, se trouvent neuf vers français de sa composition : l'un d'eux exprime énergiquement le calme de sa belle âme :

Sans remords, sans regrets, sans crainte, sans envie.

« Je sens si bien le vide de presque tout, répétait-il souvent, que je n'ai pas grand mérite à n'être ni envieux, ni méchant, ni glorieux. »

Il me conduisit d'abord dans son jardin.

« Je dérogerais, me dit-il, à l'usage de tout propriétaire, si je ne débutais par vous faire connaître tous les détails de ma principauté. Mais, comme ma maison et son enclos ne sont guère plus spacieux que le domaine alloué par le peuple au président de la république aérienne de Saint-Marin, le tour en sera fait en moins de temps que n'en prendrait un acte de contrition mentale. Néanmoins, telle qu'elle est, c'est ici qu'échappant au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs, à cette foule de Majestés et d'Altesses, je jouis enfin de moi-même. Ici je viens prendre un bain d'air et puiser de nouvelles forces que je dépense chaque soir dans les joies incessantes du congrès. »

Au bout du jardin, ouvrant la porte d'un pavillon suspendu sur le Danube, d'où l'on découvre Vienne dans toute son étendue :

« C'est d'ici, me dit-il, que Jean Sobieski s'élança à la tête de ses braves Polonais, et, avec moins de trente mille hommes, sauva l'empire en culbutant toutes les forces ottomanes commandées par le grand vizir Kara-Mustapha. Le coup d'œil de ce héros était si rapide et si sûr, qu'à la vue des dispositions ennemies il dit froidement aux généraux qui l'entouraient qu'elles étaient mauvaises et qu'il battrait infailliblement l'ennemi. On ne pouvait pas dire de lui ce que l'on dit vulgairement des rois :

quand ils ont assisté de loin à une bataille, on proclame qu'ils l'ont gagnée en personne : en *personne* d'accord ; mais non en *présence*. Sobieski les gagnait et en présence et en personne.

« Que j'aime la lettre qu'il écrivait à la reine sa femme, le lendemain de sa victoire, et qu'il data de la tente même du grand vizir ! Quelle vraie grandeur sans fausse modestie dans ces mots : « Que « la chrétienté se réjouisse et rende grâces au « Seigneur ; les infidèles ne pourront plus dire « en nous insultant : Où est votre Dieu mainte- « nant ? »

« Sobieski possédait un des plus grands talents du général d'armée : il savait inspirer la confiance à ses troupes. La cavalerie polonaise, accourue au secours de Vienne, avait l'air martial ; montée sur les plus beaux chevaux, elle portait les plus riches armes, Mais il n'en était pas de même de l'infanterie : un régiment de cette arme, particulièrement, était dans un état de dénûment tel que le prince Lubomirski conseilla au roi de ne lui faire passer le Danube qu'à la nuit pour l'honneur de la nation. Mais Sobieski répondit en souriant : « Tels que vous les voyez, ils sont invincibles, ils ont juré de ne se servir que de vêtements conquis sur l'ennemi. » Dans la dernière guerre, ils ne portaient que des habits turcs.

« Si le mot n'habilla pas les soldats, il fit mieux :

il courut de rang en rang : le régiment fit des prodiges de valeur.

« Vous savez comment, après ce brillant fait d'armes, qui fut le signal de la délivrance de Vienne, on appliqua au héros polonais, ce que le pape Pie V avait dit de don Juan d'Autriche après la bataille de Lépante :

« *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean.* »

« Oh ! l'admirable citation.

— L'Autriche avait sans doute oublié l'application de cette sentence reconnaissante, mon prince, quand elle effaça plus tard du rang des nations de l'Europe la patrie de ses libérateurs.

— Allez-le lui rappeler, et grand bien vous fasse ! Mais attendez-vous aussi qu'en manière de compensation, elle répondra à l'avocat des Polonais : Vous nous faites bien valoir le salut de Vienne en 1683 : nous en sommes certainement très-reconnaissants ; mais toutes les fois que vous nous en parlerez, nous vous dirons que la maison d'Autriche vous a délivrés de la Suède qui vous avait conquis sous le règne de son Charles-Gustave : partant, nous sommes quittes.

— A cela, mon prince, la Pologne répliquerait et par droit d'ancienneté et par nombre de services, que les secours prêtés par elle à la maison d'Autriche, notamment sous son fondateur Rodolphe de

Hapsbourg, n'ont pas peu contribué à la placer au rang des plus puissantes de l'Europe. Quoi qu'il en soit, dans cet acte inique, l'Autriche a fait ce que fait dans la fable de Lafontaine le chien qui porte au cou le dîner de son maître ; elle est intervenue pour prendre sa part de la dépouille : il eût été plus noble et plus politique d'empêcher la spoliation. »

Il était trois heures : on servit, dans un petit appartement attenant à la bibliothèque, quelques provisions que le prince avait fait placer dans sa voiture. Nous nous mîmes à table, et nous commençâmes un des plus charmants dîners dont mon cœur ait gardé le souvenir. Le prince aimait à conter ; il contait si bien et avec tant de charme, il me voyait si heureux de l'entendre, il jouissait si bien du plaisir qu'il me faisait, que sa riche mémoire s'épanchait sans le moindre effort.

« Un de mes plus délicieux souvenirs, disait-il, est celui de mon premier voyage en France, quand j'arrivai porteur de l'heureuse nouvelle de la bataille de Maxen. Ce fut une entrée en scène entièrement de mon goût. Je fus reçu à Paris comme à Versailles et à Trianon, par le baron de Bezenval, le comte de Vaudreuil, le comte d'Adhémar, la princesse de Lamballe, la fascinante Jules de Polignac : puis, tout d'abord, je me trouvai avec Laharpe chez Mme Dubarry, avec d'Alembert chez Mme Geoffrin, avec Voltaire chez Mme Dudeffand...

Mme Dudeffand, la femme de son temps qui posséda peut-être le plus de grâces naturelles et d'enjouement solide. »

Avec quelle variété de coloris il me dépeignit ensuite toutes les personnes célèbres qui, pendant sa longue carrière, l'avaient honoré de leur amitié : l'impératrice Catherine, qu'il appelait *sa gloire vivante ;* l'empereur Joseph II, *sa providence visible ;* Frédéric II, *son immortalité;* puis l'infortunée Marie-Antoinette dont il raconta mille traits charmants, revenant avec complaisance sur les tableaux de cette cour de France où il reçut l'accueil le plus distingué.

« Le goût du plaisir et l'attrait de la société, me disait-il, m'avaient conduit à Versailles; la reconnaissance m'y ramena. Mon enfant, jugez si j'ai pu m'abandonner à l'illusion, cette reine du monde. Présenté au comte d'Artois, il commence avec moi en frère de roi, et finit comme s'il était le mien. Plus tard, je me trouve à l'entrevue de Joseph II et du roi de Prusse : Frédéric s'aperçoit de mon adoration pour les grands hommes : je vais à Berlin. Mon fils Charles épouse une Polonaise ; me croyant au mieux avec l'impératrice de Russie, on s'imagine que je puis être roi de Pologne : on me fait Polonais. J'arrive en Russie : la grandeur, la simplicité de Catherine me captivent le cœur. Je suis désigné par elle pour l'accompagner dans ce voyage en Tau-

ride qui semble plutôt appartenir à la fable qu'à l'histoire. En faveur de mon goût pour les Iphigénies, elle me donne l'emplacement du temple où la fille d'Agamemnon était prêtresse. Enfin, les bontés paternelles de l'empereur François Ier, maternelles de la grande Marie-Thérèse et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II, la confiance et l'amitié de Laudon, de Lascy; la société intime de l'adorable Marie-Antoinette, l'intimité de Catherine *le Grand*; la bienveillance du grand Frédéric; mes conversations avec Jean-Jacques Rousseau, mon séjour à Ferney près de Voltaire; et, pour terminer gaiement tout cela, les prodiges et les joies du congrès après les grands événements des vingt dernières années; voilà ma vie! Mes mémoires seraient bien intéressants... Cependant j'ai vu la calomnie, l'ingratitude, l'injustice s'attaquer à tout ce que j'avais aimé et admiré. Ah! si j'écrivais mes souvenirs, ce serait pour moi seul. »

Il parut méditer quelques instants.

« Non, reprit-il, la sottise et la méchanceté ne respectent rien. Elles ont cherché à ternir, à souiller chez Catherine la grandeur qu'on admire, chez Marie-Antoinette la grâce et la bonté qu'on adore. Oh! la France a quelques pages de ses annales qu'un jour elle voudra déchirer. Après avoir indignement calomnié la plus belle, la plus sensible des reines, dont personne mieux que moi n'a pu

apprécier le cœur qui était celui d'un ange, et dont l'âme sans reproche fut aussi pure, aussi blanche que son visage, des cannibales ont pu l'immoler en holocauste à leur liberté sanguinaire! »

A ces mots, sa voix s'altéra, ses yeux se remplirent de larmes : et je ne pourrais rendre qu'imparfaitement l'expression touchante de son noble visage. Les larmes d'un pareil ami, d'un vieillard et d'un sage, étaient pour Marie-Antoinette la plus éloquente apologie.

Muet, attentif, attendri, j'écoutais avec recueillement ces détails tour à tour légers et pleins de sensibilité. Il me semblait assister à toutes ces scènes dont il avait été l'acteur ou le témoin. Son imagination féconde, son expression pittoresque m'y transportaient avec la rapidité de la pensée : par un coup de baguette magique de sa brillante parole, rétrogradant d'un demi-siècle, nous étions en plein Versailles, en plein ermitage. Ce passé, déjà si éloigné, était redevenu le présent ; il le faisait revivre à mes yeux par sa fascinante évocation. C'était un songe éveillé. Je l'entraînai dans sa bibliothèque.

« Voici, me dit-il, mon cabinet de travail : ici je ne suis pas importuné par tous ces perroquets qui m'assiégent à ma petite maison du rempart. Ici, en toute liberté, je laisse errer ma plume au gré de mon imagination, de mon caprice. »

Et il me montra un grand nombre d'ouvrages de sa composition et de manuscrits divers.

« Tout ceci est pour moi, *pour mon cœur*. Ce sont mes *écarts*. »

Je lui demandai encore s'il comptait faire participer le public à ces leçons de son expérience.

« Non, non, me répondit-il, j'ai trop souvent éprouvé que, dans ce monde, la réputation dépend des gens qui n'en ont pas. Et qu'est-ce donc que la gloire, devant laquelle on se prosterne, et qu'on poursuit de ses vœux ? Le même jour la voit naître et mourir, tant la vie est courte. Ypsilanti, dont nous parlions tout à l'heure, a glorieusement perdu son bras : qu'il entre dans un salon ; on l'entoure, on le montre, on dit à quelle bataille il s'est signalé. Aujourd'hui c'est un jeune héros : encore quelques printemps (et ils passent bien vite), on l'appellera le vieux manchot.

« Jamais réception fut-elle plus belle que celle de Mme de Staël à Vienne, il y a six ans ? Son arrivée et son séjour firent, en quelque sorte, époque, puisque, dans un certain monde, on dit encore : « Lorsque Mme de Staël était ici. » Eh bien ! à cet engouement j'ai vu succéder rapidement une critique qui était loin d'être bienveillante. Cependant s'il est quelque chose qui ne soit pas vain dans ce monde, c'est l'admiration : mais combien dure-t-elle ? Dans les premiers moments, Mme de Staël

entraîna tous les cœurs, subjugua tous les esprits.

— Non pas par ses attraits, mon prince, car jamais sa figure, même dans ses portraits, ne m'a paru assez belle pour plaire.

— Il est vrai : elle n'a jamais pu avoir un visage agréable : sa bouche et son nez étaient laids. Mais ses yeux superbes exprimaient à merveille tout ce qui se succédait dans cette tête si riche en pensées élevées ou énergiques; ses mains étaient belles; aussi avait elle le soin de les mettre en évidence par l'habitude qu'elle avait contractée de tourner continuellement entre ses doigts une branche de peuplier garnie de deux ou trois feuilles, dont le frémissement était, disait-elle, l'accompagnement obligé de ses paroles. Sa conversation était éblouissante : elle discutait sur tous les sujets avec une merveilleuse facilité; son expression était vive, animée, poétique : plus le cercle était étendu, plus son génie s'exaltait. Elle n'était à son aise qu'avec des hommes capables de la juger;' mais alors elle était vraiment grande.

« Eh bien, tous ces titres à l'admiration furent bientôt dédaignés. L'esprit humain, par une réaction inévitable, passe de l'enthousiasme au dénigrement. On ne s'attacha plus qu'aux défauts de Mme de Staël, sans lui tenir compte de ses éclatantes qualités. Dans les conversations générales, disait-on, elle voulait plutôt éblouir que plaire : son monolo-

gue réduisait ses interlocuteurs au rôle d'auditeurs bénévoles : elle ne causait jamais, mais improvisait toujours ; adressait-elle une question, il était bien rare qu'elle écoutât la réponse. Elle aimait le monde, où elle brillait tant ; mais elle aimait très-peu la société des femmes, qui offrait généralement moins de ressources à un esprit tel que le sien. Les femmes ne lui ont pas pardonné, quelque éclat qu'elle fit rejaillir sur leur sexe.

« Elle a donc vu la célébrité lui échapper insensiblement : cette célébrité qui lui avait été nécessaire, et qui n'était pourtant pas pour elle la route du bonheur. Elle regrettait continuellement la France, dont elle avait été exilée sans retour par suite de son opposition au gouvernement d'alors : elle avait désigné Bonaparte sous le nom de Robespierre à cheval.

— Ainsi, on peut le dire, c'est sa propre cause qu'elle a servie quand elle cherchait à renverser l'obstacle qui la tenait éloignée de Paris : elle y apporta toute l'activité d'un génie que stimulait une haine de femme.

— J'ai beaucoup admiré Mme de Staël, je l'admire encore, et je me suis bien douté que c'est moi que l'auteur du *Dialogue sur l'enthousiasme* a voulu peindre dans le caractère qu'il donne à Cléon (le prince prononça ces derniers mots en me regardant avec un sourire). Elle fut très-irritée qu'on osât

mettre en doute un mérite que tout le monde alors s'accordait à croire incontestable. Cette petite critique était la première. L'auteur y censure surtout son roman de Corinne. Sous ce rapport, il avait tort, en voulant s'attaquer à elle, de s'en prendre à ses écrits. A coup sûr, ce n'était pas là son côté vulnérable. Mais il eût pu blâmer avec raison cette prétention de rapporter tout à soi, cette versatilité d'opinion si dangereuse pour des amis qui la croyaient sur parole, ce ton doctoral et tranchant, cette exaltation théâtrale à la façon de Corinne, son néologisme en fait d'esprit, qui m'était si antipathique, cette affectation de se montrer sur la scène où elle ne déployait aucun talent dramatique, n'étant réellement bonne actrice que dans un salon. Voilà sur quoi il eût pu médire tant en prose qu'en vers. Vous savez que nous faillîmes nous brouiller à toujours pour un méchant à-propos qui lui fut rapporté comme de moi. Après la représentation de sa tragédie d'*Agar dans le désert*, et où en vérité elle avait paru plus laide encore que d'ordinaire, quelqu'un, qui n'est pas moi, aurait dit que la pièce eût été mieux nommée la *Justification d'Abraham*. Elle me bouda longtemps, et j'eus beaucoup de peine à la convaincre de mon innocence. »

Le prince me montra ensuite un opuscule qui a été publié depuis et qu'il venait de terminer sur le Vénitien Casanova. Quand ce célèbre aventurier, las

de promener dans toute l'Europe ses projets, ses secrets de magie, son originalité, et devenu vieux, se trouva à bout d'argent et de voyages, c'est lui qui l'accueillit et lui procura un asile en le faisant entrer comme bibliothécaire chez son neveu le prince de Wallstein. Cette vie, traversée par tant d'événements, plaisait à l'imagination du vieux maréchal. Lui aussi, il avait eu quelque chose d'aventureux dans son existence. Il aimait l'esprit vif et piquant du Vénitien, son instruction profonde et variée, ses saillies d'un tour neuf et philosophique.

« Oui, me dit-il, Casanova est le plus divertissant original que j'aie connu dans ma vie. C'est lui qui disait qu'une femme n'a jamais que l'âge que lui donne son amant. Ses souvenirs intarissables, son imagination aussi fraîche qu'à vingt ans, son enthousiasme pour moi m'avaient gagné le cœur. Il m'a lu souvent ses mémoires qui sont ceux à la fois *d'un chevalier et du Juif errant* : malheureusement ils ne verront jamais le jour. »

Sur sa table de travail étaient épars beaucoup de papiers chargés de pièces de vers, la plupart non terminées.

« Vous regardez ces ébauches, me dit-il; c'est que je ne travaille pas comme le commun des poëtes. Il est deux dictionnaires à leur usage : le dictionnaire du cœur et le dictionnaire des rimes. Quand ils n'ont plus rien dans le premier, ou qu'ils ne